

La guerre n'est pas un jeu.



HENRI BEAUDOUT

**LES TRIBULATIONS
DE
BOB BRUMAS**

MÉMOIRES

La Caboché

Devant tant de haine,
je ne peux plus rester les bras croisés,
car trop de gens paient de leur vie l'apathie des autres.

À ma mère et à mon père à qui je
demande humblement pardon.

Note de l'auteur

Voilà plus d'un quart de siècle (1977), qu'à la gloire de Bob Brumas, mon ego, durant la seconde guerre mondiale et de tous ceux qui se sont battus pour la liberté, j'ai terminé la rédaction de ce livre. Cependant, afin de protéger l'anonymat des collaborateurs qui, sous l'occupation allemande, ont forgé la mauvaise conscience¹ de la France, j'ai délibérément choisi de ne pas le publier. Car, même si les noms ont été changés (à l'exception des hauts gradés et des lieux) à cette époque, il m'a semblé préférable de ne pas raviver la flamme d'un passé parfois douloureux. De plus, connaissant bien la nature humaine, je crois qu'il aurait été prématuré de divulguer des vérités embarrassantes concernant des personnes toujours en vie.

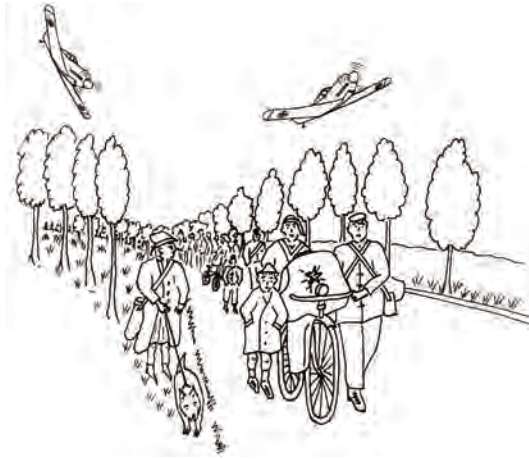
Mais maintenant que la majorité des intervenants reposent en paix, il me paraît opportun d'offrir, à tous ceux qui n'ont pas connu cette période tourmentée, l'occasion de lire une version des faits vécus par un adolescent puéril.

1. Expression nouvellement consacrée pour désigner la collaboration franco-allemande sous le régime de Vichy.

CHAPITRE I

DE L'ENFANCE À L'ADOLESCENCE

JUIN 1940 À JUIN 1944



L'EXODE

« Le train en provenance de Toulouse rentre en gare. Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît, » diffusent en grésillant les haut-parleurs. Quelques instants plus tard, crachant des jets de vapeur à ras le sol, la locomotive s'engouffre sous la voûte noire de fumée.

Limoges Bénédictins, cinq minutes d'arrêt, ai-je cru entendre, alors que dans d'affreux grincements de ferraille générés par les sabots des freins au contact du bandage des roues, le convoi s'immobilise devant nous.

— C'est bien le train pour Paris ? demande mon compagnon d'infortune à un employé.

— Paris en tête, répond ce dernier tout en frappant machinalement une des roues d'un wagon à l'aide de son marteau à long manche.

« Quai numéro cinq, voie douze, train express en direction de Paris, attention au départ, » annonce une dernière fois la même voix anonyme, dans une horrible friture.

Le nez collé à la vitre du compartiment où nous avons pris place, je regarde, mélancolique, disparaître l'horloge de la gare de mon enfance qui, du haut de ses quatre-vingts mètres, marque treize heures. Elle a été le témoin muet de mes rêves et aujourd'hui, indifférente, elle assiste à

mon départ précipité. Les monuments ne s'attachent pas aux hommes, mais gardent leurs secrets, me dis-je dans un soupir. À cet instant, je comprends qu'avec le temps, la blessure infligée par mon père se refermera, mais que rien au monde ne pourra en effacer la cicatrice.

Entre deux bâtiments apparaît le Champ de juillet où, lors de sa visite, petits et grands acclamaient Pétain : « Maréchal, nous voilà devant toi, le sauveur de la France. » Oublions ça ! Le dépôt : c'est là que travaille mon père. Puy Imbert et son triage. Le Palais... À présent, tout défile trop vite. Là sur ma droite : la Vienne une dernière fois. bercé par les mouvements oscillatoires du wagon et le martèlement des roues qui s'amplifie au rythme des joints de dilatation des rails maintenant, la nuque contre l'appui-tête et les yeux clos, pour tuer le temps, mon esprit vagabond me rappelle qu'il y a six ans, je découvrais la guerre alors que je n'étais encore qu'un enfant.

Juin 1940

Quel temps magnifique ! On joue à qui restera le plus longtemps sous l'eau. Zorro, le fils du brasseur, est incontestablement le meilleur. Quel souffle ! Tarzan, le fils du maçon, vexé, le défie de plonger d'aussi haut que lui. « Les Ritals¹ attaquent les réfugiés sur la route de Paris », gueule Tarzan en s'élançant du rocher, alors que Zorro hésite. On lève les yeux. Dans le ciel bleu, des avions virevoltent puis, à tour de rôle, piquent vers le sol en émettant un long sifflement suivi de crépitements.

— Comment sais-tu que ce sont des Ritals ? demande Zorro à Tarzan, tout en se laissant glisser le long du rocher nous servant d'abri.

— Parce que mon grand frère m'a dit que même si les Fritz violent les femmes, ils ne tirent jamais sur les civils.

— Et ton grand frère t'a expliqué ce qu'est un viol ?

— Ouais !

— Et c'est quoi ?

— C'est embrasser de force une fille sur la bouche.

1. En réalité, c'étaient des Fritz.

Le mitraillage terminé, on enfourche les vélos et on fonce place Carnot.

Quelle horreur ! Quelle déception ! Alors que depuis ma tendre enfance je rêve de combats héroïques, aujourd'hui, je découvre une réalité beaucoup moins exaltante. Dans la foule, où les cris des femmes affolées se mêlent aux pleurs des enfants et aux gémissements des blessés, défile, dans un va-et-vient de brancards, une autre image de la guerre.

Malgré toutes les embûches, terrorisés à l'idée de tomber entre les mains des barbares, la plupart des réfugiés continuent à marcher au hasard des routes, suivant aveuglément, jour et nuit, le flot humain qui s'écoule lentement vers le Sud. Épuisés, n'ayant la plupart du temps emporté que le strict minimum, ils brûlent leurs économies en payant à prix d'or un verre d'eau, un peu de lait ou un morceau de pain. L'ordre social paraît chambardé : les mieux nantis qui possèdent une voiture, très souvent doivent l'abandonner faute de carburant. Seules les bicyclettes parviennent à se faufiler parmi les anneaux noueux de cet interminable serpent poussiéreux, perdant son sang à chaque passage des prétendus vautours italiens.

Pour les moins résistants, l'exode s'est, dit-on, terminé au bord de la Loire, dans des villages encore habités : on n'arrache pas facilement un paysan à sa terre. Oh ! Ils ne sont pas exigeants ces gens du Nord : un lit de paille ou de foin dans une grange leur fait oublier l'angoisse des nuits passées à la belle étoile.

À la radio, les nouvelles sont rassurantes : pour mieux résister à l'envahisseur, nos troupes se replient vers des positions prévues à l'avance. Quand on questionne les réfugiés, les Allemands sont à Orléans.

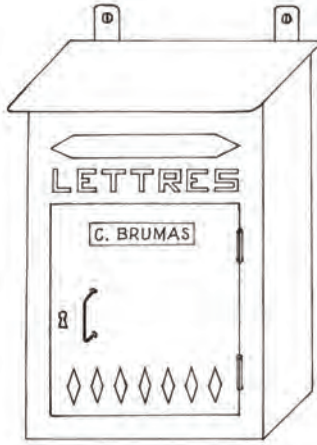
— C'est où, Orléans ? se demandent certains.

— Au bord de la Loire, à quelques cent kilomètres au sud de Paris, précise un féru de géographie.

— Et notre gouvernement ?

Aux dernières informations, il est rendu à Bordeaux, affirme-t-on à la T.S.F.

C'est la panique ! Affolée, ma tante nous propose de venir vivre chez elle. Pas question d'accepter son offre ! Dès qu'un appartement est libre, il est aussitôt réquisitionné pour loger les réfugiés. Pris d'assaut par une foule toujours grandissante, les commerçants voient leur stock fondre comme beurre au soleil. " Ça va bientôt être la famine ", pense ma mère. Le 22 juin, Pétain, appelé par nos dirigeants démissionnaires, demande l'Armistice. Mais que sont devenus mon père et mon oncle mobilisés pour gagner cette drôle de guerre ?



LA DRÔLE DE GUERRE

— Sois gentil, va voir s'il y a une lettre de ton papa, me demande ma mère dès que le facteur vient de passer.

— Toujours rien !

Depuis l'offensive allemande, tous les soirs avant de m'endormir, je l'entends pleurer. Évidemment, les nouvelles ne sont guère réjouissantes : mon père a été blessé dans les Ardennes. « Un coup de pied de cheval au genou », précise-t-il dans sa dernière correspondance. Pour un artilleur, ça paraît bizarre. Comme la percée allemande s'est produite dans cette région, ma mère s'entête à croire qu'il nous cache la vérité. Quand elle s'éveille après une nuit peuplée de cauchemars, elle vient s'asseoir sur le bord de mon lit et, les larmes aux yeux, de ses mains glacées caresse mon front en murmurant : « Mon pauvre petit, qu'allons-nous devenir sans ton papa ? » La tête sur l'oreiller, je l'écoute, mais sa peine n'a d'égale que ma rage de voir nos soldats, leurs officiers en tête, fuir à l'approche de l'ennemi.

Et les jours s'écoulaient sans qu'une seule lettre ne nous parvienne.

« Courage, Madame Brumas, au train où vont les choses, votre mari sera bientôt de retour », se plaît à répéter la voisine compatissante, dont

l'époux est un affecté spécial.¹

“ Elle peut bien me plaindre, la guerre ne l'aura pas trop fait souffrir ”, marmonne ma mère, en voyant l'embusqué de mari rentrer chaque soir à la maison.

Le jour, guerrier sans peur et sans reproche, je suis premier en histoire de France ; en compagnie des copains, je joue à la petite guerre en prenant d'assaut les marches de l'Hôtel de Ville où sont planqués les corps francs² de Zorro.

Quelques jours après la signature de l'Armistice, en rentrant de mon terrain de jeu préféré, machinalement je jette un coup d'œil par les petites ouvertures de la boîte aux lettres : mon sang ne fait qu'un tour ! Le temps d'en extraire une enveloppe grise frappée du sceau de l'armée et, comme un dératé, je grimpe les marches de l'escalier quatre à quatre en hurlant :

— Maman ! maman ! le facteur est passé, y'a une lettre de papa !

— Dieu soit loué ! s'empresse d'ajouter ma mère tout en me l'arrachant des doigts. (Régulièrement, elle fait brûler des cierges devant l'autel de Saint-Antoine-de-Padoue.)

D'une main tremblante, elle l'ouvre et me la tend.

— Alors ? s'écrie-t-elle, dans son désarroi.

— Y'a des mots que je n'arrive pas à déchiffrer. (Il écrit dans un charabia que lui seul doit comprendre.)

— Ah ! si seulement je savais lire, soupire-t-elle agacée par mon silence qui, à ses yeux, n'en finit plus.

— Il va bien et nous embrasse très fort...

— C'est tout ?

— Non ! Il est en convalescence à Pau et nous annonce sa démobilisation prochaine.

1. Mobilisé à son travail

2. Unité spéciale de fortes têtes ayant séjourné en maison de correction et surnommée « les joyeux »

— Qu'est-ce que je vous disais, s'empresse d'ajouter la femme de l'affecté spécial alertée par mes cris.

Un mois plus tard, traînant la patte, mon père est de retour. L'oncle, qui a réussi à s'éclipser avant d'être fait prisonnier, le suit de peu. Pour fêter ça, la tante qui adore recevoir, décide de mettre les petits plats dans les grands.

Ce soir-là, dans la grande salle du café fermé à la clientèle, on déguste sa cuisine : c'est un authentique cordon bleu, tout en écoutant les récits passionnés de nos vaillants combattants, trahis par l'incroyable négligence de nos dirigeants qui n'avaient pourtant pas peur des mots : « J'ai sauvé la paix pour cent ans », s'était écrié Daladier³ après avoir signé l'Accord de Munich.

« Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », affirmait un autre.

Attirés par la lumière et les éclats de voix, des clients attardés frappent à la porte. “C'est fermé !”, hurle la cousine toujours aussi aimable, et les discussions reprennent de plus belle entre les deux beaux-frères.

Mobilisé avec son car pour conduire les soldats au front, mon oncle, un coup dans le nez, est déchaîné :

— En 39, quand on était devant la ligne Siegfried, si notre état-major ne nous avait pas ordonné de faire demi-tour, on se rendait tout droit à Berlin, affirme ce dernier sans sourciller.

— Pendant qu'on patageait dans la gadoue, s'insurge mon père, au lieu de détruire leurs usines d'armement, nos avions larguaient des tonnes de tracts sur les villes allemandes.

— Tu parles ! s'exclame mon oncle, j'en ai même récupéré un. Attends un peu... Ça y est, je me souviens : « Rendez-vous, vous avez perdu la guerre », enfin, quelque chose dans ce goût-là.

— Et la Cinquième colonne, elle nous a bien eus. Pendant qu'on était au front, ces salauds, qui s'étaient infiltrés dans nos usines, sabotaient nos armes, surenchérit mon père un tantinet éméché.

3. Président du Conseil, de 1938 à 1940

— Quand vous avez été blessé, vous vous battiez mon oncle ? demande naïvement la cousine.

Tout en grimaçant, mon père pose machinalement une main sur son genou meurtri, prend de l'autre son verre de bourgogne, qu'au passage il hume en connaisseur, le porte à ses lèvres pour ensuite en savourer longuement une gorgée qui, en la faisant tourbillonner dans sa bouche illumine son visage de bonheur et, dans un va-et-vient rapide de la pomme d'Adam, fait claquer sa langue de satisfaction, puis :

— Ce jour-là, ma p'tite, j'accompagnais mon lieutenant chargé d'une mission importante. Mais voilà qu'en chevauchant côte à côte éclate juste au-dessus de nous un violent combat aérien. Effrayé par le bruit des avions et le sifflement des balles qui sillonnent le ciel, dans une ruade son cheval le désarçonne et, d'un coup de sabot, m'écrase le genou...

Son auditoire suspendu à ses lèvres, tout en levant son verre vide il esquisse une grimace et, alors que son beau-frère lui verse à boire :

— Oubliant la douleur lancinante qui me paralyse progressivement la jambe, je me lance à la poursuite de son cheval affolé, le saisis par la bride et le lui ramène. « Brumas, votre conduite est exemplaire, je vais vous proposer pour la croix de guerre », me dit le lieutenant en remontant en selle. Le genou tuméfié, une heure plus tard, je fais mon entrée à l'hôpital de campagne.

— Y'a pas de quoi s'en faire péter les bretelles, s'empresse d'ajouter le seul invité ne faisant pas partie de la famille.

— Hé ! s'il vous plaît, un peu de respect pour nos valeureux combattants, réplique la tante ulcérée.

Il ne reçut jamais sa décoration, mais sa blessure lui épargna cinq ans de captivité, car une semaine plus tard, tout son régiment fut fait prisonnier.

Rendus au pousse-café, à eux deux, en dénonçant les vraies raisons de notre défaite, ils venaient de réécrire l'Histoire. Et pour conclure, c'était au tour des Alliés de trinquer. De l'impuissance de nos amis belges à repousser la percée allemande dans les Ardennes, sans oublier Dunkerque où les Anglais avaient tapé sur la gueule des soldats français tentant d'embarquer à bord des bateaux de Sa Majesté, ils oubliaient l'essentiel : en 1940, hormis une poignée de braves, nos soldats n'avaient pas le cœur à se battre.



DES VACANCES À LA CAMPAGNE

Parfois, à vélo et sans arme, bon nombre de soldats qui n'ont pas été faits prisonniers errent en zone libre à la recherche de leurs unités. De peur de se faire épingler par les Allemands s'ils retournent en zone occupée, certains d'entre eux se font récupérer par Vichy et grossissent les rangs de l'Armée de l'armistice. Une compagnie vient même s'installer dans le trou perdu où est située la ferme de mes grands-parents. Les soldats logent dans les granges et, pour tromper l'ennui, donnent un coup de main aux paysans en participant bénévolement aux travaux des champs. La plupart ne connaissent rien à la terre, mais ils sont tellement gentils avec les cultivateurs que cela fait oublier leurs maladresses.

Contrairement aux années où mes parents m'expédiaient un mois au bord de la mer, durant l'été de 1940, je passe toutes mes vacances à la ferme. Même si pour beaucoup cette période est un véritable cauchemar, pour moi elle est merveilleuse.

Je suis constamment en compagnie d'un soldat en train de jouer à la petite guerre avec de vraies armes. À treize ans, je sais tirer du revolver, démonter et remonter les yeux fermés un fusil mitrailleur et me camoufler comme un véritable soldat.

Mon sergent-instructeur, authentique titi parisien, ignore tout de la campagne, mais possède l'art militaire. Père d'un garçon de mon âge, il reporte sur moi toute sa tendresse paternelle et, en accédant au moindre de mes caprices, subit sans broncher les réflexions de ses camarades.

— Tiens, voilà papa qui part en guerre avec fiston ! entend-on quand il m'emmène au tir.

— Ils sont jaloux, me glisse-t-il à l'oreille.

Quand on bat la campagne à la poursuite d'un ennemi imaginaire fuyant devant nous, on s'arrête parfois pour poser un collet dans une haie où j'ai repéré un passage de lièvre. Découvrant les joies du braconnage, il m'observe, intrigué.

Comme il meurt d'envie de mettre en pratique ce qu'il m'a déjà vu faire, un jour, découvrant une coulée prometteuse, je l'appelle :

— Sergent ! Hé ! prends garde de ne pas piétiner le passage ! Aujourd'hui, c'est toi qui vas le cravater. Regarde, les poils sont encore accrochés aux épines ! C'est tout frais, il s'est glissé dans le goulet la nuit dernière.

Tout en lui passant un collet, je continue à lui prodiguer mes conseils :

— Fixe solidement l'extrémité du nœud coulant à la plus forte branche, c'est un gros, il va tirer très fort. Et, attention, pas plus de quatre doigts au-dessus du sol.

Accroupi devant la haie, surexcité, il exécute scrupuleusement mes instructions. Le travail achevé, anxieux, il se retourne vers moi et tout en mimant le lièvre pris au piège :

— Tu crois que...

— Garanti ! c'est comme si c'était fait.

Le lendemain incapable de contrôler plus longtemps son impatience, il vient me réveiller très tôt et ensemble nous allons relever le collet. À la vue du lièvre raide mort, fou de joie, il s'exclame :

“ Bob, c'est le plus beau jour de ma vie ! ”

Quand, une carte d'état-major à la main et la boussole dans l'autre, il m'entraîne dans les bois, c'est encore moi qui, le furet apprivoisé et les accessoires dans mon carnier, lui montre où trouver les terriers. Ensuite, dès que nous repérons des traces fraîches, il oublie les alignements et

m'aide à fixer les poches¹ à chaque sortie. Ceci fait, j'introduis Coucou : c'est le nom du furet de mon père en pension chez le grand-père, dans ce labyrinthe souterrain et on attend. Ce n'est jamais long ! Talonné par Coucou, le lapin se rue dans l'une d'elles et se retrouve empêtré dans le filet jusqu'à notre arrivée. Une fois les galeries vidées d'une bonne partie de leurs occupants, je rappelle le furet et nous rentrons à la ferme exhiber notre chasse qui en surprend plus d'un.

Profitant d'une nuit sans lune, afin de parfaire son éducation de braconnier, j'emmène le sergent pêcher les écrevisses à la main dans un ruisseau où l'eau est si claire et si pure qu'on peut la boire.

La lampe électrique dans ma main gauche, comme j'introduis une poignée d'écrevisses² dans la musette qu'il porte suspendue à son cou, je repère une truite qui semble somnoler au pied du courant. Le temps de retrousser les manches encore plus haut, sans la lâcher des yeux, j'interpelle mon sergent :

— Hé, regarde ! Tu mets ta main dans l'eau et, tout doucement par derrière, d'un mouvement lent et régulier, tu agites les doigts en la frôlant par en dessous tout en avançant progressivement jusqu'à la hauteur des opercules, puis d'un seul coup, tu lui enfonces le pouce et l'index dans les ouïes. Joignant le geste à la parole, je sors la truite toute frétilante de l'eau et la jette à ses pieds.

— Formidable ! s'exclame-t-il. Mais pourquoi agites-tu les doigts ?

— Pour imiter le courant, sinon dès que tu la touches, elle part comme une flèche.

— Tu en sais des choses, s'écrie-t-il béat d'admiration.

— Pourquoi, ton fils il ne sait rien, lui ?

— En ce qui concerne la nature, il est comme son père : presque ignorant.

Il nous arrive également d'aller à la pêche à la ligne dans une rivière située à quelques kilomètres de la ferme. On se fixe rendez-vous tôt le matin et on part pour la journée avec un bon casse-croûte en poche.

1. Filet en mailles de corde qui, dès que le lapin rentre dedans, se referme sous l'effet de la poussée.

2. Passé minuit, la plupart des écrevisses sortent de l'eau pour entamer un parcours terrestre en se gavant d'herbe tendre.

La première fois, en l'apercevant avec tout un attirail de gaules récupérées dans le grenier de la ferme abandonnée attenante à celle de mes grands-parents, un chapeau sur la tête et une grosse musette en bandoulière dans laquelle sont entassés toutes sortes de leurres, il me fait penser à Tartarin de Tarascon. Comme je lui en fais la remarque, surpris de me voir les mains vides, il réplique :

- Et toi, tu ne pêches pas ?
- Oui, pourquoi ?
- Mais, où est ton matériel ?
- Là !

Je sors de mes poches mon couteau de boy-scout, une boîte d'allumettes vide, un élastique au bout duquel est noué un cordonnet, et d'où pendent quelques bas de lignes munis d'un hameçon n°5. Il se met à rigoler. Vexé, je ne parle pas de tout le trajet. (Rira bien qui rira le dernier).

Une fois sur place, à la manière de mon père, j'inspecte la rivière : l'eau est juste à la bonne hauteur. Le temps de couper une longue pousse de noisetier bien droite, de l'ébrancher et d'y fixer à la plus fine extrémité mon élastique et son cordonnet auquel j'accroche une racine tortue³ munie d'un hameçon et me voilà l'oreille aux aguets. Après avoir posé par terre ma canne à pêche improvisée, armé d'un brin d'herbe bien rigide, je me dirige vers l'endroit où j'ai localisé l'appât de la saison. Comme je m'apprête à passer à l'action, intrigué par mon manège, mon sergent vient voir ce que je fabrique.

- Qu'est-ce que tu cherches ? me demande-t-il.
- Regarde !
- Regarde, quoi ?
- Il va sortir !
- Qu'est-ce qui va sortir ?
- Chut !

Non sans une certaine fierté, je lui explique la technique que mon père m'a enseignée. C'est très simple, j'introduis la tige d'herbe jusqu'au fond du terrier et d'un mouvement régulier, je l'agite. Juste comme il va encore rigoler, voilà le grillon, les antennes aux aguets, qui sous le regard

3. Bas de ligne

médusé de mon sergent fait son apparition au bord du trou. Et hop ! dans la boîte d'allumettes. Le temps d'en capturer quelques-uns et c'est parti !

Avant de le quitter, je lui conseille de remonter lentement la rivière. La truite est un poisson capricieux qu'il faut pêcher seul et avec infiniment de précaution si l'on ne veut pas l'effaroucher. De plus... mais à quoi bon ! Quand nous nous séparons, croyant bien faire, il me souhaite une bonne pêche.

— Ne dis jamais ça, sergent, ça porte la poisse.

— Que faut-il dire alors ?

— Merde !

— Eh bien, merde !

Sur ces bonnes paroles, il disparaît derrière le fourré bordant la rivière.

À peine installé sur un gros rocher d'où je peux atteindre d'un coup de ligne un remous qui doit servir de poste de guet à plus d'une, ça ne traîne pas ! Une ombre grise suivie d'un léger bouillonnement et me voilà aux prises avec ma première truite de la journée. Quelle bagarreuse ! Je la sens tirer de toutes ses forces dans le va-et-vient de mon fil qui fend l'onde d'un mouvement désordonné. La gaule en arc de cercle, sans lui laisser la chance de prendre du mou, je la fatigue. Une fois noyée, je la hisse jusqu'à moi. Et d'une !

Vers midi, affamé — nous avons laissé le casse-croûte à l'ombre de la chute, dans une faille —, mon sergent vient me rejoindre. À la vue des six truites soigneusement alignées sur un lit d'herbe mouillée, tout en m'annonçant sa bredouille, il me félicite et nous arrosons ça d'un bon coup de rouge, additionné pour moi de beaucoup d'eau.

Après le repas, fermement décidé à sauver son honneur, il se met à la recherche de vers, mais sans succès. Et moi toujours aussi espiègle :

— Viens, je vais te montrer, dis-je, sur un ton quelque peu moqueur.

À un endroit où l'herbe n'est pas trop haute, sur environ un mètre cinquante, je piétine régulièrement le sol tout en revenant sur mes pas. Comme la bécasse qui imite la pluie en frappant la terre à l'aide de ses ailes, je m'applique à faire vibrer le sol sous mes pas.

— Ça y est, en voilà un ! s'écrie mon sergent qui n'en croit pas ses yeux.

Tout en lui cédant la place, je réplique :

— Maintenant, tu n'as plus d'excuses, tu dois en prendre. Mais la prochaine fois, arrange-toi pour mettre les vers à dégorger dans le marc de café : ça les rend plus résistants et plus vigoureux.

Sur ce, à mon tour, je remonte la rivière en faisant les coups que mon père m'avait montrés du temps où, trop jeune pour pêcher, je l'accompagnais la musette en bandoulière.

Dans le courant de l'après-midi, découragé, trempé comme une soupe et encore bredouille, je vois rappiquer mon sergent qui, après m'avoir expliqué qu'il a glissé sur une pierre recouverte de limon, veut rentrer à la ferme pour se changer. Comme je lui demande la permission de mettre mes truites dans sa musette, à la vue des dix mouchetées que je dépose une par une pour qu'il ait bien le temps de les compter, il me dit :

— La prochaine fois, je te prêterai une vraie canne à pêche et tu me montreras comment faire, d'accord ?

— Promis, mais tu me nommeras sergent-chef. Pour être ton instructeur, il faut que j'aie un grade supérieur au tien, non ?

Même si je lui fais découvrir, non sans une certaine malice, quelques trucs de paysans, il sait par sa patience et son affection m'inculquer le goût de ce qui est beau et noble. En voyant ma hâte de partir un jour à la découverte du monde, il trouve toujours les mots qui éveillent en moi l'irrésistible envie de vivre des aventures extraordinaires.

Un après-midi alors que nous prenons le frais sous le grand saule-pleureur de la source et que tout ouïe je bois ses paroles, tentant de me faire comprendre le véritable sens de la vie, très lentement, pesant ses mots, il me dit :

“ Mon petit Bob, sur cette terre d'asile l'homme est un pèlerin à la recherche de sa raison de vivre, mais ce n'est qu'après avoir trouvé ce qu'il croit être sa vérité qu'il peut espérer connaître la véritable paix intérieure qui fera de lui un être comblé. Ne l'oublie jamais. ”

Troublé par ces mots dont je n'ai pas encore compris toute la signification, je promets de m'en souvenir et d'y réfléchir plus longuement.

Plus tard, en étudiant Platon, je repensais souvent à lui. Les vacances terminées, au grand désespoir du sergent, je reprends mon baluchon pour

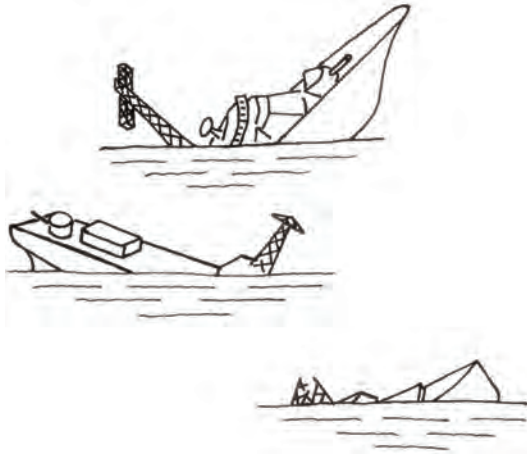
la ville. Après les adieux, le cœur gros, je le vois se diriger vers le grand saule-pleureur de la source pour y cacher sa peine. Je reviendrai sergent ! Mais les occasions sont rares, il faut attendre le bon vouloir de mes parents qui, par ces temps difficiles, ne font plus que deux voyages par an. En fin d'année, on s'est revus. Quelles merveilleuses fêtes !

Pendant le laps de temps où ces soldats séjournent à la ferme, mes grands-parents connaissent très certainement la plus belle année de leur vie. Comme l'armée réquisitionne tout ce dont elle a besoin, elle en fait largement profiter les paysans chez qui sont cantonnées ses troupes. Maître incontesté de la cuisine à la grande joie de ma grand-mère libérée de cette corvée, le cuistot du groupe agite les chaudrons d'où s'échappent des odeurs pleines de promesses. Même mon grand-père, qui ne mange de la viande de boucherie qu'une fois par an — à Noël, mes parents lui offrent un pot-au-feu, son plat préféré —, apprécie beaucoup la variété des menus. Les cuisseaux de chevreaux succèdent aux gigots d'agneau, aux rôtis de veau, aux filets mignons, aux biftecks épais comme la main, etc.. Dans cette débauche de plats tous plus appétissants les uns que les autres, les vieux, économes par nécessité, admettent difficilement que l'on puisse gaspiller tant de nourriture dont les restes sont jetés aux cochons.

Mais comme toute bonne chose a une fin, un jour les soldats reçoivent l'ordre de plier bagage et de se mettre en route pour une destination inconnue.⁴

À partir de ce jour, à la ferme il y a un grand changement. Mes grands-parents retournent aux mets traditionnels. Fini le gaspillage, le porc salé accompagné de pommes de terre en robe des champs réapparaît sur la table. Ma grand-mère enfile de nouveau son tablier et tout redevient comme avant. Mais 1941 annonce le commencement d'une ère de privations. Croyant avoir connu le pire alors qu'ils n'en sont encore qu'au début, les citadins entrent dans les années les plus difficiles de la guerre.

4. Expression consacrée en temps de guerre



L'OPÉRATION ATILA

Novembre 1942

Un matin, en franchissant le portail de l'école, je tombe sur un groupe de copains qui, sans me laisser le temps de serrer les mains, m'encerclent avec des têtes de conspirateurs.

- Qu'est-ce qui se passe, les potes, y'a pas de cours ?
- T'es pas au courant ?
- Au courant de quoi ?
- En chemin, t'as rien remarqué d'anormal ? s'étonne Luc.
- Non !

Il interroge du regard le groupe un moment abasourdi, puis :

— Les Fritz ont envahi la zone libre : Opération Attila. Ils s'installent en ville.

- Non ! C'est pas vrai !
- Eh si ! Ils ont même tenté de s'emparer de notre marine de guerre, mais aux dernières nouvelles, elle se serait sabordée.
- Où ça ?
- À Toulon !

— Attention ! v'là le fils du collabo¹, murmure un pote surnommé la ficelle.

Le soir même, curieux de voir la tête de nos envahisseurs, en me rendant au cours de gymnastique, je passe par l'avenue de la gare. Ils n'ont pas l'air si féroces que ça ! me dis-je en apercevant deux balèzes tout habillés de vert, qui, l'arme au pied, gardent l'entrée d'un hôtel réquisitionné.

Mais pour ceux fuyant les nazis, cela a une tout autre signification. Ils comprennent que c'en est fini de leur tranquillité. Au fil des semaines, pendant que nous dormons sur nos deux oreilles, dans les meilleurs hôtels de la ville, les officiers allemands préparent en secret notre assimilation. En fonction de l'évolution de la situation, ils mettent au point avec minutie une vaste campagne de persécution.

— Remise des armes à feu sous peine d'être déporté en Allemagne.

— Recensement de la population, Juifs et étrangers tout particulièrement.

— Appels à la collaboration pour vaincre l'ennemi héréditaire : l'Angleterre.

— Échange des personnes : un prisonnier retourné à sa famille contre quatre travailleurs se rendant volontairement en Allemagne.

— Création du Service du Travail obligatoire pour l'Allemagne. (S.T.O.)

— Arrestations des Juifs et des étrangers.

— Déportations.

— Rationnement à outrance.

Dans la clandestinité, les insoumis s'organisent pour tenter d'échapper aux arrestations. Les premiers maquis se forment, mais sont au début bien plus un rassemblement de réfractaires que de francs-tireurs. Sous le couvert des taillis, sans armes ou presque, les camouflés rêvent au jour encore lointain où ils chasseront l'occupant. Mais plus leurs rangs grossissent, plus ils deviennent vulnérables. Équipés de fusils de chasse et de vieux revolvers rouillés, ils n'ont qu'une idée en tête : s'armer ! En prenant des risques énormes, ils doivent, à la faveur de la nuit, dérober de la dynamite

1. Sympathisant à la cause nazie

dans une mine, voler des voitures, attaquer des petits groupes isolés d'Allemands, de G.M.R.² ou de gendarmes. Il faut sans cesse faire mouvement, fuir la dénonciation d'un collaborateur, la trahison de celui qui travaille pour les nazis ou encore d'un des leurs qui a parlé sous la torture. Chaque fois que la résistance affirme sa présence, les Allemands répliquent par des prises d'otages, fusillés sur place, au hasard d'une rafle pour servir d'exemple et discréditer les activités terroristes.

2. Garde Mobile de Réserve



LE PAIN QUOTIDIEN

Le rationnement est draconien : du pain noir, des rutabagas, des topinambours et de la viande en si petite quantité que la ration de la semaine est engloutie en un repas; on ne pense plus qu'à son ventre. Tout ce qui peut être dit, entendu, converge vers un seul but : manger. On se ruine au marché noir pour un repas, un vrai... une fois ! Avec ou sans le consentement de leur mari, des femmes se prostituent — c'est le cas de ma voisine — pour un morceau de viande, du pain blanc, quelques bonnes bouteilles de vin ou encore pour des cigarettes. Les commerçants en alimentation sont devenus des rois. Sombres jours pour la gastronomie française ! Tout ce qui est mangeable, buvable, fumable fait l'objet d'une étroite surveillance de la part du Contrôle économique. Un inventaire détaillé de la production en cours ou à venir est soigneusement établi, mais comme toujours, il y a des privilégiés, dont je fais partie, grâce à mes grands-parents cultivateurs.

Ma famille ne souffre pas du rationnement. Le pain est fourni par mon grand-père. Et du pain blanc, s'il vous plaît ! Il en fait une fournée par mois. C'est lui qui pétrit la pâte et la cuit dans un four chauffé au bois. Le point délicat : la farine blanche. Dans la crainte d'un contrôle, grand-

père dissimule dans sa grange, sous une montagne de foin ou de paille, quelques sacs de blé. Mais ce grain, il faut le moudre : quelle expédition !

Le jour convenu avec le meunier, on se rend à la ferme prêter main forte à grand-père. On charge sur une charrette tirée par deux vaches des sacs de blé cachés sous des fagots de bois. Ensuite, dans un tombereau, sur une bonne litière, on enferme un cochon bien repu que j'accompagne muni d'une branche de noisetier au bout de laquelle grand-père a enfoncé un clou à la pointe acérée puis l'attelage s'ébranle, précédé du cochon. Pépé marche devant, son aiguillon posé sur le joug des vaches. Mon père, perché sur la charrette chargée de fagots, nous suit à bonne distance. Nous empruntons des chemins raboteux que seuls les gens du coin connaissent. Il est impossible pour une automobile de suivre la même route que nous. Seuls des véhicules possédant des roues d'un mètre cinquante de diamètre peuvent y circuler.

Il est convenu avant le départ que si le tombereau est arrêté par ces messieurs du Contrôle économique, je dois aiguillonner le cochon dont les cris préviendront mon père du danger. Grand-père et moi ne courrons aucun risque : nous amenons la truie en chaleur au verrat. Quant à mon père, ainsi alerté, il a tout le temps de faire demi-tour.

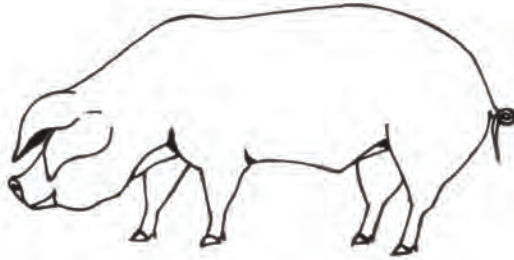
Indifférent aux bruits de la forêt, allongé sur la litière, le ventre plein, le cochon pousse au hasard des ornières des petits grognements de mécontentement. Parfois, les paupières entrouvertes, il me regarde de son petit œil malicieux et dès que nous roulons sans trop de heurts il s'endort à nouveau en poussant un long soupir de satisfaction. Quelques instants plus tard, en l'observant plus attentivement, je remarque que ses membres sont agités de contractions spasmodiques : il rêve !

L'endroit le plus dangereux se situe à l'approche du moulin, là où l'on quitte le bois pour emprunter la route sur un demi-kilomètre. Mais tout a été prévu : un signal visible avant la sortie du bois nous donne le feu vert ou bien l'ordre de rebrousser chemin au plus vite.

Le travail du meunier terminé, nous reprenons la même route, mais une fois dans le bois avec infiniment moins de précautions qu'à l'aller : la ferme de mes grands-parents étant située à cinq kilomètres de toute route carrossable, il n'y a aucun risque de faire une mauvaise rencontre.

Avant l'aurore, les vaches sont dételées, les charrettes déchargées, les sacs de farine enfouis dans le foin et la moindre trace de poussière blanche balayée. Au chant du coq, alors que le jour se lève, tout le monde dort dans un bon lit de plumes.

Même s'il y a eu plusieurs voyages durant les deux dernières années de l'Occupation, ces expéditions m'ont toujours paru sans gloire, car je n'ai jamais eu l'occasion d'aiguillonner le cul du cochon !



LA FÊTE DU COCHON

Le cochon ! Cette viande nous est encore fournie par le grand-père. Quand le porc est suffisamment gras, c'est le moment pour toute la famille, y compris la tante et l'oncle, d'organiser une petite fête. Nous arrivons le vendredi soir et quelques minutes plus tard, la pauvre bête solidement bâillonnée à l'aide d'un puissant nœud coulant autour du groin est traînée dans la grange où a lieu l'exécution. Selon la tradition, le cochon est saigné vivant. Malgré la vive résistance qu'il oppose de toute la force de ses cent kilos, les hommes le couchent sur le côté, à même une large planche posée sur les barreaux d'une échelle disposée horizontalement sur deux rondins. Ensuite, on lui attache les pattes aux montants. Grand-mère dépose à proximité de l'échelle un récipient en grès verni avec le vinaigre pour empêcher la coagulation du sang. Quand tout est prêt, grand-père, d'une main experte, lui palpe la gorge et d'un seul coup de couteau sectionne l'artère. Dès que le sang jaillit, ma grand-mère et ma mère, munies chacune d'une poêle à queue longue, alternent entre la saignée et le récipient pendant que ma tante, à l'aide d'une spatule de bois, brasse sans arrêt le précieux mélange. Rapidement vidée de son sang, la bête pousse un dernier soupir et calmement sombre dans le néant.

Muni d'une grosse torche de paille, je brûle consciencieusement les soies. Derrière moi, mon père asperge d'eau bouillante les parties brûlées, ensuite mon oncle, armé d'une tuile, gratte la peau échaudée jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une belle couenne bien rose. C'est un travail délicat qu'il faut accomplir rapidement avant que la bête ne gonfle.

Propre jusqu'au bout des pattes, le cochon est retourné sur le dos. Avec précaution, mon grand-père l'ouvre, retire les viscères qu'il dépose dans une énorme bassine et qui serviront à confectionner andouilles et andouillettes, sans oublier le fameux boudin aux châtaignes. Entièrement vidé, et suspendu par les pattes arrière, il passe le reste de la nuit à égoutter, le museau au-dessus d'un pot en grès. Épuisé, tout le monde va se coucher. Moi je dors au fond de la salle, le cochon à mes pieds.

Quand tout est éteint, transi de peur dans le silence inquiétant de la campagne endormie, le moindre bruit prend une dimension effrayante. Les hululements d'un hibou perché sur le grand saule-pleureur de la source, mêlés aux hurlements lointains des chiens des fermes environnantes, me parcourent le corps en un long frisson qui me glace le sang. Enfoui sous le volumineux édredon de plume sur lequel la lune projette l'ombre du cochon, je suis des yeux les flammes se reflétant sur les murs blanchis à la chaux en un long feu-follet dansant une interminable sarabande au gré des tisons. Dans cette nuit étrange où la satisfaction d'avoir soustrait quelques kilos de viande et de lard à la convoitise de l'occupant se mêle à la senteur particulière du cochon mort, j'éprouve des émotions violentes faites d'un curieux mélange de peur et de fierté.

Au petit jour, tout le monde est debout. Après un copieux repas, on se répartit soigneusement les tâches et on achève le travail commencé la veille.

Le soir, à la lueur de la lampe à pétrole, les femmes font cuire le boudin à l'intérieur d'une grande marmite en fonte pendant que les hommes finissent d'emballer les morceaux de porc dans des tissus de lin. Le travail terminé, alors que l'odeur du boudin fraîchement cuit envahit toute la pièce, devant une bonne bouteille de cidre du pays, les hommes évoquent les souvenirs du bon vieux temps.

Mon grand-père, tout particulièrement, aime à conter ses souvenirs de la guerre de 14-18. Au fil de la veillée et des tournées de cidre qui se

succèdent à un rythme raisonnable, ses récits deviennent plus passionnants, plus impressionnants. Excellent conteur, il nous entraîne dans des combats sans merci puis au moment où tout semble perdu, il s'arrête... prend une gorgée de cidre, s'essuie les lèvres d'un revers de main, lisse dans ses doigts noueux de paysans sa moustache à la Vercingétorix et reprend son récit avec encore plus de verve. Finalement, l'assaut lancé par les Prussiens avorte. La baïonnette brisée, entouré d'ennemis, il saisit une hache de sapeur et frappe à tour de bras les envahisseurs encore dans sa tranchée. Victorieux, il propose un dernier verre à la mémoire de ses camarades morts au champ d'honneur et sans autre préambule, nous conseille d'aller nous coucher.

Ce soir-là, impossible de fermer l'œil. Dans mon grand lit de paille, je revis cette guerre que je n'ai pas connue. Ce devait être la dernière, mais voilà qu'elle en a engendré une autre et pas des moindres !

La journée du dimanche est consacrée au transport des morceaux de viande. Dans un premier temps, mon grand-père nous amène à bord de sa charrette jusqu'à l'ambulance que mon oncle laisse à cinq kilomètres de la ferme, tout en bas du hameau, là où finit la route. Ce trajet est particulièrement pénible pour nos postérieurs. Assis à l'arrière, les jambes pendantes, cramponnés aux ridelles, on a toutes les peines du monde à se maintenir à l'intérieur. Ballottés d'un bord et de l'autre au gré des ornières, on rebondit comme des ballons ce qui, dans les trous profonds, nous arrache des cris de douleur. Pépé, une main posée sur le joug, aiguillonne ses vaches en proférant dans son dialecte des jurons si savoureux que cela nous fait oublier les meurtrissures aux fesses. Enfin rendus à destination, nous transbordons les morceaux soigneusement emballés la veille et les rangeons dans une cache habilement dissimulée sous la civière de l'ambulance. Quand tout est en place, après nous avoir recommandé la prudence, grand-père reprend le chemin de la ferme suivi de son fidèle compagnon, le chien de berger.

Mes parents et moi montons à l'arrière assis sur le brancard. Ma tante, pour les besoins du voyage, occupe le siège près du chauffeur. L'inspection des pneus terminée, mon oncle nous conduit à la gare la plus proche pour y déposer mes parents qui rentrent en ville par le train. Dès qu'ils sont descendus, je me couche sur la civière où ma tante, pleine d'attentions,

vient me border. Confortablement installé, durant quarante kilomètres je lis les aventures des Pieds nickelés, me prenant pour le Ribouldingue des temps modernes.

Ce mode de transport, pour la circonstance, s'avère très sûr : les ambulances et les corbillards sont les seuls véhicules civils à ne pas être fouillés aux contrôles. À l'entrée de la ville où se trouve dressé face à l'octroi, un barrage de police, mon oncle explique très poliment aux agents qu'il me conduit de toute urgence à la clinique, accompagné de ma mère. À ce moment-là, je dois pousser des gémissements en me plaignant de mon ventre. La première fois, je n'ai aucune peine à simuler cette petite comédie. Ayant abusé la veille du boudin frais, malgré les avertissements répétés de ma grand-mère, j'ai vraiment mal au ventre. Rendu à destination, mon oncle rentre l'ambulance dans le garage, baisse le rideau métallique et, à l'abri des regards indiscrets, nous déchargeons la précieuse cargaison. Plus tard dans la soirée, mes parents viennent nous aider à saler et ranger les morceaux dans les saladoux — gros pots en grès vernis — qu'ensuite nous dissimulons sous le tas de bûches.

Voilà comment parfois, la nourriture rentrait clandestinement à la maison, jusqu'au jour où mon oncle se fit réquisitionner l'ambulance par des maquisards. Abandonné au bord de la route, il dut se rendre à pied à la gare la plus proche et rentrer par le train, furieux que ce soient des partisans qui aient osé lui retirer son outil de travail — il ne transportait pas que des cochons — alors que les Allemands l'avaient toujours traité avec respect.



MERCI POUR TOUT

Avec ou sans ambulance, en dehors du petit trafic familial, il s'en passe des choses, dans le café de ma tante. Situé derrière les halles de la place Carnot, juste en face de l'arrêt du tramway départemental, il sert de salle d'attente à une bande de soiffards et à d'autres qui ne prennent jamais le tram. Les jours sans — un arrêté préfectoral fixe les jours où les cafés ne sont pas autorisés à vendre de l'alcool —, on voit certains habitués s'introduire discrètement dans la cuisine pour siroter en cachette et à prix fort. Qui sont-ils, ces privilégiés ? Des commerçants, des fonctionnaires de la préfecture, des flics qui, entre deux apéros, règlent secrètement des marchés pas très catholiques.

Super douée pour l'intrigue, ma tante règne sur ce monde et, sans trop de risques, se remplit les poches. Elle est protégée par le commissaire de police qu'à chaque visite on peut voir repartir en tapinois, chargé de victuailles.

Sous les pieds des clients, des quartiers entiers de bœuf se mortifient, suspendus aux solives de la cave, non loin du soupirail où d'énormes araignées velues se font un régal des mouches que l'odeur de la viande attire.

Les jours de marché, dans le brouhaha de la foule, on peut voir à

l'arrivée du tramway départemental des voyageurs anonymes se faufiler les bras chargés de volumineuses valises qu'ils déposent à l'entrée du couloir, où d'autres mains mystérieuses les saisissent prestement pour les descendre à la cave.

Dans une ambiance de foire, accoudés sur le zinc devant un verre rempli d'une affreuse mixture, certains clients réclament ostensiblement le colis soi-disant déposé là quelques heures plus tôt et, une fois la note réglée, cèdent la place à d'autres habitués. Tout se fait si naturellement et d'une manière si discrète qu'il est difficile d'imaginer que le colis enveloppé dans du papier journal cache un rôti ou toute autre denrée rationnée.

Mais, tout n'est pas si simple. Parfois, les trafiquants ont la désagréable surprise d'être attendus à la descente du tram par les flics. Profitant de la cohue, ils abandonnent les valises bourrées de viande pour se défilier. Certains ont la mine déconfite, mais ma tante, elle, ne semble pas trop attristée. Tu parles ! Le soir même, alors qu'un bon nombre de Limougeauds s'endorment le ventre douloureusement vide, les phares tout barbouillés de bleu défense passive, le fourgon cellulaire du commissariat franchit l'entrée d'un garage loué une rue plus loin pour y déposer les valises confisquées.

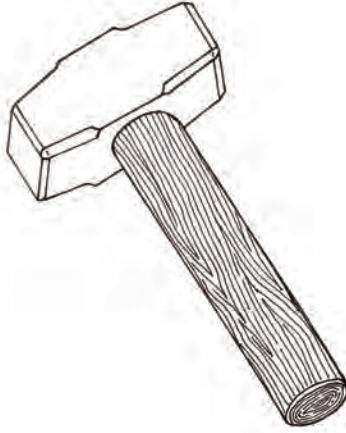
Alerte rouge : c'est un coup de fil personnel du commissaire qui prévient que le Contrôle économique sera à la descente du tram ou encore que pour casser la corruption, Vichy a décidé d'envoyer les flics d'une autre région cueillir les trafiquants. Et ce jour-là, comme par hasard, tout ce beau monde confortablement installé à la terrasse du café, assiste, impassible, au coup de filet. Manque de chance, dans l'affolement du moment, c'est encore le pauvre péquin qui, de peine et de misère, a réussi à se procurer un peu de bouffe, qu'on voit grimper dans le panier à salade.

Plus les contrôles sont nombreux, plus les prix montent. Tout est prétexte à spéculation. Une réduction des rations entraîne automatiquement une flambée des prix. Mais la police ne peut plus fermer les yeux ; les trafiquants doivent pour satisfaire aux pressions du Contrôle économique sacrifier l'un des leurs. Lequel ? Tout de même pas un membre important ! Non, bien sûr, la trahison serait trop flagrante. Pour rendre l'arrestation plus tolérable, invariablement le signalement fourni correspond à celui du lampiste un peu naïf qui, pris la valise à la main, va purger

quelques mois de tôle à la maison d'arrêt du Champ de Foire où ma tante, compatissante, lui fait parvenir des colis.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, madame Chose, répète le pauvre mec à sa sortie de prison.

— Y'a pas de quoi, répond ma tante dans un demi-sourire.



COUP DE MASSE !

Depuis l'invasion de la zone libre, la peur est la compagne de tous ceux qui ne se sont pas impliqués dans la Collaboration. Elle s'empare de nous le matin et ne nous quitte que le soir quand nous sommes de retour à la maison. Et encore ! On est à la merci d'un jaloux qui, par une simple dénonciation, peut nous envoyer dans un camp de concentration. Quand nous circulons dans la rue, en route vers le travail ou l'école, nous prenons d'innombrables précautions pour ne pas tomber dans une rafle. Il faut tout le temps être sur le qui-vive et malgré ça... Fréquemment, nous apprenons l'arrestation d'une connaissance, d'un résistant ou d'un ami. Nous nous méfions de la voisine aux fréquentations douteuses, du marchand de la place dont le fils est un collabo, du copain d'école nous relatant les exploits de son père G.M.R.. Bref ! Arrivé à l'âge où, d'après mes parents, je dois décider de mon orientation professionnelle, j'éprouve de la difficulté à communiquer avec mon père. On ne se comprend pas. Tout cela à cause de circonstances malheureuses qui, à l'âge où l'on suce encore son pouce, ont fait de moi un révolté. En fait, tout a commencé sur la ferme de mes grands-parents maternels, quelques mois seulement après ma naissance. Esclaves de cette terre sans avenir et las

d'implorer les dieux chaque fois qu'un fléau menace de s'abattre sur les récoltes, un beau jour mes parents décident de partir. Sans instruction, ne possédant pour tout bagage que l'expérience de la terre, ils doivent envisager de se louer. Mais, à cette époque, les maîtres sont impitoyables et exigent de leurs serviteurs qu'ils n'aient point d'enfant, car même si leurs chiens partagent les communs des châteaux avec les domestiques, il n'y a pas de place pour un berceau.

Les labours terminés, à l'automne de 1927, mes parents prennent le chemin de la ville. Une tante, grâce à une agence de placement, leur a trouvé un emploi. Ce jour-là, en plus de leurs bagages, ils emportent, enveloppés dans une pèlerine de laine et chaussés de sabots de bois, le fruit de leurs amours, pour le confier à la plus âgée des sœurs de ma mère. Deux jours plus tard, en apposant une croix en guise de signature sur le contrat les liant à leurs maîtres, ils prennent inconsciemment un engagement qui va ruiner leurs espérances dans les années à venir.

Libérés de la hantise du lendemain, durant cinq ans, de château en château, ils croient que les mandats-poste peuvent remplacer l'affection familiale. Au travail sept jours sur sept, dans leur hâte de se faire une place au soleil, ils oublient l'essentiel. Et, tandis qu'ils rêvent du jour où ils pourront m'offrir un foyer, dorloté par ceux qui m'ont accueilli comme un fils, je grandis sans me soucier de rien.

Quand ils passent à l'acte, malheureusement il est trop tard. L'enfant ne peut comprendre qu'au-delà de ceux qu'il appelle papa Jules et maman Jeanne, il y a ses vrais parents.

Finalement, avec quelques centaines de francs patiemment économisés, ils viennent s'installer en ville et veulent récupérer leur fils. Pour moi, c'est un choc terrible ! Comme la plante repiquée dans une terre différente de celle où elle a germé, je m'étirole et refuse d'ouvrir mon cœur à ceux que je ne reconnais pas. En peu de temps, il s'en suit un véritable traumatisme se soldant par un affaiblissement général de ma santé. En moins de six mois, je contracte la diphtérie et quelques mois plus tard, me voilà cloué au lit par une crise d'appendicite aiguë.

Après mon opération, brûlant de fièvre sous l'effet de l'infection qui me ronge le ventre, je développe une haine farouche envers eux. Dès qu'ils franchissent la porte de ma chambre, je les repousse en hurlant ma

rancœur à pleins poumons. Témoin d'une de ces scènes pitoyables, après un bref coup d'œil à ma feuille de température, le chirurgien prie mes parents de le suivre dans son bureau d'où, quelques instants plus tard, ils ressortent le cœur brisé. De crainte d'une complication postopératoire, le chirurgien vient de leur interdire toute visite. Désespérés, ils se plient à cette décision, mais la nuit venue, sous les regards compatissants des infirmières, ma mère hante les couloirs de la clinique en les y suppliant qu'on la laisse s'approcher du lit de son enfant.

Pour atténuer mon appréhension, il est convenu qu'à ma sortie de la clinique j'irais passer ma convalescence chez mes parents adoptifs. Cela calme ma colère et aide grandement à mon rétablissement. Puis graduellement, à force de patience et de persuasion de la part de mon oncle à qui je voue une admiration sans bornes, j'accepte de partager mon temps entre mes deux foyers. Quelques années plus tard, malgré le scepticisme de mes camarades, je soutiens mordicus que j'ai deux mères et deux pères.

Mais voilà que parvenu à l'âge où l'on s'interroge sur les mystères de la naissance, au cours d'un repas plantureux j'ai une réponse inattendue. Ce jour-là, mes parents reçoivent un couple d'amis d'enfance à dîner. Ils viennent rendre visite à l'un de leurs fils hospitalisé, un accident stupide qui risque de lui faire perdre un œil. L'alcool aidant, les deux hommes se mettent à évoquer des souvenirs de jeunesse parfois cocasses, toujours reliés aux misères d'une époque où il fallait travailler très jeune. Au pousse-café, ils en arrivent à parler de choses plus intimes. Et voilà mon père qui, en exagérant un peu, se met à raconter tous les métiers qu'il a exercés au service des châtelains, et comment en dépit de mon arrivée accidentelle qui lui a causé bien des problèmes, il s'en est tout de même sorti. Coup de Masse ! Ma mère aussi est secouée, au point que sa tasse de café lui échappe.

Elle a beau profiter de la traditionnelle visite du jardin pour tenter d'apaiser ma peine, à partir de ce jour, tout est différent. Je me renferme sur moi-même, ne sachant plus très bien si je dois haïr mon père ou le plaindre.

Sans se soucier de mes goûts, mon paternel exige que je partage ses deux passions : la pêche et la chasse. Quand on discute des événements

comme la majorité des gens, il refuse de prendre position: il faut faire preuve de beaucoup de patience, ne pas s'impliquer ouvertement et attendre que les choses changent. Après la pluie le beau temps, dit le dicton. Et même si à plusieurs reprises, j'essaie de lui faire comprendre qu'en tenant un tel raisonnement, nous ne sommes pas prêts d'assister au départ des Allemands. Ils partiront, répète-t-il, parce que forcément, le temps venu, il y aura toujours quelqu'un pour les chasser. Indifférence ou sagesse ?

Pourtant, un jour, plié en deux sur son vieux vélo, il rentre déjeuner ventre à terre et nous avoue, livide, qu'il vient d'échapper de justesse à une rafle. Il a eu si peur que, durant le repas, il avance l'idée qu'il faut faire quelque chose. Je n'en crois pas mes oreilles ! Le voilà qui vitupère contre ces salauds qui ont failli le coincer. Mais cela ne va pas plus loin. Le lendemain, remis de ses émotions, il est revenu à ses saints principes.



POUR L'AMOUR DE LA PATRIE

Au début, j'y crois; tout le monde y croit : nos profs à l'école, les ouvriers, ceux de 14-18, notre brave curé et les patrons. Mais voilà qu'autour de ce vieillard qui a su s'attirer la confiance de tout un peuple, apparaissent des hommes beaucoup moins rassurants : Pierre Laval, Philippe Henriot, Jacques Doriot, Joseph Darnand, etc. Ils vomissent leur antisémitisme avec une telle hargne qu'ils font trembler de peur les plus modérés.

Devant tant de haine, je ne peux plus rester les bras croisés car trop de gens paient de leur vie l'apathie des autres. Et puis j'assimile très mal les slogans et les devises du Maréchal, qu'il faut inscrire en gros caractères de couleurs sur les livres d'école : Travail — Famille — Patrie. Dans mon esprit, le Travail se résume à fabriquer des armes pour les Allemands, la Famille, à faire des enfants pour grossir les rangs des collaborateurs, et la Patrie, à dénoncer un membre de sa famille, un ami ou un voisin parce qu'ils écoutent Radio-Londres ou appartiennent à un réseau de résistance.

Dans les rues, partout sur les murs, fleurissent les placards publicitaires les plus invraisemblables. La LVF¹ en a un superbe :

1. Légion des Volontaires français

EMBUSQUES DE LA POLITIQUE,
COMBINARDS DE LA FINANCE,
VOUS NE PASSEREZ PAS,
LA LÉGION VEILLE.

En effet, les pieds dans la neige, quelque part sur le front russe, la belle division Charlemagne veille, revêtue de l'uniforme allemand, un petit ruban bleu blanc rouge discrètement cousu sur le revers de la veste.

Depuis l'invasion de la zone libre, je ne supporte plus de rencontrer chaque matin dans la rue les sections allemandes qui, une lanterne rouge au cul, martèlent les pavés de ma ville en braillant : Heidi, heido, heida... J'en ai ras le bol de cette France pourrie : celle de Laval et des collabos. Plus qu'assez des affreux Jojos à Darnand : sale racaille que l'on appelle miliciens. Marre des agents de la Gestapo qui, revolver au poing, bouclent un quartier, arrêtent, interrogent, torturent, fusillent. Écoeuré par les gendarmes à la solde de Vichy qui, la nuit, traquent les réfractaires dont certains finissent devant le peloton d'exécution alors que d'autres, allez savoir pourquoi, se retrouvent dans un camp d'internement gardé par les G.M.R. : Nexon, Saint-Paul-d'Eyjeaux et autres lieux de transit avant la libération ou la déportation vers Auschwitz ou Dachau². Et malgré toutes ces exactions, les gens se taisent en affichant une totale indifférence. À seize ans, sans en parler à mon père — il m'expédierait illico à la campagne —, je rentre en contact avec Bernard. Nous nous sommes connus à l'époque où, peu satisfaits de mes résultats scolaires, mes parents avaient décidé de m'inscrire à l'école libre tenue par les Frères. Plus âgé que moi, avec tout le sérieux qui le caractérise, Bernard prépare son entrée au séminaire. Quant à moi, quintessence de crétin aux mœurs païennes, selon mes profs, je néglige la rhétorique pour me consacrer plus à fond à d'autres activités.

Sachant qu'il appartient à un réseau de résistance, je lui exprime ma ferme intention de faire quelque chose. Il se souvient très bien de moi et me rappelle quelques faits saillants de mon indiscipline alors qu'il était pion. Puis calmement, il m'explique que la résistance n'est pas un jeu, mais bien une cause noble et lourde de conséquences. Pour elle, il faut être prêt à tout, même à mourir.

2. Camps d'extermination nazis

— Je suis prêt !

— Dans ce cas, je vais en parler et nous allons très certainement te trouver une place dans notre organisation, déclare-t-il.

Quelques minutes plus tard, Luc, qui est lui-même affilié au réseau, vient nous rejoindre et m'annonce qu'il me parraine.

Au début, ma mission consiste à rencontrer un inconnu à une heure précise dans les vespasiennes souterraines de la place Jourdan.

Il nous est facile de nous reconnaître par la façon dont nous tenons un certain journal régional; tout en pissant côte à côte, après le mot de passe, nous échangeons nos enveloppes et nous nous quittons en nous souhaitant mentalement bonne chance. Cependant, j'ai le sentiment de ne pas être employé à ma juste valeur. Ces balades entre les urinoirs et le séminaire où Bernard prend le relais, me paraissent sans gloire. Pour mettre un peu de piquant, il y a bien parfois quelques petits retards, mais les repêchages³ ont lieu comme prévu jusqu'au jour...

3. Deuxième rendez-vous à un autre endroit



ÇA VA BARDER !

En dehors de nos cours à l'école professionnelle, Luc et moi travaillons dans une fabrique de meubles, ce qui nous permet à l'heure du casse-croûte de discuter derrière une pile de planches de la libération. Mais dans l'insouciance de nos seize ans, nous manquons un peu de discrétion, si bien qu'un jour, attiré par nos conciliabules, Alfred, le contremaître, nous surprend en pleine discussion et profite de notre inattention pour aller faire nos poches au vestiaire. Ayayaïe ! Dans celles de Luc, il trouve une enveloppe et quelques notes lui paraissant suspectes et dans l'une des miennes, un pistolet. C'est la première fois que je transporte une arme : je dois la remettre à Bernard le soir même. La pause terminée, discrètement, monsieur Alfred nous fait appeler à son bureau, ferme la porte à clé derrière nous et après avoir déposé le tout sur la table, le regard maintenant braqué sur nous :

“ J'ai trouvé ça dans vos poches, qu'avez-vous à dire ? ”

Silence de mort !

Devant notre mutisme, conscient de ses responsabilités morales envers nos parents, tout en s'exprimant calmement, il tente de nous amadouer en ces termes :

“ Estimez-vous heureux que ce soit moi qui aie fait cette découverte, les gars. Si c’était quelqu’un d’autre, à l’heure qu’il est, vous seriez peut-être entre les mains de la Gestapo. ”

Cela dit, il nous lit la lettre — il l’a ouverte à la vapeur —, mais comme personne n’y comprend rien : elle est codée. Il la remet à Luc avec ses notes et lui ordonne de rentrer chez lui et de prévenir ses parents qu’il passera les voir dans la soirée.

Une fois seule avec moi, il essaie de me délier la langue, mais sans succès. Devant mon entêtement et malgré mes supplications, il décide de m’accompagner à la maison pour parler à mon père.

À notre arrivée, ce dernier est en train de ranger son vélo dans l’entrée. En voyant le contremaître, son visage change d’expression. Pour ne pas attirer l’attention des voisins, ils se donnent une banale poignée de main et montent à l’appartement en ma compagnie, tout en parlant de choses et d’autres. Après avoir invité le contremaître à s’asseoir et à prendre un verre, mon père va droit au but.

— Quelle connerie a-t-il encore faite ? s’exclame-t-il inquiet.

En silence, Alfred sort le pistolet de sa poche et le dépose délicatement sur la table. À la vue de..., le visage de mon père se fige. Sans dire un mot, il détache son regard de l’arme et me fixe de ses yeux verts, froids comme l’acier.

Ça va barder, me dis-je. Puis pris d’une fureur soudaine, il se lève et sans ménagement m’assoit de force sur une chaise tout en me menaçant du revers de la main. Pressentant que je vais prendre une baffé, le contremaître intervient par ces mots :

— Monsieur Brumas, votre fils fait partie de la résistance.

Oyayaie !

Livide, je tente d’éloigner ma chaise de celle de mon père, mais mes jambes flanchent. Calmement, le contremaître explique comment il a découvert notre appartenance à un réseau, nos conciliabules derrière les planches...

À nouveau, j’amorce une tentative de repli, mais d’une main ferme, mon père m’empoigne le bras et hors de lui :

“ Toi, reste ici et ne bouge pas, sinon je te casse la tête. ”

Toujours très calme, le contremaître propose d’étudier la situation avec sang-froid.

Durant une bonne partie de la soirée, l'estomac vide, je suis soumis à un véritable interrogatoire. Devant mon silence, après s'être consultés, ils décident d'agir. Comme le contremaître doit passer chez Luc en sortant de chez moi et qu'il commence à se faire tard, pressés par le temps, ils finissent par m'ordonner de rendre l'arme à son propriétaire et de me retirer du réseau. Pour en finir, je jure de faire ce qu'ils me demandent, mais je sais très bien qu'il n'en est pas question. D'abord il me faut poursuivre, quoi qu'il en coûte, et puis je suis pleinement conscient qu'en refusant de continuer à servir la cause de la résistance, je serai abattu comme d'autres traîtres.

Le lendemain, après avoir subi le même interrogatoire, Luc me confie qu'il en est arrivé à la même conclusion et, qu'à l'avenir, il nous faudra être plus prudents. Indiscutablement, nous n'avons pas pris notre rôle suffisamment au sérieux.

“Nous nous sommes conduits comme des enfants,” admet Luc.



LES «J3» SE DÉVERGONDENT

À part mon aversion envers les Allemands et les collabos, je mène une vie normale ; je pratique beaucoup le sport, surtout la gymnastique qui, à mon avis, donne de la souplesse, de bons réflexes et de la maîtrise de soi. En somme, un esprit sain dans un corps sain. Bien sûr, il y a les filles, mais c'est plus compliqué : juste au moment où l'on croit triompher, vlan, voilà qu'elles se dérobent ! L'instabilité féminine me désarme et augmente ma timidité au point de me faire douter de moi-même. À vrai dire, je suis loin de posséder la maîtrise que j'affiche si orgueilleusement dans les sports. Par contre, Luc, beaucoup plus doué que moi dans ce domaine, m'enseigne l'art de la séduction en retour de quelques conseils d'ordre sportif. Cependant, en me basant sur l'expérience des autres, je réalise que le succès dépend beaucoup du nombre d'essais. Mais, bon sang ! Que ces demoiselles sont donc compliquées !

Pour commencer notre éducation de mâles : nous sommes puceaux tous les deux, à la suggestion de copains plus âgés et pleinement satisfaits, nous décidons de nous attaquer aux femmes de prisonniers. Un soir, en sortant d'un cinéma, voilà que l'occasion se présente. À la faveur de la nuit, nos deux belles, visiblement peu farouches, se laissent raccompagner

jusqu'à leur domicile. Elles habitent sur le même palier, dans le même immeuble. Mais malgré notre obstination, peau d'balle !

Durant notre forcing, nous avons tout de même réussi à obtenir un rendez-vous pour le samedi suivant, devant deux cinémas différents. « Elles ne veulent pas se compromettre ensemble, mais la prochaine fois, ça va marcher ! » affirme Luc, très sûr de lui.

Sceptique, le jour convenu je me rends au rendez-vous. Elle est là ! Terriblement impressionné, je me mets à bégayer des fadaises qui ne font qu'augmenter ma timidité. Pour me donner une contenance et me permettre de retrouver mes esprits le temps que j'arrive au guichet, galamment je lui propose de m'attendre à la porte. En signe d'acceptation, elle me gratifie d'un sourire et quitte la queue. Quelques minutes plus tard, assis avec elle dans la rangée des amoureux tout contre le mur du fond, je lui prends la main. Le titre du film reflète bien la situation : *Premier rendez-vous*. Dans l'obscurité, enhardi par certaines scènes suggestives projetées sur l'écran, je m'arme de courage et tente une approche. Les ongles plantés dans la paume de ma main, émue, elle me fixe de ses yeux brillants de désirs et me tend ses lèvres. Ça marche ! Chauffé à blanc et subitement très sûr de moi, sans attendre la fin de la dernière séance, je lui propose de nous rendre discrètement chez elle. Elle accepte ! Dans le fiacre hélé en hâte de crainte qu'une courte pause ne réduise à néant ce qui a si bien commencé, je la couvre de baisers durant tout le trajet.

Le regard inquiet, en introduisant le passe dans la serrure de la porte d'entrée de l'immeuble, elle me chuchote : "Si on rencontre quelqu'un de la maison, tu es Henri, mon jeune cousin de Tulle... et arrête de me vouvoyer, ça me gêne !" Chez elle, au bord de l'hystérie, elle se donne dans un élan si passionné qu'au petit matin, brisée, mais heureuse, elle ronronne encore de plaisir. En une nuit, elle vient de se libérer de trois longues années de refoulement. Quand les premières lueurs de l'aube filtrent à travers les persiennes, le bout des seins encore gonflés de désir, elle se roule sur moi et me dit :

— Bob, j'envie la femme qui saura te garder.

Et moi tombant des nues :

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Je suis trop vieille pour toi, mon chéri — elle a vingt-huit ans —

et tu es trop jeune pour t'attacher à une seule femme. De plus, je suis mariée et, malgré les apparences, j'aime mon homme.

Puis tout en me dévorant des yeux :

— Je te le demande : fais-moi l'amour une dernière fois et pars en me jurant de ne plus jamais chercher à me revoir.

J'hésite un moment, mais elle est tellement convaincante que...

— D'accord ! Mais auparavant, je vais te dévoiler un secret : tu es la première.

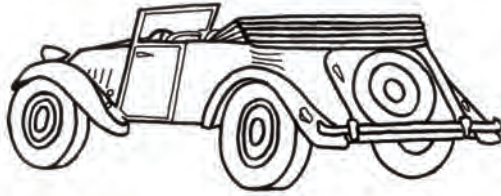
Elle esquisse un sourire complice et les bras noués autour de mon cou, m'entraîne sur la descente de lit.

Un peu avant le lever du soleil, après un dernier baiser échangé dans l'entrebâillement de la porte, je m'esquive sur la pointe des pieds.

Grelotant dans la fraîcheur printanière du premier matin de ma vie d'homme, comme dans un rêve, je revois cette femme merveilleuse qui durant toute la nuit s'est ingéniée à me faire découvrir l'amour : quelle révélation ! Épuisé, mais heureux, à sept heures je déambule encore dans les rues, attendant l'ouverture du bistrot où se trouve le siège de notre Société sportive. Je dois y rencontrer Luc et lui faire mon rapport. Mais, est-ce vraiment nécessaire ? En voyant la tête que tu te payes, il n'aura certainement pas besoin d'un dessin, me dis-je, en contemplant stupéfié ma gueule de papier mâché et mes yeux en capote de fiacre dans le grand miroir grossissant d'un magasin d'ornements.

Il paraît que ces dames préféraient les « J3 »¹ aux adultes. De plus, le rôle d'éducatrices ne semblait point leur déplaire, bien au contraire, car en plus d'ajouter un je ne sais quoi d'excitant, elles avaient le sentiment de ne pas tromper leur mari. C'est du moins ce que j'avais cru comprendre. Cependant, il y eut des exceptions qui, malheureusement, se terminèrent de façon dramatique.

1. Sur les cartes d'alimentation, l'appellation « J3 » désignait la catégorie des adolescents.



TU VAS LA REVOIR, TA MÈRE

Un soir de l'été 1943, après avoir raccompagné une petite amie, je rentre à la maison, la tête en goguette, quand une traction avant noire décapotable stoppe à ma hauteur. Elle est remplie de jeunes miliciens en galante compagnie. Comme je tente de m'en éloigner, l'un d'eux m'agrippe par l'épaule et m'ordonne de monter. Sans trop comprendre ce qui m'arrive, me voilà à l'arrière parmi les filles. Coincé entre deux beautés, très loin en esprit des plaisirs de la chair, je me dis : Ce coup-là, mon pauvre Bob, tu es fait.

Assez fiers de leur coup, les miliciens me font faire le tour de la ville sans me poser de questions. La balade terminée, on franchit la grille de la caserne du Petit Séminaire où je me retrouve assis devant une table dans la grande salle aménagée en réfectoire en train de me poser un tas de questions. Comme ils m'ordonnent de faire mon choix : "Tu n'auras peut-être plus jamais l'occasion de bouffer comme ça, p'tit gars !" me dit l'un d'eux.

Ça y est, ces salauds vont te gaver à t'en faire péter la panse pour mieux te cuisiner, mais reste calme et rappelle-toi : tu ne sais rien. En fait, je connais très peu de résistants, mais suffisamment pour déclencher, en

supposant que Bernard se mette à table, une suite d'arrestations dont je réalise tout de même l'ampleur.

Dans mon désarroi, je commande n'importe quoi. Mais en voyant mon peu d'appétit — j'ai une grosse boule dans l'estomac — le chef vient vers moi et me dit :

— Tu n'as pas l'air très affamé, mon gars. Pourtant, tu ne dois pas manger tous les jours à ta faim, à moins...

Le trouillomètre à zéro, inconsciemment je joue la corde sensible :

— J'ai peur que mes parents croient que j'ai eu un accident et s'inquiètent inutilement.

Planté devant moi, une main posée sur le dossier de sa chaise et le regard inquisiteur, il se fait plus défiant.

— Es-tu bien sûr de ne rien avoir à nous dire, p'tit gars ?

— Moi ?

— Oui, toi !

Mort de peur, les pieds et les mains glacés, je reste figé d'épouvante. Allez ! réagis, sinon... me dis-je, dans un éclair de lucidité. Finalement, à bout d'arguments, les larmes aux yeux je bredouille :

— Pour... pourquoi me gardez-vous, je... je ne vous ai rien fait, moi ?

Sans me lâcher du regard — je dois faire pitié à voir — sur un ton presque cordial :

— Allez ! mange... et détends-toi. Il ne te sera fait aucun mal, mon gars.

La tension tombe aussi rapidement qu'elle était venue et, tranquilisé, je me jette goulûment sur mon assiette. Lui, maintenant assis à califourchon sur la chaise, les bras croisés sur le dossier, d'un œil soupçonneux, il m'observe en silence, puis :

— À la bonne heure ! C'est un véritable plaisir de te voir manger, p'tit gars, s'exclame-t-il, le sourire aux lèvres.

N'en croyant pas mes oreilles, avec une légère contraction dans la gorge, je bafouille :

— Ou.. oui, c'... c'est très bon.

Le repas terminé, alors que dans ma tête progressivement s'installent les prémices d'en sortir sans trop de casse, maintenant ce grand connard me propose l'impensable :

— Pourquoi ne t'engagerais-tu pas avec nous ? Tu serais logé, nourri, habillé et tu aurais toutes les filles que tu pourrais désirer.

Et moi, innocemment, je réponds :

— Je suis trop jeune, il me faut l'autorisation de mon père.

— On peut arranger ça. Ton père on s'en charge et, crois-moi, ça va marcher, précise-t-il dans un ricanement.

— Oui, mais il y a ma mère, elle aurait trop peur qu'il m'arrive quelque chose.

— Oublie ta mère et songe plutôt aux extras : quand on arrête un de ces fumiers de terroristes ou une saloperie de youpin, on pique le pognon, les bijoux, etc.

Comme je reste sans voix :

— Penses-y et si ça t'intéresse, tu reviens nous voir. D'accord ?

— D'ac... d'accord !

Vu l'heure tardive, ils me proposent de coucher à la caserne. Décidément, tout se ligue contre moi. Terrorisé à l'idée qu'ils peuvent changer d'avis durant la nuit, j'invoque avec toute la force du désespoir, l'inquiétude dans laquelle ma mère doit se morfondre. Puis résigné, j'attends.

— Mais oui, mon gars, tu vas la revoir ta mère ! s'écrie leur grand con de chef en rigolant.

Quelques minutes plus tard, je suis libre. On me conduit à bord d'une traction avant noire sous les tilleuls bordant le jardin public à deux pas de chez moi. Il est presque vingt-trois heures quand je franchis la porte de l'appartement pour affronter mon père furieux de me voir rentrer à une heure aussi tardive et qui m'accueille par ces mots :

— D'où viens-tu ?

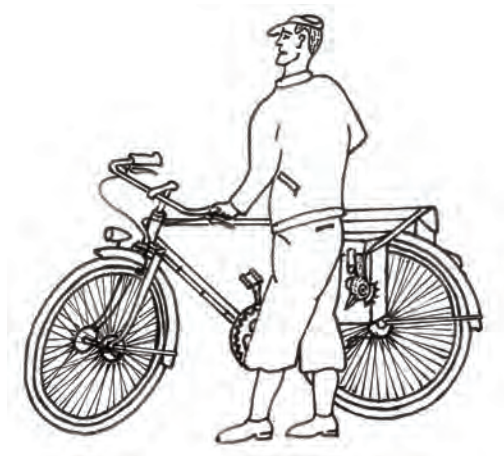
Et moi fier comme Artaban :

— De la milice !

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout !

Pas facile à convaincre, le père Brumas.



UNE AUTRE MISSION

Quelques semaines après ma visite involontaire à la caserne du Petit Séminaire, je reçois de nouvelles instructions. Il me faut prendre contact avec un réfugié d'origine parisienne, mais dont j'ignore jusqu'à ce jour les activités clandestines. C'est Victor¹ le comptable de la fabrique de meubles où Luc et moi travaillons en dehors de nos cours. Quelle surprise ! Je l'imaginai plutôt collaborant avec les Allemands. Il cache bien son jeu. Quelques jours plus tôt, il s'est même permis de traiter un machiniste de mauvais Français. La prise de gueule a été si violente que le contremaître est intervenu et par la suite, a cru bon de prévenir le machiniste qu'il ferait bien de se méfier.

Le premier contact a lieu dans son bureau. La rencontre est très brève et se termine par un rendez-vous chez lui, à la campagne.

Je m'y rends à vélo, le samedi suivant, pour la journée. Il habite une vieille ferme restaurée avec goût. En connaisseur, il a su lui garder son aspect rustique tout en y apportant un certain confort. Sa femme, excellente cuisinière, nous prépare un repas très savoureux et varié. Devant mon

1. Victor, nom de guerre du comptable

étonnement, il m'avoue qu'il arrive à s'approvisionner assez facilement chez les paysans du coin en pratiquant la politique du troc.

“ C'est très simple, ils me donnent des victuailles et, en échange, ma femme et moi, on se charge de toute la paperasserie dont ils ne sont pas coutumiers, précise-t-il. ”

Après ce succulent repas, il m'explique mon nouveau rôle.

— Toutes les polices au service des Allemands intensifient leurs persécutions envers les Juifs, les prisonniers évadés, etc.. Ils multiplient les contrôles d'identité et disposent actuellement de méthodes de vérification qui nous obligent à perfectionner les fausses cartes d'identité. Maintenant, il nous faut obtenir de vrais papiers appartenant à des personnes hors du territoire. Ces documents, nous devons les sortir des archives de la préfecture.

Ne voyant pas comment je pourrais me rendre utile, sans attendre la suite, je l'interromps en posant la question qui me brûle les lèvres.

— Et moi, qu'est-ce que je fais dans tout ça ?

— J'y arrive ! Nous avons un agent sur place qui se charge de les extraire des registres, mais cette personne est trop précieuse pour qu'on coure le risque de la perdre. C'est là que tu intervies : nous croyons que tu pourrais faire le lien entre elle et l'intermédiaire chargé du suivi. Encore un peu de café ?

— Non merci.

— Pour ne pas éveiller l'attention des gardes qui se trouvent à l'entrée et surtout celle des flics en civil disséminés à l'intérieur, nous avons considéré que, vu ton âge — j'avais seize ans, mais en paraissais treize ou quatorze —, tu as de bonnes chances de passer là où un adulte risquerait de se faire prendre. Donc, tu devras franchir la porte d'entrée au nez des Allemands, monter au dernier étage, te diriger vers les W.C. qui sont situés à gauche sur le palier et rencontrer le préposé au fichier que je te présenterai en fin d'après-midi. Il te remettra les papiers sous enveloppe que tu porteras, chaque samedi, à notre agent Raoul qui t'attendra à l'intérieur de notre petite église. Est-ce clair ?

— On ne peut plus.

En tout début de soirée, à l'apéritif, je fais la connaissance de l'employé de la préfecture. Confiant, il me fixe rendez-vous pour le vendredi suivant.

Avant de prendre congé de mes hôtes, je reçois une dernière instruction :

“ Dorénavant, me dit le comptable, tu ne communiqueras avec moi qu’au bureau et par téléphone, mais seulement si une situation d’extrême urgence l’exige. ”

Le vendredi suivant, tout se déroule comme prévu et par la suite cela devient pour moi une véritable promenade. Je circule dans les couloirs de la préfecture aussi librement qu’un habitué des lieux. En sortant, je pousse même la plaisanterie jusqu’à saluer les Allemands qui en retour me gratifient d’un sourire. Encore des gars qui vont échapper à cette bande de salauds, me dis-je, non sans une certaine fierté, tout en enfilant la sortie.

Le samedi après-midi, j’enfourche mon vélo et le coeur léger, je parcours les vingt kilomètres me séparant de l’église où m’attend Raoul, à qui je remets les documents afin de permettre à bien des gens de retrouver un semblant de légalité.

Sur le chemin du retour, selon la saison, je ramène un peu de ravitaillement, à la grande satisfaction de mes parents persuadés que je me déplace uniquement dans ce but. Régulièrement, je chaparde dans les champs : des pommes de terre, des carottes, des haricots, des céleris, des cerises, des prunes, des pommes, des châtaignes, etc. dont je remplis les sacoches du vélo, et ce, malgré la vigilance des paysans.

— Comment t’y prends-tu pour obtenir tout ça à si bas prix ? me demande mon père en me remettant l’argent.

— Je leur fournis des pièces de rechange qu’un copain qui travaille chez Pénichaud, quincaillier en gros, me procure à bon compte.

— Continue, mon garçon : on fera quelque’un de toi, se plaît-il à répéter presque à chaque fois.

Durant mes déplacements, il m’arrive même de pêcher des volatiles. À l’aller, quand je repère des poules picorant dans un champ hors de vue d’une ferme, je m’arrête et discrètement, j’installe un piège de ma fabrication : un piquet taillé dans une branche et relié à un cordon à l’extrémité duquel j’ai monté un hameçon. Dans un rayon de vingt centimètres environ, j’arrache une motte de terre et enfonce solidement mon piquet au centre du cercle fraîchement dénudé. Après avoir soigneusement recouvert le fil, je dépose délicatement au beau milieu un superbe ver dans lequel

est dissimulé l'hameçon. Très souvent, à mon retour, j'ai la satisfaction de trouver une poule victime de sa voracité. Je m'approche d'elle en rampant, la saisis par le cou et replace la motte de terre pour effacer les traces. À l'abri d'une haie, je la saigne et la vide sans la plumer : ma mère conserve le duvet pour en garnir nos édredons.



QU'EST-CE QU'ON VA FAIRE ?

Le 6 juin 1944, on apprend, qu'enfin, les Alliés viennent de débarquer en Normandie. Pris sous les bombes américaines habilement exploités par la propagande nazie, feignant d'ignorer les représailles allemandes, désespérés, la majorité des Français se demandent parfois où est le véritable ennemi.

Malheureusement, en 1943-44 par le manque de précision des bombardements à haute altitude, les alliés ont fait plus de morts parmi la population civile en France que les Allemands en cinq ans de guerre. Mais comme on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, pour limiter les risques, le soir même pendant le repas, mon père en profite pour me faire la morale. Craignant sans doute que j'extériorise un peu trop mon enthousiasme, il insiste sur le fait qu'il faut laisser aux Alliés le soin de décider de notre avenir. " Les résistants n'ont aucune chance de s'en tirer vivants, " dit-il. À preuve les nombreux exemples qui chaque jour ensanglantent nos trottoirs et en particulier le fait que son chef, résistant notoire, a été arrêté, torturé et déporté en Allemagne dans un camp de la mort.

Crois-tu que les chances des gars qui ont débarqué sur les plages normandes sont meilleures ? ne puis-je m'empêcher de lui faire remarquer.

Il ne répond pas. Je pense aux pauvres gars dont les corps déchiquetés jonchent les plages. Cependant, je sais que s'ils subissent des blessures ou doivent se rendre, ils bénéficient de la Convention de Genève et ne sont ni torturés ni fusillés. Ce qui ne fut pas toujours le cas. Pourtant, malgré le risque d'être dénoncés par un voisin, le soir, l'oreille rivée à la radio qui joue en sourdine, nous écoutons Radio-Londres, pressés de connaître l'issue des combats sur le front Ouest. Car nous avons encore en mémoire le cuisant échec du débarquement des Canadiens à Dieppe.

C'est donc en pleine tourmente que je réussis mes examens et qu'un événement inattendu va m'arracher à ma famille.

Le dimanche 11 juin, vers midi, en revenant du jardin, qu'aperçois-je ? Rien de moins que mon copain Luc qui le dos collé au mur de la maison semble nous attendre. « Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ? » grogne mon père avant de disparaître dans la cave. Comme il tarde à remonter, je m'approche de Luc et, ignorant la raison qui l'a poussé à agir de la sorte ; je l'aborde en ces termes :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu veux que mon père te botte le cul ?
Visiblement embarrassé, il réplique :

— Je t'expliquerai plus tard, pour l'instant il faut que je parle à ton paternel.

— Impossible !

— Même si c'est Alfred qui m'envoie ?

— Le contremaître ?

— Évidemment, le contremaître ! Et ça presse.

— Dans ce cas...

De retour de la cave, furieux de voir que Luc est encore là, mon vieux y va de son coup de gueule.

— Je croyais pourtant t'avoir fait comprendre que je ne voulais plus le voir ici, ce p'tit con.

— C'est le contremaître de la boîte qui l'envoie.

— Et peut-on savoir pourquoi ?

— Il va te le dire lui-même.

Je fais signe à Luc de s'avancer, mais avant qu'il ait le temps de placer une seule parole, pressé d'en finir, mon père, sur un ton pète-sec, l'accueille par ces mots :

— Qu'est-ce qu'il veut, le contremaître ?

Décontenancé, Luc hésite puis :

— Monsieur Alfred, qui est absent pour la fin de semaine, m'a fait prévenir par le comptable que votre fils et moi-même devons être à six heures, lundi matin, à la boîte, pour donner un coup de main à décharger un camion de bois.

— Et le comptable n'a pas jugé bon de venir me le dire en personne ? s'étonne mon père.

— Il était pressé et m'a chargé de la commission.

Comme chaque fois qu'il doit prendre une décision rapide, mon père repousse sa casquette vers l'arrière, se gratte la tête tout en fixant son interlocuteur droit dans les yeux puis ramenant la visière sur son front :

— Il y s'ra !

Sur ce, il nous tourne le dos, empoigne vigoureusement son vélo qu'il suspend au crochet pour ensuite disparaître dans l'escalier.

— Pas commode le père Brumas, soupire Luc, une fois rendu au coin de la rue.

— Il suffit de savoir le prendre. Mais, au fait, cette corvée de bois, c'est quoi exactement ?

Après un temps d'hésitation, tout en s'assurant du regard que personne ne s'approche de nous, il me glisse à l'oreille :

— Raoul a été arrêté.

— Quoi !

— Eh oui ! Ils l'ont conduit à la Gestapo et à l'heure qu'il est, il a peut-être parlé.

Subitement, je réalise que moi aussi, je risque d'être arrêté et torturé. Pris de panique, je perds toute contenance et m'exclame :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Rejoindre un maquis de l'A.S.¹

1. Armée secrète

— Où ça ?

— Victor, avant de disparaître dans la nature, a tout organisé. Nous partons lundi matin, à six heures, à bord du tramway départemental que nous prendrons à l'arrêt des Beaux-Arts devant la prison. Nous monterons dans le compartiment de tête réservé au conducteur.

Oui... mais ! Ce à quoi, réflexion faite, m'amène à :

— Et si mon père va chez Alfred, moi je suis foutu !

— Pas du tout ! Même s'il a des doutes et qu'il se rend chez Alfred, il ne trouvera personne. Celui-ci est effectivement à la campagne avec sa femme et les enfants pour la fin de semaine. Alors souviens-toi : six heures précises à l'arrêt du tram, devant la prison, en tête.

Il me serre la main, enfourche son vélo et disparaît me laissant seul avec ma peur.

Torturé par une angoisse folle, je fais plusieurs fois le tour du pâté de maisons afin de me préparer mentalement à affronter la suite. Quand je rentre, mes parents sont déjà à table. Et ce n'est qu'au milieu du repas que mon père aborde le sujet.

— J'ai trouvé ton copain Luc bien nerveux, me confie-t-il.

— On le serait à moins... sachant que tu lui avais interdit l'accès de la maison, il a fallu que le comptable soit bougrement pressé pour qu'il accepte de lui rendre ce service, crois-moi.

Il prend une gorgée de son infâme pinard, l'avale lentement puis tout en braquant son regard d'acier sur moi.

— J'espère que ce n'est pas un coup monté !

— Pourquoi un coup monté ? Ce n'est pas la première fois que nous participons au déchargement d'un camion de bois, que je sache !

Il finit de mastiquer le morceau de viande qu'il vient d'introduire dans sa bouche et toujours aussi soupçonneux :

— C'est exact, mais d'habitude ça se passe le soir.

— Justement, pour ne pas perturber l'activité de l'atelier durant les heures normales de travail, le contremaître nous fait rentrer plus tôt. Mais si tu n'y tiens pas, je peux très bien rester au lit, tu sais.

— Ton père n'a qu'une parole : tu iras !

— Ah bon !

On parle de la partie de pêche prévue pour le dimanche suivant.

Cette fois je ne porterai pas la musette, me dis-je, non sans une certaine nostalgie.

Soucieux d'obtenir une meilleure récolte, mes parents décident de retourner au jardin pour arroser les légumes au soleil couchant. Complètement paniqué, je prétexte un violent mal de tête et me retrouve seul dans la maison à broyer du noir. Surmontant ma peur, je décide qu'il est temps de préparer mon départ. Étant souvent sujet à des angines blanches, j'emballage soigneusement dans de la ouate le flacon de bleu de méthylène en y joignant ma brosse à dents et un morceau de savon de Marseille. Le tout solidement ficelé, je vais cacher le paquet dans les W.C. certain de pouvoir le récupérer discrètement le lundi matin. Puis de nouveau assailli par des idées noires, je m'allonge tout habillé sur mon lit pour mieux me préparer au pire.

Ce soir-là, ignorant la fin horrible des six cent quarante-deux villageois qui, le jour d'avant, ont péri dans les ruines d'Oradour-sur-Glane, je m'endors en m'apitoyant sur mon sort.

Le 8 juin 1944, VON RUNDSTEDT, commandant le front Ouest ordonne de mener une guerre sans pitié aux bandes de terroristes de la zone Sud.

« Le foyer d'agitation qui persiste dans cette région¹ doit être définitivement éteint. Le résultat de l'entreprise est de la plus haute importance pour l'évolution ultérieure de la situation à l'Ouest. Dans ce genre d'opération, un demi-succès ne sert à rien. Il faut écraser les forces de résistance au moyen d'attaques rapides et enveloppantes. Pour le rétablissement de l'ordre et de la sécurité, les mesures les plus énergiques devront être prises afin d'effrayer les habitants de cette région infestée, à qui il faudra faire passer le goût d'accueillir les groupes de résistance et de se laisser gouverner par eux. Cela servira d'avertissement à toute la population ».

C'est au SS Lammerding, commandant la division « Das Reich » qu'est confiée cette tâche.

1. Limousin

Le 8 juin au soir : à Tulle, 99 martyrs sont, à l'aide de crochets de boucher, pendus aux balcons de la ville.

Le 9 juin : soixante-neuf personnes sont massacrées dans une carrière à Argenton-sur-Creuse.

Le samedi 10 juin: Oradour-sur-Glane ! Cent quatre-vingt-dix hommes sont abattus dans les granges, deux cent quarante-cinq femmes et deux cent sept enfants sont brûlés vifs dans l'église.

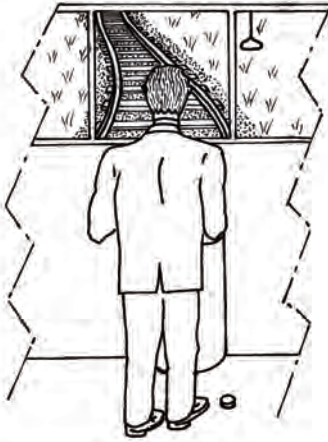
Limoges est sur la liste, mais Rommel en ordonnant à Lammerding de rejoindre le front de Normandie vient contrecarrer ses projets.

La guerre terminée, Lammerding devait comparaître devant le tribunal militaire de Bordeaux, mais il ne s'y est jamais présenté : il était prisonnier des Anglais qui refusèrent son extradition. Condamné à mort par contumace en 1953, ce triste sire mourut, bien des années plus tard, dans son lit comme un honnête citoyen. Quant au lieutenant Kahn, commandant la troisième compagnie chargée du massacre d'Oradour, il ne fut jamais inquiété. Mais pour moi qui n'ai pas oublié, plane toujours l'ombre de ces crimes restés impunis. L'odieux de la chose m'amène même à me demander : qui de Von Rundstedt, Lammerding ou Kahn est le véritable responsable de ces massacres ? Et par quelle complicité n'ont-ils jamais été inquiétés ?

CHAPITRE II

LE MAQUIS

JUIN 1944 — SEPTEMBRE 1944



EN ROUTE !

À cinq heures, après une nuit d'un sommeil agité, je suis réveillé par ma mère. Comme d'habitude, elle prépare mon petit déjeuner et ensuite vient s'asseoir en face de moi. Tout en consommant mon chocolat chaud, je l'observe attentivement. Elle me paraît différente, on dirait qu'elle sent que ce lundi ne sera pas comme les autres, que quelque chose de grave se prépare. Alors qu'elle est occupée à desservir la table, discrètement je retourne à la toilette récupérer mon colis que je glisse dans une de mes poches de veste. Quand je m'approche d'elle pour lui faire mes adieux, elle me retient plus longtemps. La prémonition, me dis-je, elle a le sentiment qu'il va se produire un événement qui pour l'instant lui échappe. C'est trop bête, pour sauver ma peau... Non ! Cependant, s'il te reste un brin de conscience, tu dois admettre que ce que tu fais aujourd'hui n'est pas très noble ; si ton sergent instructeur était là, il ne serait pas très fier de toi. Mais à quoi bon pleurer sur le lait répandu, tu n'as pas le choix, va de l'avant et, à l'avenir, tâche de te comporter comme un homme.

“ La matinée va être longue et après ce travail de force, tu seras bien content de le trouver ”, me dit ma mère tout en introduisant un casse-croûte dans une des poches de ma veste. Ouf ! elle l'a mis dans la bonne,

s'il avait fallu... Ne me quittant pas d'une semelle, elle m'accompagne jusqu'à la porte et encore une fois, m'embrasse en me recommandant la prudence. Au bord des larmes, sans me retourner, je dévale les marches pour lui cacher ma honte.

À cinq heures quarante exactement, je suis au rendez-vous, mais point de Luc. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Cinq minutes se sont écoulées et Luc n'arrive toujours pas ! N'y tenant plus, je décide d'aller à sa rencontre. Il a peut-être changé d'idée et jugé préférable de prendre le tram en face de la Gendarmerie nationale ? Comble de malheur, en franchissant le coin de la prison, je tombe nez à nez avec un G.M.R. : c'est mon cousin par alliance qui rentre chez lui après son service.

— Qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille ? s'exclame-t-il surpris.

Évidemment, ce n'est pas l'heure à laquelle j'ai l'habitude de me rendre à l'école et encore moins mon chemin habituel.

— Je vais au-devant de Luc, nous devons donner un coup de main pour décharger un camion de bois, à 6 heures, à la boîte, et j'ai bien peur qu'il soit en retard.

Après avoir consulté sa montre, il me serre la main et poursuit son chemin. Comme j'arrive à l'arrêt, rongé par l'inquiétude, Luc débouche en trombe sur la place où je l'accueille par ces mots :

— Qu'est-ce que tu foutais, bon sang de bon sang ?

Le souffle coupé, ce n'est qu'après avoir pris de profondes inspirations qu'il finit par m'expliquer qu'étant en retard à cause du comportement bizarre de sa mère, il a dû courir jusqu'ici.

Coup de sifflet ! C'est notre tram. Conformément à la consigne, on monte dans la voiture de tête et on s'assoit face à face sur les banquettes disposées de chaque côté du conducteur. Sans nous adresser la parole, ce dernier ferme la porte que, dans notre précipitation, nous avons laissée ouverte, tire sur la poignée du sifflet et actionne son rhéostat qui se met à crépiter en libérant des gerbes d'étincelles.

Pour tromper mon inquiétude, j'examine du regard le compartiment. Il est exigü et n'offre que quatre places assises, réparties sur deux banquettes latérales, rabattues sur deux coffres en bois à l'intérieur desquels se trouve du sable qu'un mécanisme par temps de verglas répand sur les

rails devant les roues motrices. Nous sommes isolés du reste du wagon par une porte coulissante que seule une clé spéciale permet d'ouvrir. Imperturbable devant ses manettes, notre Wattman fixe la voie ferrée qui retient toute son attention. Même aux haltes, il reste muet et vaque à ses occupations comme si nous n'existions pas. Profitant d'un arrêt au cours duquel notre homme est descendu se dégourdir les jambes, je chuchote à Luc :

— Drôle de comportement tu ne trouves pas ? Ce n'est peut-être pas notre agent de liaison ?

Comme il remonte à bord, pour toute réponse Luc se contente de me faire une grimace accompagnée d'un haussement d'épaules.

Perdu dans mes pensées, malgré le bruit assourdissant produit par ce tas de ferraille ondulant, je perçois le grincement de la porte coulissante que l'on pousse. Du coin de l'œil, je guette la silhouette qui se glisse subrepticement vers nous. Le contrôleur ! Comme nous n'avons pas de titre de transport, je feins de dormir tout en appréhendant l'inévitable : " Votre billet, s'il vous plaît ". Un claquement de porte suivi d'un coup de sifflet de la locomotive puis... plus rien ! Finalement, je l'aperçois, sa poinçonneuse à la main, se diriger tout droit vers le conducteur. Ils échangent quelques mots à voix basse et rendu à la station suivante, la sacoche en bandoulière, il nous quitte nous laissant seuls avec notre homme. Qu'est-ce que ça veut dire ? À force de réflexion, j'en conclus qu'il ne nous adressera la parole qu'une fois notre destination atteinte. Comme ça, si il y a un contrôle de police, chacun se débrouille. Pour ne pas être pris au dépourvu, au cas où cela se produirait, j'imagine un plan d'action. Luc a compris et à partir de cet instant nous ne nous connaissons plus.

Las de fixer le dos de cet homme qui a perdu sa langue, le nez collé à la vitre, je regarde défiler la nature. Partout où mon regard se pose, tout est vert, d'un beau vert tendre. Ballotté par le roulis de la locomotive qui pousse l'air comme un énorme piston, en voyant l'onde gracieuse des blés se coucher sur notre passage, pris de mélancolie, je me dis : C'est le pain de demain qu'il nous faudra soustraire à la convoitise des charançons à la croix gammée.

Quand nous franchissons les sous-bois, les fines gouttelettes cristallines de la rosée du matin se détachent des arbres et s'étirent sur les vitres

avant de disparaître emportées par le vent. À travers ce miroir déformant, comme tout paraît étrange, comme tout est familier. Je revois la campagne de mes vacances, le sergent instructeur, les parties de pêche, le grand saule pleureur où l'on se reposait... Mais, que sera demain ?

En rase campagne, un peu avant midi, notre homme arrête le tram et, faisant volte-face :

“ Maintenant, vous êtes en France libre, les gars ! ” s'exclame-t-il gaiement.

Enfin, il parle... ce qui a pour effet de faire tomber la tension qui nous noue les tripes. Puis, rendu à ma hauteur, il fait signe de me lever, soulève le siège sur lequel j'ai fait tout le voyage, fouille dans le sable et en sort un paquet enveloppé dans de vieux chiffons. C'est tout de même pas son casse-croûte qu'il planque là-dedans, me dis-je perplexe. Le temps que je réalise, il en dégage trois pistolets américains flambant neufs, en glisse un dans la ceinture de son pantalon et, le sourire aux lèvres, nous tend les deux autres.

À la vue des armes, je repense au contremaître, à Victor le comptable, à Raoul. Ce brave Raoul, qu'est-il devenu ? Ne l'ayant entrevu qu'à de brèves occasions, je ne garde de souvenirs de cet homme que le timbre de sa voix chaude m' enjoignant à la prudence chaque fois qu'il s'adresse à moi. Tout ce qu'il me reste de lui, c'est la vigueur de sa poignée de main alors qu'il me remerciait chaleureusement des papiers que je venais de lui remettre.

Agacé de nous voir plantés là comme deux idiots, notre homme perdant patience y va de son coup de gueule :

“ Alors ! Vous les prenez ces colts ? ”

Les mains à nouveau libres, il rabat mon siège, retourne à ses manettes et tout en sifflotant nous conduit jusqu'au terminus.

Comme on pénètre à sa suite dans le restaurant situé juste en face de la gare du tram de Saint-Mathieu, il se dirige vers la serveuse et d'un geste désinvolte lui donne une grande tape sur les fesses en s'écriant :

“ Bonjour beauté, aujourd'hui je t'amène de la visite de la grande ville. ”

Puis, tout en désignant de la main une table, nous convie à déjeuner aux frais de la résistance.

Du repas, ce n'est pas très gai : je pense continuellement à mes parents. Luc ne brille guère plus. Seul notre agent apprécie la bonne bouffe qu'il arrose fréquemment de grands coups de rouge en affirmant qu'il comprend notre silence, mais qu'à notre âge, tout sera vite oublié. Il a raison ! Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, ça va beaucoup mieux.

Pour tuer le temps en attendant que l'on vienne nous chercher, je me prépare mentalement à ma nouvelle vie. Sachant ce qui m'attend au cas où je serais pris, je suis fermement décidé à vendre chèrement ma peau. Quel patriotisme ! J'envisage la mort avec sérénité. Gonflé à bloc, je m'imagine devant le peloton d'exécution, refusant orgueilleusement que l'on me bande les yeux et criant une dernière fois de toute la force de mes poumons : VIVE LA FRANCE ! Toutefois, dans l'éventualité d'être fait prisonnier, soit par des Allemands soit des Français, pourrais-je résister à la torture ? C'est ma hantise. Pour remédier à cette faiblesse, j'organise mentalement ma reddition. Persuadé que la meilleure façon d'échapper à ce traitement serait de faire semblant d'être blessé ; je me vois me présentant à l'ennemi, une grenade dégoupillée dissimulée dans ma chemise, les doigts crispés sur le mécanisme, prêt à me faire sauter comme un véritable kamikaze. Cela me paraît être la juste vengeance à la mémoire de tous ceux qui se sont innocemment livrés à leurs bourreaux. Vos souffrances ont dû être terribles, camarades, et comme vous avez dû maudire ces chiens. Vos cris de douleur, je les ai entendus, alors qu'une petite rue étroite seulement nous séparait des salles de tortures. On fermait les fenêtres, mais vos plaintes étaient si déchirantes que les murs épais ne parvenaient pas à les arrêter. Croyez-moi, ils n'auront pas le plaisir de me torturer, je vous en fais le serment.

Trois jours plus tard, comme il ne s'est rien passé, notre agent de liaison décide d'aller aux nouvelles et nous quitte en nous recommandant de ne pas nous éloigner de l'hôtel avant son retour. Deux jours après son départ, une patrouille de l'armée secrète qui est de passage, vient nous rendre visite et demande à voir nos papiers. Des papiers, nous n'en possédons plus : nous avons détruit nos cartes d'identité avant de partir de la ville et jeté les morceaux dans un égout. Soutenus par le propriétaire de l'hôtel, on tente de leur faire comprendre la situation, mais cela ne semble pas les convaincre. "Qui nous prouve que vous n'êtes pas des collabos,

hein, les gars ?” Arrangeants, ils nous conseillent de quitter le village et de rejoindre au plus vite un maquis cantonné à dix kilomètres.

— C’est dans votre intérêt, les gars ! nous dit l’un d’eux. Car, si par malheur un groupe d’Allemands, de G.M.R. ou de miliciens passent par ici, sans carte d’identité, vous êtes faits.

Le lendemain, après le petit déjeuner, alors que circule le bruit qu’un maquis a été attaqué par les Allemands, Luc et moi partons à pied, sous un soleil radieux, à la recherche d’une unité. En fin de journée, morts de fatigue et affamés, comme nous nous laissons choir sur un tronc d’arbre barrant la route, découragé, Luc s’écrie :

— Mais où se cache-t-elle donc cette putain d’armée secrète ?

— Les mains en l’air et pas un geste, rétorquent en chœur deux gars surgissant d’un fourré, la mitraillette au poing.

Les jambes sciées et le cul rivé au tronc, sans dire un mot, machinalement on lève les bras.

— Allez, debout ! ordonne l’un d’eux.

Après nous avoir désarmés, sans écouter nos explications, le plus jeune nous enjoint de passer devant et nous conduit au camp.

— Enté as-tu trobat quilh dos drolles ? (Où as-tu trouvé ces deux gamins ?), lance en patois limousin, un grand sec.

— Sur la rota, mon liuetenant, ilhs cherchavan l’A.S. (Sur la route, mon lieutenant, ils cherchaient l’A.S.)

— Comme ça, vous cherchez l’A.S., reprend la grande asperge de lieutenant. Eh bien, maintenant que vous l’avez trouvée, vous allez nous dire qui vous envoie.

— Des gars de l’A.S., répond Luc, tout de go.

— Et qui vous a donné ces joujoux, les gars de l’A.S. ? s’empresse-t-il d’ajouter tout en examinant attentivement les colts que lui a remis le jeune maquisard.

— Non ! C’est l’agent de liaison chargé de nous conduire au maquis qui nous en a fait cadeau, lui dis-je sans détour.

— Et comme par hasard, ce dernier a disparu... mais j’y pense, vous connaissez sûrement le mot de passe ?

Luc et moi, nous nous regardons perplexes quand, perdant patience, le grand dépendeur d’andouilles se retourne vers celui qui nous a amenés

jusque-là et, sur un tout autre ton, se met à gueuler :

— J'ai assez entendu de conneries comme ça, fous-les au gnouf pour la nuit. Demain, nous aviserons.

Partis pleins d'enthousiasme à la recherche d'une unité accueillante, on se retrouve au fond d'un fournil, en compagnie d'un cochon refusant à grands coups de groin de nous céder la meilleure place près du four. Et ces salauds nous ont coffrés sans la moindre nourriture.

Le lendemain, après un interrogatoire serré, peu convaincus de notre bonne foi, ils nous affectent aux corvées les plus viles et le soir venu, ils nous enferment à nouveau dans le fournil.

En attendant que l'enquête sur nous aboutisse, après quelques jours de répugnantes besognes, voilà qu'une nuit, un événement inattendu met tout le camp en émoi. Alors que nous dormons profondément sans le cochon, — ils l'ont bouffé —, les goinfres, rêvant sans doute à des cieux plus cléments, je suis réveillé par un vacarme inaccoutumé ne présageant rien de bon.

— Luc, réveille-toi.

— Il est déjà l'heure ?

— Non, écoute...

— Ils en font un barouf.

— Luc, il se passe quelque chose de grave.

— Les Fritz encerclent le camp !

Aiguillonné par l'instinct de conservation, d'un bond, Luc se rue sur la porte. Mais, bloquée de l'extérieur par une cale, la clenche reste prisonnière du mentonnet sans qu'on puisse l'atteindre.

— Bob, ils foutent le camp !

— Ah les salauds !

L'instant de panique passé, pendant que Luc, l'œil rivé à un interstice de la porte, tente de voir ce qui se passe à l'extérieur, j'essaie de déceler du mur un énorme pivot pour faire sauter la clenche. Les mains meurtries par le morceau de fer qui me sert de pic, avec toute la force du désespoir, je frappe rageusement le mortier tout en maintenant le dialogue avec Luc.

— Tu vois quelque chose ?

— Rien. Il y fait noir comme dans le cul d'un nègre.

— Même pas une ombre ?

— Non.

— Ah les vaches !

— Bob, je n'entends plus rien.

— Laisse tomber et viens me donner un coup de main.

— Merde ! Il fait encore plus noir qu'à l'extérieur, s'exclame Luc tout en jouant à colin-maillard dans le fournil.

— Par ici... tu y es. Tire dessus, il bouge.

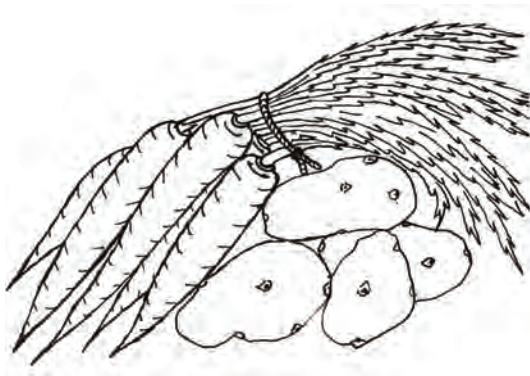
— Aïe, mes doigts !

— Oh ! excuse-moi. Ça y est, il sort.

La clenche forcée, on se retrouve dehors : pas âme qui vive. Ces salauds nous ont froidement abandonnés.

Pendant trois jours, on erre dans la campagne à la recherche d'un autre maquis. Redoublant de prudence, nous marchons la nuit et par-ci, par-là, chapardons notre nourriture composée de fruits, pas toujours mûrs, de pommes de terre qu'on fait cuire dans la cendre, de salades, de carottes crues. Le jour, nous dormons au hasard d'une cabane de copeaux de feuillards, d'une grange isolée ou d'une hutte improvisée.

Il faut vraiment avoir envie de les foutre à la porte, ces doryphores à la croix gammée, nous disons-nous dans nos moments de lassitude.



MIC

Un beau matin, alors que nous approchons d'Oradour-Sur-Vayres, on tombe sur un barrage. Encore des soi-disant gars de l'A.S., mais cette fois, au lieu de nous garder, ils nous amènent sous bonne garde dans un camp où sont rassemblés toutes sortes d'individus attendant d'être expédiés Dieu sait où.

Pendant cet internement, en dehors des heures de repos qu'on passe entassés dans des bâtiments délabrés, dormant sur des lits de paille à même le sol, le jour, on épluche des pommes de terre. Répartis par groupes, assis en rond autour d'une immense marmite, sans relâche les membres de l'équipe surnommée Kartoffeln accomplissent la corvée. Comme ce travail n'est pas particulièrement absorbant, nous avons tout le temps de faire plus ample connaissance. Cela me donne l'occasion de connaître un type un peu spécial qui deviendra mon ami. Jeune blond de vingt-deux ans, beau gosse, Mic égaie nos journées en nous apprenant des chansons paillardes.

Contrairement aux autres, Mic se demande ce qu'il fait là, car il n'est ni collaborateur ni résistant. C'est le type du bon Français aimant les plaisirs de la vie. De plus, il a un péché mignon : il adore les femmes.

Elles représentent pour lui la seule chose digne d'intérêt en ce bas monde. Comme ce n'est pas le genre de mec à se faire péter la gueule à l'aide d'une grenade, je lui demande comment il a échoué parmi nous.

— Par force..., affirme-t-il.

— Mais encore ?

Tout en coupant au carré ses pommes de terre, il nous raconte son histoire.

— Cela a débuté il y a deux jours, alors que j'étais bien peinarde et loin de me douter que j'atterrirais dans un camp de concentration pour jeunes cons en mal de gloriole.

— Les jeunes cons, c'est nous, fait remarquer un gars du groupe.

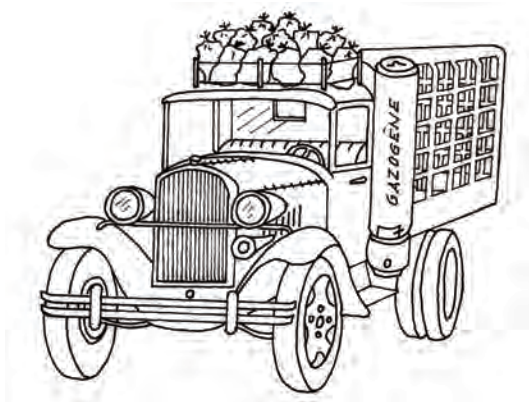
— Donc en pleine nuit, on a été réveillés par une horde de prétendus maquisards qui ont fait irruption chez nous en accusant mon père, colonel à la retraite et maire d'un petit patelin non loin de chez toi, Bob, de collaboration avec l'ennemi. Ils ont fouillé la maison en faisant main basse, au passage, sur divers objets de valeur auxquels mes parents tenaient beaucoup. N'ayant rien trouvé de compromettant, ils nous avouent qu'ils étaient venus sur simple dénonciation anonyme : des jaloux sans doute. Mais pour ne pas repartir les mains vides, sous la menace d'un révolver, ils m'ont jeté dans une voiture et m'ont déposé quelques minutes plus tard dans une ferme isolée où j'ai passé le reste de la nuit sous bonne garde. Le lendemain matin, une autre voiture m'a amené ici, les yeux bandés. Voilà comment j'ai échoué dans ce coin pourri, moi qui n'avais jamais épluché une patate de ma vie.

— Tu n'as vraiment pas l'étoffe d'un patriote, ne puis-je m'empêcher de lui faire remarquer.

— Tu apprendras, mon p'tit gars, que la Patrie avec un grand P se forge dans la culotte, réplique-t-il en me défiant du regard.

Gros rire général, mieux vaut ne pas insister.

Huit jours après, on est affectés dans le même maquis, avec Luc qui a passé son temps à râper des carottes dans le groupe Lapinos.



L'APPRENTISSAGE

En l'apercevant, je n'en crois pas mes yeux. C'est une vieille carriole conçue pour le transport des bestiaux et qui, de surcroît, a été convertie en gazogène. Les sacs de charbon de bois servant de combustible prennent tellement de place, qu'il me paraît impossible d'y caser dix hommes. Pourtant, on nous y entasse à vingt serrés les uns contre les autres comme des bêtes que l'on mène à l'abattoir. Une chance que de temps à autre il faille s'arrêter pour alimenter l'engin, ce qui permet à nos postérieurs de goûter à la douceur du fossé en attendant que la pression remonte. Comme cette bétailière de malheur refuse de gravir à pleine charge les pentes raides, par petits groupes, nous descendons pousser. Loin de partager l'enthousiasme des autres, au beau milieu d'une côte qui n'en finit pas, Mic ne peut contenir plus longtemps son indignation : “ Et c'est avec ça que nous allons libérer la France ? ” s'écrie-t-il, profondément écoeuré. Enfin, à la nuit tombante, les ressorts avachis sur les essieux, notre bétailière s'immobilise au centre d'une cour entourée de bâtiments délabrés. En face, la maison du maître, à gauche, la grange attenante aux écuries, à droite, un immense appentis rempli de bois et, derrière, à proximité de l'étable, le traditionnel tas de fumier qui, délavé par le temps, ne sera jamais

répandu dans les champs. Curieux de voir la gueule des nouveaux arrivants, un groupe de civils, un brassard FTPF¹ épinglé au bras, font le cercle autour de nous. Le chef, un Espagnol, s'avance la main tendue en nous souhaitant la bienvenue. Il n'y a pas de discours. Comprenant que nous sommes tous éreintés et que notre plus cher désir est de trouver un coin où nous pourrions nous allonger, son adjoint nous fait rapidement les recommandations d'usage :

— Vous coucherez dans le foin. Ceux qui préfèrent la paille trouveront des bottes à leur disposition. Je vous rappelle que par mesure de sécurité il est strictement interdit de fumer à l'intérieur des bâtiments. En conséquence, veuillez remettre vos allumettes, briquets, cigarettes, cigares ou pipes à la sentinelle de faction à l'entrée. Les anciens ici présents vous montreront les lieux et vous expliqueront le reste. Bonne nuit et à demain !

Incrédule, Mic qui meurt de faim se met à gueuler :

— Et la bouffe ?

— Trop tard ! répond l'aide-cuistot, vous mangerez demain matin.

— Tu as entendu ? Il va falloir dormir le ventre vide, s'inquiète Mic, les jambes en flanelle.

Un ancien nous prend en charge. À son accent, on devine qu'il est Bordelais. Après avoir passé la fouille, on s'installe dans le foin.

— Où sont les couvrantes ? s'informe Mic auprès du Bordelais.

— Où te crois-tu ? Au Palace Hôtel ? Ici, on dort tout habillé, en faisant un trou dans le foin et on s'écrase, lui réplique ce dernier dans un bel accent qui sent bon le Midi.

En marmonnant, Mic finit par creuser son trou, il se glisse à l'intérieur et se tait.

Le lendemain matin, il fait un temps épouvantable. L'eau ruisselle de partout et la cour recouverte d'ajoncs n'est plus qu'une mare spongieuse où l'on enfonce jusqu'à mi-mollet. Rentrant de pisser, je tente de retrouver, sans trop déranger les autres dans cette montagne de foin d'où émerge des tronches hirsutes, mes deux copains. Finalement, je tombe sur Luc, qui la tête transformée en pot de fleurs, tente de se dégager de son trou. L'ayant un peu trop creusé à la verticale, durant la nuit il s'est littéra-

1. Francs-tireurs Partisans Français.

lement enseveli. Progressant à quatre pattes en faisant bien attention de ne pas piétiner un dormeur, je trouve Mic adossé à un entrait, le torse nu recouvert de grosses plaques rouges en train de se gratter à en arracher le morceau. Il est méconnaissable : ses paupières boursouflées bouchent presque entièrement ses yeux d'où s'écoulent des larmes en un flot continu.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Don Juan ?

— Je n'en sais rien, mais ça me démange pas pour rire, grogne-t-il.

Je l'aide à descendre de cette montagne de foin en empruntant l'échelle dressée verticalement, craignant que dans l'état où il se trouve, il ne fasse une mauvaise chute. Rendu au sol, il s'assoit sur une botte de paille et me demande une glace. Je n'en ai pas !

— Au lieu de faire le joli cœur, je crois que le plus urgent dans l'immédiat serait de trouver un toubib, tu ne penses pas ? suggère Luc. M'adressant à un ancien de garde, je lui demande où je pourrais trouver le doc.

— Le doc... ?

— Si tu préfères, le docteur.

Le temps que sa matière grise décode le message (Il est habitué à ce qu'on s'adresse à lui en patois) et :

— Mais il n'y a pas de docteur ici, répond-il tout en ayant l'air de tomber des nues.

— Comment ça, il n'y a pas de... ? Et quand vous avez un blessé, qui est-ce qui le soigne ?

Silence total.

— C'est pas possible ! Vous ne laissez tout de même pas les gens crever, comme ça, sans rien faire ? ne puis-je m'empêcher d'ajouter vertement.

— Quand c'est grave, reprend-il sans s'émouvoir, notre chef saute dans sa traction avant et, accompagné de deux gars, fonce au patelin le plus proche pour en réquisitionner un. Ils lui bandent les yeux et l'amènent près du malade.

Je n'en crois pas mes oreilles ! Et pourtant, c'est vrai. Il n'est absolument pas question de transporter un blessé dans un hôpital où, dès son entrée, il serait repéré.

Toujours aussi reluisant, Mic voit l'avenir d'un œil plutôt pessimiste.

— Si ça peut vous rassurer, les gars, nous avons tout de même quelqu'un qui fait fonction d'infirmier. Allez le voir, il loge à la ferme avec l'état-major, nous conseille un autre qui prépare le café.

Mic s'y rend. Au retour, il nous confie ses impressions :

“ Tenez-vous bien les gars ! Notre infirmier, cultivateur de profession, châtre les porcs et les veaux, pose des ventouses à l'aide de verres à moutarde si vous toussiez, vous donne une décoction de queues de cerises pour vous faire pisser et vous prescrit un bain de camomille pour vous dégonfler les yeux. C'est le grand sorcier de la Compagnie ! ”

Pendant que nous prenons notre café, assis sur une botte de paille près de Mic, le cuisinier et son aide font irruption dans la grange pour y déposer, toute fumante, une énorme marmite en fonte remplie d'un bouillon de légumes dans lequel baignent des tranches de pain rassis entremêlées de cubes de lard, de chou vert et tout en touillant vigoureusement cet affreux mélange ils se mettent à gueuler :

“ À la soupe, camarades, et dépêchez-vous avant que ça refroidisse ! ”

L'odeur qui se dégage de cette mixture me soulève le cœur, de quoi regretter le chocolat au lait préparé chaque matin par ma mère. En file indienne, la gamelle à la main, la plupart des anciens habitués à ce régime, se poulèchent d'avance les babines. Une fois servis, assis à califourchon sur un banc leur gamelle posée devant eux, ils font circuler une cruche de vin rouge dont ils arrosent copieusement leur bouillon brûlant qui, instantanément, prend une teinte violacée : ils font chabrol !

Visiblement écoeuré, Mic dépose sa tasse de café par terre et, tout en portant son mouchoir à son nez, me confie : « Ils vont finir par me faire dégueuler. » Puis au pas de course, fonce vers la porte sans s'occuper des commentaires.

Dans la matinée, on passe un par un à l'enregistrement où l'on remet à chacun un fusil de guerre et une musette remplie de cartouches avec l'interdiction formelle de tirer sans autorisation. Le tout accompagné d'un brassard sur lequel est imprimé en gros caractères : FTPE

Aux dires de nos chefs, cela nous apparente aux soldats d'une véritable armée. Mais la réalité est tout autre. Pour les Allemands, cela nous classe parmi les terroristes qu'ils abattent sur place afin de montrer à la

population le sort réservé à ceux qui tirent traîtreusement sur les soldats du grand Reich.

Au début, tous les bleus sont séparés. On confie mon éducation de maquisard au Bordelais. C'est un gars rusé qu'un an de maquis a rendu réceptif à la moindre anomalie : il sent la présence des Fritz à plusieurs lieues. Très occupé, je ne rencontre Mic et Luc qu'au hasard d'un repas ou d'un repos.

Mic dort désormais sur la paille qui ne provoque pas d'allergie. Comme tous les gars de la ville, il s'est fait aux chabrols du petit déjeuner, et moi, au goût du café noir que je complète d'un bon casse-croûte à base de rillons. Je ne touche à la soupe que le soir et me risque parfois à y verser un chouia de vin rouge pour m'habituer progressivement à ce goût très particulier. Culturiste et grand adepte de la méthode Marcel Rouet², je ne bois jamais de vin. Ce qui ne semble pas être le cas de mes camarades qui, aux repas et même durant la journée, ne consomment que ce liquide sous prétexte qu'ils ont tous une santé de fer et que l'eau les ferait rouiller.

À la vue de notre armement ridicule, composé de fusils à un coup équipés d'un chargeur où l'on peut introduire cinq malheureuses cartouches : ces fusils proviennent du Canada. De mitraillettes (Sten), en si petite quantité que très peu d'anciens en possèdent une. Je réalise qu'en cas d'une attaque-surprise des Allemands, nous n'avons aucune chance de nous en tirer. Fidèle à mon serment, je me procure par l'intermédiaire du Bordelais, une superbe grenade anglaise quadrillée d'une multitude d'éclats qui éparpillés autour de moi devraient ouvrir toutes grandes les portes de l'enfer à plus d'un. Enfin libéré de mon plus gros souci, tant bien que mal, je grave sur le levier du déclenchement de la mise à feu le prénom de mon premier amour. J'ai eu tellement de peine le jour où Marie-Louise m'a quitté, qu'il est impossible que je souffre davantage.

Pour brouiller les pistes, nous changeons très souvent de place. Malheureusement, nos déplacements se font toujours à l'aide de Poussette³, cette infâme carriole à bord de laquelle chaque allée et venue tient

2. Plus bel athlète de France, 1935

3. Nom donné au gazogène à cause de sa fâcheuse habitude de se faire pousser dans les côtes.

du miracle. Cependant, arrivés sains et saufs à un autre cantonnement, à nouveau débordant d'ardeur nous nous transformons en bûcherons, abattant résolument les plus gros arbres que nous trouvons en bordure des routes pour, suivant les conseils de nos experts, les faire tomber en travers de la chaussée afin de bloquer la circulation pendant quelque temps.

Dans l'immédiat, notre rôle peu glorieux se borne à dresser le plus grand nombre possible d'obstacles. But de l'opération : retarder l'arrivée des renforts allemands sur le front de Normandie où les Alliés ont fort à faire pour prendre pied. C'est tout.

Au cours des réunions, nous bombardons nos chefs de demandes d'armes automatiques, de mortiers tout en insistant sur le fait que nos vies en dépendent. Ils en sont bien conscients, mais ils n'y peuvent rien. Il faut attendre le bon vouloir de ces messieurs de Londres qui eux attendent le feu vert des Anglais et des Américains.

— Qu'ils viennent passer une semaine avec nous, gueulent les gars, ils verront que nos demandes sont justifiées.

— Pendant que nous faisons les cons avec des lance-pierres contre des voitures blindées, ces planqués discutent de stratégie et baisent les Anglaises dans des lits bien douilletts, s'empresse d'ajouter un gars éméché.

Ce genre de réunion se termine toujours par des engueulades et des menaces de désertion que personne ne met à exécution. Et pour cause ! Où pouvons-nous aller ? Dans les autres maquis, c'est pareil. Mic, lui, assiste aux débats en spectateur, se contentant de hausser les épaules quand le ton monte. Partisan de la non-violence, il préfère passer son temps à donner des cours de français à quelques gars illettrés, mais pleins de bonne volonté.



AU NOM DE LA LIBERTÉ

Prévenus in extrémis par l'un de nos informateurs, un jour, nous tendons une embuscade à un convoi allemand. On choisit, parmi les endroits préalablement sélectionnés, un lieu que nous connaissons bien pour l'avoir déjà parcouru lors de simulations. C'est parfait ! Les parois à pic protègent notre retraite et ne leur laissent aucune chance. De surcroît, la raideur de la pente nous les livre passant au ralenti, ce qui facilite notre tir.

Quand on est certains de l'itinéraire des Fritz, on forme trois groupes avec des tâches bien définies. Mais il faut encore mettre à contribution l'infâme Poussette.

À l'heure convenue, les gars du premier et du deuxième groupe, chargés d'abattre des arbres pour stopper la colonne et retarder la poursuite des Boches, montent à bord des tractions avant. Ceux du troisième groupe dont je fais partie s'entassent à bord de Poussette qui, cahin-caha, nous mène jusqu'au point de ralliement où, quoi qu'il arrive, nous devons nous replier. Camouflés dans les broussailles bordant la route, les armes à portée de la main, on attend.

Compte tenu de notre piètre armement, on se garde bien de se frotter à des colonnes blindées ou à des détachements trop importants.

Durant l'attente, le trouillomètre à zéro, mes grenades alignées devant moi, j'observe les autres.

Impressionné par le sang-froid dont fait preuve le gars allongé à côté de moi, le regard admiratif, je lui chuchote à l'oreille :

— Vous êtes de vrais baroudeurs, vous les anciens ?

Sans se départir de son calme olympien, tout en esquissant un sourire complice, il réplique :

— Ne te fie pas aux apparences, mon gars. Tu nous colles une olive où je pense et on t'en sort un litre d'huile, sans le noyau.

Ces minutes me paraissent durer un siècle. Pendant ce temps, ceux qui ont pour mission de nous protéger, après avoir scié les plus gros arbres jusqu'à la limite de l'équilibre, cachés dans des fourrés, attendent que le bal commence pour, d'un revers de cognée, bloquer l'avant et l'arrière de la colonne ennemie.

Les voilà ! Je crois chier dans mon froc. Mais quand le mitraillage commence, finie la peur. Imitant les copains, comme un enragé, je mords dans les goupilles pour libérer les cuillères qui s'éjectent automatiquement dès que j'ouvre les mains en balançant mes quadrillées.

Surpris, les Allemands affolés se jettent en bas des camions en hurlant des injures entrecoupées d'ordres qui se perdent dans le crépitement des mitraillettes et le bang des explosions. À nos pieds, c'est la pagaille !

“ Ils grillent comme des poulets ! ” s'écrit Luc en voyant un camion prendre feu.

Repli immédiat, nous fait signe de la main le chef de notre groupe.

Maintenant, c'est la fuite éperdue où tout essoufflés, nous rejoignons les copains chargés de maintenir la pression du gazogène. Et juste avant que leurs tirs de mortier nous tombent dessus, on file à l'anglaise. Mais pour d'autres...

Nos actions terroristes sont très mal accueillies par les gens de la région et occasionnent parfois des représailles, surtout de la part des S.S.. On nous accuse même d'être responsables des massacres perpétrés par ces salauds, ce qui met notre chef hors de lui :

“ Qué volent-ils ! Qué nous nous djétions sous les tchénilles des tchars allémandés, en signé dé repentir. Ma au lio dé plorer et dé nous accoussé dé tous les pêchés dé la terré, ils n'ont qu'à sé battré. ”

Contrairement à l'idée que je m'en faisais, durant le combat je n'ai pas ressenti cette sensation étrange si souvent décrite par mon grand-père quand, en 14-18, il transperçait un ennemi d'un coup de baïonnette. Aujourd'hui, c'est l'embuscade anonyme.

Plus j'y pense, plus ce massacre me laisse un goût amer. Pour une fois, Mic à qui je confie cette impression désagréable trouve les mots qu'il faut :

“ Bob, les Boches étaient très certainement en route vers un maquis, dans l'intention de l'exterminer et tu sais comment ils font dans ces cas-là. Alors, s'il te plaît, pas de remords inutiles. ”

C'est vrai qu'eux, ils ne nous auraient pas fait de cadeau. Ils l'avaient maintes fois prouvé, mais leurs victimes n'étaient plus là pour me le rappeler. Par contre, Luc, inquiet de me voir si peu bavard, croit bon d'intervenir :

— Depuis ton baptême du feu, tu es bizarre Bob, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je me sens l'âme d'un tueur.

— Rien qu'ça ?

— Ben...

— Ben quoi ?

— C'est difficile à expliquer.

— Il n'y a rien à expliquer. Nous sommes ici pour en bousiller le plus possible, un point c'est tout !

— Facile à dire.

— Peut-être ! Et puis s'ils ne sont pas satisfaits des moyens employés, ils n'ont qu'à rentrer chez eux, pas vrai ?

— C'est pas si simple.

— Pas si simple, pas si simple ! Si c'était des miliciens, tu réagirais différemment, hein ?

— C'est vrai.

— Alors ?

— Alors, n'en parlons plus.

Les jours suivants, je retourne à mes occupations beaucoup moins meurtrières tout en essayant de voir les choses sous un autre angle.

À l'approche de la libération, les corvées de bois se succèdent à un

rythme accéléré. Mais il nous faut constamment recommencer le travail accompli la veille ou l'avant-veille, car quand ce ne sont pas les Allemands qui les retirent des routes, c'est le service de la voirie qui s'en charge très souvent aidé par des fermiers. Nous sommes à l'époque des moissons et même si c'est la guerre, les paysans ne tiennent pas à perdre leurs récoltes.

“ Si ça continue, me dit le Bordelais, nous allons raser toute la région et nous foutre à dos les pécores qui tremblent de peur à chaque intervention du maquis. ”



LE PÈRE NOËL

Un soir, au retour d'une expédition manquée, les miliciens ayant changé d'itinéraire au dernier moment, je suis désigné avec le Bordelais et quelques autres copains pour participer à un parachutage. Comme cela doit se faire en collaboration avec les légaux, on nous envoie au rendez-vous. La rencontre doit avoir lieu dans une propriété dont le châtelain, collaborateur notoire, est en fuite. À notre arrivée, tout est déjà prêt. Il ne reste plus qu'à attendre.

“ Cette nuit, précisent les gars chargés de la réception, le parc du château va être le théâtre d'une livraison d'armes automatiques très attendues. ”

“ Tu te rends compte, me dit le Bordelais, voilà un an que j'attends ça. Enfin, nous allons pouvoir sulfater ces doryphores. ”

Il fait un temps superbe. Les étoiles suspendues dans le ciel scintillent à l'infini comme autant de petites lumières vacillantes que des mains invisibles semblent raviver au gré de leur fantaisie. Émerveillés par la splendeur du moment, mon pote et moi, l'oreille attentive au moindre bruit, attendons, adossés au socle d'une statue, le signal d'allumer notre balise, quand, sans raison apparente, tout en restant vigilant, le Bordelais

me glisse à l'oreille :

— Tu vois Bob, malgré la douceur de cette nuit d'été, j'ai l'impression d'attendre le Père Noël.

Et moi tout aussi innocemment, je réplique :

— Qu'est-ce que tu lui as commandé ?

— Des machines à perforer les paletots, me confie-t-il en souriant aux anges.

Pour une fois, on se sent en sécurité. Exceptionnellement, tout un réseau de surveillance a été mis en place pour le cas où l'ennemi aurait été prévenu. Toutes les routes à des kilomètres à la ronde sont gardées. À certains points stratégiques, des barrages ont été dressés transformant l'approche en un véritable labyrinthe. Car aux dires des anciens, trop souvent les miliciens se sont emparés des armes parachutées. Il n'est plus question que cela se reproduise, surtout aujourd'hui, à la veille de la libération.

Dans le silence de cette nuit mémorable, les statues, figées sur leurs piédestaux, se détachent çà et là dans le parc, comme des fantômes : tout à fait la liberté guidant le peuple. Levant les yeux vers celle à laquelle nous sommes adossés, je découvre une Aphrodite, la main gauche pudiquement posée sur son sexe, ce qui déclenche en moi un fou rire pour le moins inattendu. Intrigué, le Bordelais délaisse les étoiles et le regard interrogateur :

— Tu peux me dire ce qui te fait rigoler ?

Encore sous l'emprise de cette idée farfelue, je rétorque :

— Sans importance...

— Mais encore ?

Finalement, incapable de lui cacher ma vision du moment, je lui livre le fond de ma pensée :

— Rien de bien affolant si ce n'est le fait que je viens subitement de réaliser où la liberté mène le peuple...

— Hé ! Le signal !

Instantanément, une multitude de flammes se mettent à danser éclairant le parc au centre duquel gesticulent des hommes sémaphores. Quelques secondes plus tard, un ronronnement se précise. Parcourant des yeux le ciel assombri par les feux rougeâtres des balises qui se consomment,

j'aperçois au-dessus de ma tête une ombre grise d'où s'échappent des formes allongées qui rapidement s'épanouissent en d'immenses corolles, avec à leurs extrémités de gros cylindres qui se balancent en descendant vers nous.

Fou de joie, tout en levant les bras vers le ciel, le Bordelais se vide le cœur en s'exclamant :

— Le Père Noël !

Et moi comme un con :

— Merde ! On est trahis.

C'est l'éclatement d'un conteneur qui, le parachute en torche à son arrivée au sol, m'a fait croire un instant qu'une bombe venait d'exploser.

Quand les champignons de soie se sont posés sur l'herbe, tout le monde se rue vers les taches blanches pressé de voir et de toucher ces joujoux tombés du ciel.

En moins d'une heure, toute la cargaison est transportée au château. Mais, afin de s'assurer que tout a bien été ramassé, on se rend où le conteneur a percuté le sol. Il n'y a rien à récupérer : les armes sont en morceaux. Quel dommage ! Par contre, une fois les parachutes entre les mains des épouses de certains légaux, ce beau tissu agréable à toucher servira à confectionner d'adorables dessous féminins, précise un préposé au ramassage. Après le partage, on reprend le chemin de la ferme avec notre précieuse cargaison. Ce n'est pas le Pérou, mais nous avons enfin des fusils mitrailleurs et des munitions en abondance. "Maintenant, ça va chier des bulles !" affirme le Bordelais, tout en exécutant une danse guerrière de son cru autour de nos nouvelles armes.

La distribution se fait en fonction des connaissances de chacun. Il n'est pas question d'entraîner des gars au maniement des fusils mitrailleurs, pour plusieurs raisons. D'abord il faut économiser les munitions, ensuite éviter de nous faire repérer et montrer le plus tard possible que nous avons des armes automatiques. Comme je peux monter et démonter les yeux fermés ce genre de joujou, on m'en confie un, m'adjoignant le pourvoyeur qui aura pour fonction de porter les munitions, sans oublier le canon de rechange et de m'alimenter en chargeurs. Je réussis à récupérer Luc pour cette tâche, me faisant fort de la lui enseigner à la manière de mon sergent instructeur, mais sans tirer une seule cartouche.



PAS UN MOT OU TU ES MORT

Maintenant que nous sommes mieux armés, nous envisageons l'avenir avec beaucoup plus de confiance. On réussit même à convaincre nos chefs qu'il est temps de moderniser nos moyens de transport. Pourquoi ne pas utiliser pour la circonstance les bons de réquisition dont nous disposons depuis peu. En principe, ces bons sont garantis par le gouvernement en exil et doivent être négociables à la libération. Même si ça ne fait pas toujours l'affaire des braves paysans chez qui nous nous ravitaillons, ça nous donne meilleure conscience. Ce n'est cependant pas le cas de certains profiteurs. Beaucoup moins scrupuleux, ces salauds écument la région en se faisant passer pour des maquisards et revendent au marché noir la marchandise ainsi obtenue.

Au fur et à mesure que nos rangs grossissent, pour améliorer notre flotte de véhicules, on se rend en ville où nous repérons une des voitures roulant encore à l'essence, de préférence une traction avant, et nous attendons. Dès que le propriétaire s'installe au volant, l'un de nous s'approche de la voiture et lui braque sous le nez son pistolet planqué dans la poche de son imperméable, en ordonnant « Pas un mot ou tu es mort ! »

Avant que le type ait le temps de réaliser, le complice s'introduit à

l'intérieur de la voiture en pointant ostensiblement, sous le couvert du tableau de bord un colt américain. Rapidement, l'homme à l'imperméable s'installe à l'arrière et notre chauffeur, tremblant de peur, démarre. Très vite, nous le rassurons. Dès que nous sommes sortis de la ville, en pleine nature, nous lui remettons le bon et l'abandonnons loin de toute habitation. Un jour que nous rentrons d'une de ces expéditions, rompant le silence qui a suivi l'extrême tension à laquelle nous venons d'être soumis, tout en hochant la tête, le copain maintenant au volant me dit :

— C'est fou ce que la peur de mourir peut influencer un homme !

Curieux de connaître la réaction d'un vieux maquisard qui en a vu de toutes les couleurs, sans plus attendre, je pose la question qui me brûle les lèvres :

— Si tu avais été à la place du bonhomme tout à l'heure, qu'est-ce que tu aurais fait ?

— La même chose, répond-il sans hésiter.

Puis tout en rigolant, il ajoute :

— Et toi ?

— Je n'en sais rien, car les réactions sont souvent différentes d'un homme à l'autre, tu ne penses pas ?

— Je maintiens qu'il faut être con pour réagir autrement conclut-il, vachement sérieux.

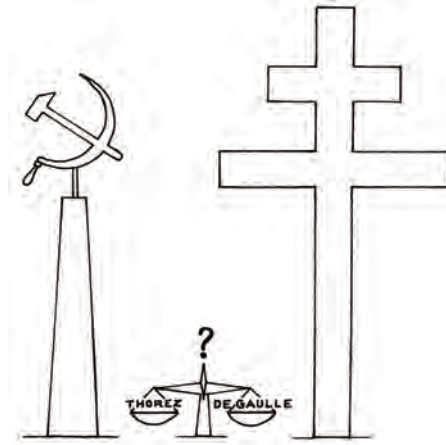
Ce qui, suite à cette dernière réponse, me fait réaliser que les choses sont toujours perçues en fonction de l'importance qu'on leur accorde.

Par précaution, au cas où nous tomberions sur un kamikaze, nous sommes toujours suivis d'une voiture dans laquelle deux gars armés d'un fusil mitrailleur et de grenades doivent nous prendre en charge si nécessaire. Mais cela ne se présenta jamais. Il faut dire que nos victimes, roulant encore à l'essence, sont invariablement de riches commerçants un tantinet collaborateurs et que la réquisition de leur voiture ne met pas sur la paille.

“ Avec le pognon qu'ont ces mecs ”, me font remarquer les gars, nous ne risquons pas de tomber sur un excité qui risque de tout foutre par terre pour un tas de ferraille.

Possible! Mais je continue à penser qu'un individu se voyant privé de son seul outil de travail peut parfois réagir d'une façon imprévisible et changer la donne.

Il nous arrive aussi, à la suite d'une indiscretion, qu'on aille récupérer en pleine nuit, cachée sous un amas de paille, une traction que son propriétaire a tout bonnement mise sur cales en attendant des jours meilleurs.



QUI SOMMES-NOUS ?

Nous sommes tellement sur les nerfs qu'en dépit de notre idéal, nous sentons que nous finirons par ne plus nous supporter. Cela provoque parfois des bagarres qui ont le don de faire sortir de ses gonds l'adjoint du chef, à qui incombe la tâche ingrate de rétablir l'ordre. Après avoir séparé les antagonistes, il se plante entre eux et, furieux, débite un chapelet d'injures à faire se signer d'horreur les dames patronnesses du Cœur de Jésus. Les bordels de merde, nom de Dieu, hijo de puta, et j'en passe, pleuvent drus et serrés à vous couper le souffle.

“Les brigades internationales, ça n'arrange pas son homme,” constate Mic qui a horreur de ce genre de démonstration. Bagarreurs, mal embouchés, fils de putes, à part Mic fils de colonel en retraite, nous sommes tous volontaires.

Certains fuient le S.T.O..

“ Je préfère cent fois risquer ma peau dans un maquis plutôt que de crever enseveli sous les décombres d'une usine boche, ” dit un gars. Il y a également quelques prisonniers évadés : anciens d'Indo drainés par la nostalgie du baroud et qui préfèrent ce jeu dangereux à la vie monotone et sans gloire d'une planque chez un fermier. Moins nombreux sont ceux

provenant des réseaux de résistance démantelés par les nazis et qui après bien des péripéties sont venus grossir nos rangs, bien décidés à venger leurs camarades morts ou déportés.

Chose curieuse, il n'y a pas un seul juif ¹ parmi nous. Partisans de la non-violence, ils se cantonnent dans une résistance passive, attendant tout bonnement qu'on vienne les cueillir. Et pourtant ! Vu le nombre grandissant des arrestations, ils auraient pu constituer une belle armée, je parle des hommes valides, bien sûr.

Seul notre chef est un républicain espagnol. Après la victoire de Franco, il s'est réfugié en France, mais pour lui, la paix a été de courte durée. Au lendemain de l'invasion allemande, à nouveau traqué par les fascistes, il a dû quitter Toulouse et errer de ferme en ferme jusqu'à ce qu'il rencontre un Français ayant combattu à ses côtés dans une brigade internationale. C'est maintenant son adjoint. Au début, il s'est employé à regrouper les réfractaires, éternels fuyards à la merci des indicateurs qui les livrent parfois aux Allemands sans qu'ils aient eu la chance de se battre. Mais la majorité d'entre nous sont des ouvriers agricoles d'obédience communiste, recherchés par les valets de Vichy parce qu'ils ont aidé des réfractaires ou encore parce qu'ils se sont évadés des camps de jeunesse de Pétain.

Comme me le fait si gentiment remarquer Mic, nous avons tous de bonnes raisons de servir la cause. Nous le pensons, mais nous ne sommes pas encore certains d'avoir fait le bon choix. Sacré Mic, il a toujours le mot pour rire.

— Et si les Allemands gagnent la guerre, que ferons-nous ? se plaît-il à répéter.

— Nous serons exterminés et mon père, encore une fois, aura vu juste, ne puis-je m'empêcher de lui faire remarquer. Quant à toi, tu auras très certainement la chance d'être sauvé par une belle Allemande qui, sa passion assouvie, te fera châtrer par les S.S..

— Peut-être, mais quand elle y aura goûté, sa reconnaissance n'aura plus de fin et, à la Toussaint, en souvenir de notre grande amitié, j'irai me p... sur ta tombe.

Et le voilà reparti...

1. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en avait pas quelques-uns dans d'autres maquis.



ET, QUÉ LÉ DERNIER...

Un jour, un des légaux vient nous prévenir qu'un petit groupe de G.M.R. est arrivé au village. Ramasse tes gamelles, on va encore déguerpir, me dis-je. Pas du tout! Las de plier bagage à chaque menace d'encerclement, nos chefs décident de changer la donne. Revêtus de bleus de paysans, ils font une descente dans le patelin. Au retour, ils nous réunissent pour nous communiquer leurs instructions :

— Notré forcé qué la surprise, commence par dire notre chef. Lèsse Djé.M.R. savé qué nous sommés dans la régionne ma né sé doutent pas qué nous allons passer à l'attaqué. Ils sont persuadeés qué commé d'habitoude, nous allons fouir. Eh bien... no! nous allons les faire prisonniers et consficar lés material. Ma commé sé né sont pas des miliciens, nous né tirérons qué en cas dé provocationné. Dé accuerdo ?

Les réponses sont unanimes : on est d'accord pour éviter que le sang français coule, mais pas à n'importe quel prix. C'est également l'avis de l'adjoint qui, satisfait, nous détaille le plan d'action tel qu'envisagé :

— L'hôtel-restaurant où ils sont installés offre la possibilité de nous introduire à l'intérieur sans nous faire repérer. La façade donne sur la place, mais l'arrière est contigu à un cimetière entouré d'un grand mur de pierres

de plus de deux mètres de haut. En passant par là, nous ne risquons ni d'être vus de l'autre côté de la route ni de nous trouver nez à nez avec un occupant des lieux. Gros rire général. Donc, à la nuit tombante, nous nous infiltrerons dans le cimetière et pénétrerons à l'intérieur de l'hôtel par une petite porte que notre agent aura préalablement déverrouillée. Cette entrée de service donne accès à un couloir menant à la grande salle des banquets où ils dîneront ce soir. Dans le couloir se trouvent les W.C. que nous devons inspecter avant de poursuivre notre avance pour ne pas nous faire prendre à rebours par un isolé. Convaincus que nous allons profiter de la nuit pour filer, ils n'ont posté que deux sentinelles près des véhicules stationnés le long du mur du cimetière.

Un moment silencieux, il scrute les regards puis :

— Le premier groupe, sous le commandement de notre chef, s'infiltrera dans le cimetière et pénétrera à l'intérieur du café pendant que la seconde vague attendra le signal à bord des voitures, prêt à intervenir. Si un seul coup de feu est tiré, les gars de réserve devront quitter la position d'attente pour voler au secours des autres. Pas de questions ?

— Et si vous tombez dans une embuscade ? demande un gars qui ne participera pas à l'expédition.

— Mon adjoint prendra le commandement et nous continuerons le combat sans nous, mais tout ira bien, yé nous l'assure, précise le chef.

“ En voilà au moins un qui croit en ce qu'il fait, ” murmure Mic, moins sûr de lui.

— Pas d'autres questions ? reprend son adjoint.

— Non ! répondons-nous en chœur.

Au crépuscule, on est à pied d'œuvre. En se glissant entre les tombes, on arrive à la porte de derrière : elle est ouverte. On pénètre dans le couloir, dépêchant au passage un gars dans les W.C.. Il en ressort en faisant signe que tout va bien. Un air d'accordéon filtre jusqu'à nous, accompagné du tintement cristallin d'objets métalliques qu'on frappe en cadence contre des verres. Ils ont fini de manger et écoutent les accords d'une chanson à la mode jouée par un des leurs.

Au signal convenu, suivi des autres armés de mitraillettes Sten, je bondis dans la salle, le doigt sur la gâchette du F.M., précédé du chef, qui, revolver au poing, ordonne : “ Mains en l'air ! Et pas ouï yest ou on tire ! ”

Instantanément, les accords musicaux de l'accordéoniste font place à un profond silence. Instinctivement, tous se lèvent sans opposer la moindre résistance, seul l'accordéon livré à lui-même émet une longue plainte en s'étirant jusqu'à la limite de ses soufflets.

“ Face au mour les yambes écartées ! ” ordonne à nouveau notre chef.

Les mains en l'air, dans l'ordre, ils s'exécutent. Ils sont soigneusement fouillés, sous les regards médusés du propriétaire et de sa femme qui lave les verres au bar et tout se déroule comme prévu. Notre chef envoie deux des leurs, sous bonne garde, chercher les sentinelles et on rappelle ceux du cimetière. Après avoir fait monter nos prisonniers dans les camions, notre convoi se met en route en direction de la grange où nous attendent Mic et les autres.

À peine descendu de voiture, notre chef hurle un premier ordre :

“ Tout lé mondé descend. ”

Ils sautent en bas des camions ignorant, comme nous d'ailleurs, la surprise qu'il leur réserve.

“ Et maintenant, mes salopartés, tous nous ! ” précise-t-il et qué lé dernier baissé lé coul dé l'adyoudanté.

Aiguillonnés par cette perspective pour le moins humiliante, ils nous font la plus belle démonstration de déshabillage collectif à laquelle j'ai assisté. Cependant, trop occupés à suivre leurs mimiques parfois cocasses, personne ne remarque la lenteur avec laquelle l'un d'eux retire ses vêtements. C'est seulement lorsque tous les regards convergent vers ce dernier qu'on s'aperçoit avec stupeur qu'il s'agit de leur chef. Et pas un, parmi nous, n'a eu l'idée de le retirer du jeu.

Les rires changent momentanément de camp.

“ Silencio ! ” claironne notre chef. Maintenanté, bous allez enfilez votre nouvelle ténoue.

Il fait signe d'avancer un charreton sur lequel sont entassés pêle-mêle des vieux vêtements. À la vue du tas de guenilles déversées à leurs pieds, les sourires se figent.

Lorsqu'ils sont revêtus de leurs haillons, notre chef désigne quatre gars en armes avec ordre de les abandonner passé minuit et de nous rejoindre au lieu convenu.

Nous sommes très fiers de ce coup qui nous rapporte des véhicules

en excellent état et des uniformes devant servir à un audacieux coup de main qui, à cause d'un limogeage, avortera.

En route vers notre nouvelle destination, Mic, pour une fois enthousiaste, extériorise sa joie :

“ Bravo ! Mais, crois-moi, je sacrifierais volontiers une nuit d'amour pour voir la tête de leur colonel quand ils vont se pointer à la caserne. ”

Comme la décision de les relâcher ne semble pas faire l'unanimité au sein de notre groupe, l'adjoint conclut :

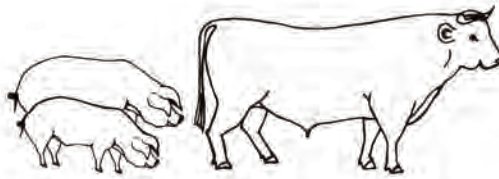
“ Que pouvions-nous faire d'autre, les fusiller ? ”

Quelques jours après ce coup d'éclat, notre chef reçoit l'ordre de rejoindre un maquis entièrement composé d'Espagnols où, selon ses dires, il se sentira davantage chez lui. Mais en l'écoutant nous faire ses adieux, la voix empreinte d'amertume, chacun comprend que certains du grand État-major ne doivent pas être étrangers à ce limogeage.

Son speech terminé, comme seuls les Espagnols savent le faire, dans un élan fraternel notre ex-patron glisse son bras sous celui de son voisin et bien simplement, nous présente son remplaçant.

“ Vise un peu le nouveau chef, il sort tout droit de sa campagne, ” murmure Mic sidéré.

Engoncé dans un bleu de travail trop juste pour sa taille — il a dû prendre du poids au maquis — notre homme paraît effectivement sortir d'un tableau champêtre. Son visage reflète une telle bonhomie, qu'il est difficile de l'imaginer dans le rôle pour lequel il a été désigné. Pourtant, sous son allure bonasse, il vit un rêve. Obnubilé par le prestige de l'uniforme qu'il ne porte pas encore, il se présente à nous en qualité de capitaine, ce qui révolte Mic, le fils du vrai colonel.



VOS COPAINS SONT FOUS

Dans le but de brouiller les pistes au cas où un fermier signalerait notre passage aux gendarmes, — ils ne sont pas tous sympathisants —, il nous arrive de faire notre marché en dehors du secteur, ce qui, un jour où Luc, le Bordelais et le Bûcheron sont de corvée, nous fait craindre le pire. Partis très tôt le matin, ils doivent se rendre à une ferme éloignée et nous ramener, au plus tard vers midi, un bouvillon et deux cochons.

Au déjeuner, quand le cuisinot et son aide déposent la bouffe dans la grange nous servant de réfectoire, notre trio n'est toujours pas rentré. Mais trop occupés à dévorer l'admirable rôti accompagné de pommes rissolées, personne ne s'inquiète de ce retard. Ce n'est qu'en début de soirée, alors que tout le monde émet des hypothèses plutôt pessimistes, que l'éventualité de ne plus les revoir vivants se glisse dans nos esprits.

— Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ?

— Si je le savais, je ne tournerais pas en rond comme un fauve à écouter tes lamentations, me répond Mic.

Et moi tout aussi nerveux d'ajouter :

— Ils ont dû se faire épingler par les Fritz ! Sinon, panne de moteur ou que sais-je encore, ils auraient fauché une bagnole et seraient déjà de retour.

— Tu ne pourrais pas songer à quelque chose de plus gai, marmonne Mic qui cherche davantage à se convaincre qu'à me rassurer.

— Chose certaine, si à la nuit ils ne sont pas de retour, moi je fonce au P.C. me porter volontaire pour organiser une patrouille, avance un copain immédiatement suivi par d'autres.

— C'est vrai que nos chefs connaissent leur destination... et puis le fermier n'est peut-être pas étranger à ce retard. Qu'en penses-tu, Mic ?

Mais ce dernier ne m'écoute plus. Le menton appuyé sur ses mains enserrant un piquet de clôture, il suit des yeux un nuage de poussière qui lentement, se rapproche de nous.

“ Les voilà ! ” hurle-t-il, en se précipitant pour ouvrir la barrière.

Comme électrisés, tous les gars se ruent sur le chemin en poussant des cris de Sioux.

Croulant sous le poids, des gars accrochés aux ridelles, Poussette fait son entrée dans la cour et nous remémore, non sans une certaine nostalgie, les camions des G.M.R. que, sur ordre de notre capitaine, nous avons détruits.

— Où sont les bestiaux ? demande Mic tout en écarquillant les yeux à travers les barreaux.

— Quelque part dans la nature, en train de brouter paisiblement dans le champ d'un paysan plus riche d'un bouvillon et de deux cochons, répond Luc tout en lui donnant une grande tape dans le dos.

— Pourquoi, ça n'a pas marché comme vous l'espérez ?

— Au début, ça a été un peu laborieux, mais c'est sur le chemin du retour que...

— Luc, au rapport ! claironne un gars depuis la porte du P.C.

— Excusez-moi les copains, ça ne sera pas très long. Le temps que vous me trouviez à bouffer et je suis de retour.

Une heure plus tard, ils nous relatent cette expédition manquée.

— La journée a bien mal débuté. D'abord en arrivant à la ferme près de Séreilhac, nous avons eu de la difficulté à convaincre le fermier que nous étions d'authentiques maquisards et qu'il nous fallait un bouvillon et deux cochons bien gras. Pour charger les cochons, pas de problème, mais le bouvillon, ça a été une autre paire de manches. En entendant beugler la bête, subitement, le pécore décide de ne plus collaborer et nous

laisse aux prises avec cette masse de bidoche récalcitrante qui refuse de faire un pas.

— Qu'est ce qu'on fait ? demande le Bordelais découragé.

— On l'embarque, réplique le Bûcheron.

— Comment ?

— Va chercher quelques tiges de maïs vert et tout va bien aller, me dit ce dernier en me désignant un tas fraîchement coupé.

— Tu parles ! À peine les feuilles effleurent-elles son museau que, d'un puissant coup de langue, cet enfoiré m'arrache des mains le paquet au complet et, à nouveau immobile, se met à le bouffer sous l'œil amusé du fermier. C'en était décourageant ! Plus rien ne semblait l'atteindre, même nos supplications accompagnées d'injures restaient sans effet. Et je n'insisterai pas sur les poses ridicules où, l'épaule accotée dans le gras de ses fesses, on poussait désespérément pendant qu'il fouettait l'air de sa queue qui nous cinglait le visage. Bref, quand le Bûcheron a réussi à lui fermer le hayon au cul, nous étions tout bonnement épuisés.

— Bois un coup, ça va faire descendre le tout, propose Mic en le voyant hoqueter.

Le temps de retrouver son souffle et maintenant le voilà qui rouspète :

— La prochaine fois, ils se trouveront un autre couillon, moi je ne marche plus...

— Allez, vas-y, mec, raconte.

— Hé ! Un peu de patience, les potes. Donc, pour rattraper le temps perdu, le Bûcheron propose de changer d'itinéraire et d'emprunter la nationale pour ensuite prendre un raccourci. Quelle erreur ! Une chance que le Bordelais était avec nous, sans lui nous serions peut-être morts !

— Comment ça, morts, s'exclame un copain ?

— Passe-moi la bouteille de rouge, Mic, ce pain rassis m'étouffe.

Après avoir, d'une traite, vidé celle-ci de moitié, tout en éructant comme un charretier, il s'interroge :

— Où en étais-je ? Ah oui ! Le Bordelais qui, à l'aller, débordait d'enthousiasme, sur le chemin du retour n'en pipe plus une. Comme ses pressentiments devenus légendaires s'étaient toujours avérés exacts, le Bûcheron et moi nous nous regardons, perplexes, quand sans la moindre explication, il exige qu'on fasse demi-tour. "Si vous ne vous arrêtez pas à

la ferme qu'on voit là-bas, s'écrie-t-il, je saute en marche". Bien nous en prit ! Comme on rentrait dans la cour affolés, le propriétaire qui avait tout de suite deviné que nous étions des maquisards, nous accueille par : « Vos copains sont fous. »

— Pourquoi ? Vous portiez vos brassards ?

— Non, mais ce con de Bordelais avait son pétard tout rouillé à la ceinture.

Le temps d'un soupir, tout en clarifiant les propos acerbes du brave paysan leur signalant une attaque suicidaire d'un convoi allemand par des maquisards, Luc achève son histoire :

— Effectivement, d'où nous étions, on percevait distinctement le bruit de la fusillade entrecoupée du bang caractéristique des mortiers. Sans demander notre reste, on fait demi-tour pour emprunter des chemins forestiers connus du Bûcheron, mais ils étaient en si mauvais état qu'on a été obligés d'abandonner notre précieuse cargaison. Ça n'a pas pris de temps. Le hayon à peine ouvert, ruant des quatre pattes, le bouvillon a bondi dans le premier champ suivi des cochons qui en pétaient de joie. Et nous voilà sans bouffe, mais vivants. C'est tout de même vachement utile un mec qui connaît la région, hein ?

— Surtout quand il est accompagné d'un voyant extra-lucide, ajoute Mic qui ne croit guère à ce genre de prémonition.

Si pour eux, cette aventure a connu une fin heureuse, pour d'autres ce fut bien différent. Ce soir-là, en arrosant le retour des copains, je ne me doutais pas qu'en levant mon verre à leur santé, je portais un toast à la mémoire d'un copain disparu. À Noël, en visite chez mes grands-parents, j'appris de la bouche de son père, qu'un de mes amis de vacances avait trouvé la mort.

Ce même jour, le groupe auquel appartenait Rase-mottes, — il devait — ce surnom à sa petite taille, tombait en plein jour et à découvert sur un détachement allemand qui s'était défoulé sur eux. L'ennemi disparu, quand les villageois se précipitèrent sur les lieux, ils ne trouvèrent que des corps affreusement mutilés parmi lesquels se trouvait celui de Rase-mottes.

Aujourd'hui, sur cette route, où ils sont morts les yeux grands ouverts

en rêvant à la libération, il ne reste qu'une stèle que la plupart des passants ignorent. Quel déchirement ! Pendant que les SS massacraient mon copain, à quelques kilomètres de là sa sœur sablait le champagne avec les Allemands et, un mois plus tard, dans Limoges en délire, elle défilait sous les huées, le crâne rasé.



ADIEU, BORDELAIS !

C'est durant cette période où tout semble basculer en notre faveur que le malheur s'abat sur notre groupe.

Un soir dans la grange, alors que je montre à Luc la façon d'approvisionner rapidement un chargeur, on entend un coup de feu provenant du tas de foin où nous dormons.

“ Hé ! là-haut, qu'est-ce que vous foutez ? ” s'écrie Luc.

“ J'ai tué mon pote ! j'ai tué mon pote ! ” se met à hurler un gars, tout en se laissant choir le long de l'échelle pour ensuite aller se taper la tête contre les murs.

“ Appelez l'infirmier, les gars ! gueule un autre du haut du fenil. ”

De barreau en barreau, ils font la chaîne et doucement, déposent le corps sur la table. À la vue du Bordelais livide et inerte, je sens mes jambes mollir.

Tout en inspectant la blessure, l'infirmier accouru en hâte nous montre à la hauteur de l'estomac un petit trou bleuâtre d'où perle une goutte de sang.

“ Il fait une hémorragie interne, il faut trouver un docteur très vite nous dit, ” ce dernier.

Accompagné de deux gars armés, l'adjoint du chef, pardon, du capitaine, se rend à la ville la plus proche et revient moins d'une heure plus tard avec un docteur. L'auscultation est brève ! Rabaissant les paupières sur les yeux qu'il vient d'examiner, il se retourne vers celui qui l'a amené, et dit :

“ Trop tard, il vient de mourir. ”

Oh non ! Et dire que quelques jours auparavant, il me racontait comment il avait échappé à plusieurs embuscades et m'affirmait que la balle qui devait le tuer n'était pas encore fondue. Le malheureux, il la portait sur lui sans le savoir.

Le docteur reparti, je me rends au P.C. où se trouve maintenant le type qui a descendu mon pote. En franchissant la porte, je l'aperçois effondré sur un banc, la tête entre les mains, encadré par deux gars en armes. Furieux, je me plante droit devant lui et dans un accès de colère, je hurle :

— Avant que je te casse la gueule, tu vas me dire comment tu as fait ton compte pour descendre un mec aussi chouette que le Bordelais.

Pas de réaction.

— Tu m'entends ?

Consterné, il lève les yeux vers moi, sans répondre. Comprenant qu'il n'a plus rien à dire, je vais voir le chef que je trouve assis, son pétard posé devant lui sur une table, un stylo à la main.

— Chef...

— Capitaine, s'il te plaît.

— Capitaine, le Bordelais était mon ami. C'est à lui que votre prédécesseur m'a confié quand je suis arrivé au maquis : à ce titre, je veux savoir la vérité.

Délaissant le papier sur lequel il vient de griffonner quelques mots, il me fixe de son regard bonasse et, visiblement ému, me raconte les faits tels qu'ils lui ont été rapportés.

— Bob, c'est un accident... Le Bordelais traînait sur lui un vieux revolver rouillé qu'il avait récupéré il y a plus d'un an quand il était planqué chez un fermier...

— Je suis au courant.

— Persuadé que cette arme ne fonctionnait plus, pour rigoler, son copain s'en est emparé et à bout portant l'a braqué. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le coup est parti. Voilà !

Puis tout en me regardant bien en face, il ajoute :

— Pendant que vous vous occupiez du Bordelais, le malheureux a tenté de se suicider.

— Oh non !

— Oh oui ! Et aussi vrai que deux et deux font quatre, il s'en est fallu de peu qu'on se retrouve avec deux morts au lieu d'un.

Afin de chasser le malaise qui s'est installé entre nous, il se lève de sa chaise et me prenant doucement par le bras, m'accompagne jusqu'à la porte tout en m'expliquant qu'il a pris la décision de l'expédier dans un autre maquis.

— Bob, eux aussi ont eu un problème ! Il y a quelque temps, en jouant avec sa mitraillette, un jeune con a descendu le chef cuistot et son aide d'une rafale, juste au moment où ils apportaient la bouffe.

Comme je l'interroge sur le sort réservé à cet autre imprudent, tout en se grattant la tête, il conclut :

— Il a été sauvé par l'une de ses victimes qui, avant de mourir, a demandé sa grâce.

Un soir avant de quitter la région, je suis allé me recueillir sur la tombe du Bordelais pour y déposer un petit Père Noël qu'un des légaux m'a apporté. Il paraît déplacé ce bonhomme Noël, mais il personnifie bien celui qui, par une nuit pleine de promesses, en voyant tomber du ciel l'objet de ses désirs, s'était précipité comme un enfant comblé en criant sa joie.

Alors, à toi qui as vécu ce que vivent les rêves, l'espace d'un moment, je dis :

Adieu Bordelais, je ne t'oublierai jamais.

“



LA LIBÉRATION... DES PASSIONS

En août 1944, nos glorieux faits d'armes se résument à un nombre impressionnant d'arbres abattus, quelques escarmouches avec l'ennemi et une poignée de prisonniers G.M.R. que nous avons relâchés. Pourtant, nous sentons que très bientôt il va se passer quelque chose, qu'enfin nous allons sortir des bois. On va retourner les vert-de-gris chez eux à grands coups de pieds dans le cul, pensons-nous tous. C'est vrai que pour les Fridolins ça craque de partout : le front de Normandie, l'Italie, la Russie, la Pologne même les Ritals leur tapent maintenant sur la gueule.

Au début, prudemment on commence par occuper les bourgades de moindre importance sans tirer un seul coup de feu. Et pour cause, il n'y a ni Allemand, ni milicien, ni gendarme. Les seuls représentants de l'ordre sont le maire et le garde champêtre, cumulant très souvent cette fonction avec celle de fossoyeur. Mais cela nous donne confiance et nous permet de hisser le drapeau français en proclamant très fort que nous venons de libérer une parcelle du pays. Comme d'habitude, Mic ne partage pas notre enthousiasme :

“ Libérés de quoi ? En aucun temps ils n'ont été occupés ! Comment veux-tu qu'ils fassent la différence. Soldat allemand : connais pas ! ” conclut-il.

Il a raison, mais nous ne dormons plus dans le foin et cela nous permet de fraterniser avec les villageois et d'enrôler quelques jeunes patriotes en mal de gloriole.

C'est durant ce genre de manifestations partisans que je vois pour la première fois, flotter le drapeau rouge avec la faucille et le marteau. Mais nous en reparlerons.

Depuis un certain temps déjà, parfaitement conscients que nous ne pouvons plus opérer par groupes isolés, les chefs d'unité se réunissent pour tenter de nous regrouper. Mais ce n'est pas si simple ! Comme ils sont tous engagés politiquement, ils n'arrivent pas à trouver de compromis acceptable entre gaullistes et gauchistes. C'est suite à ce genre de divergences d'opinions qu'ont lieu plusieurs massacres. Eh oui ! Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, des maquisards attaqués par les Allemands se voient refuser l'aide demandée à leurs voisins d'obédience différente. Ce n'est pas tout. "Même si on exclut la politique, la fusion n'est pas possible," affirme Mic. D'un côté, il y a de braves gars sans formation militaire suffisante pour le rang qu'ils occupent, et de l'autre, des officiers de carrière qui n'accepteront jamais de recevoir des ordres venant de ces gens-là.

Néanmoins, la fusion se fait, mais entre des maquis de même tendance. Et comme les F.T.P.F. sont les plus nombreux, cela forme une armée. Malgré le manque d'encadrement, mais débordant d'enthousiasme, ce ramassis de guérilleros indisciplinés et loqueteux part à l'assaut de villes plus importantes où il faut se battre pour de bon. Chabanais, — incendiée par les Allemands —, Aix-sur-Vienne, Saint-Junien, Confolens et d'autres. Les combats sont brefs ! Nous n'avons plus en face de nous que les restes de la grande armée du Reich soutenue par les miliciens à Darnand qui découvrent enfin le goût de la défaite.

Comme l'insurrection est générale, la libération d'une ville, sauf exception, se fait en une journée, déclenchant à notre arrivée un flot d'allégresse qui rapidement dégénère en véritable marée furibonde. Ce qui se passe dans les heures suivantes est horrible. Enivrés par l'atmosphère de violence, les gens sont déchaînés. Brisant les vitrines des commerçants connus pour leur collaboration, la foule saccage et pille sans retenue. Les plus réservés d'ordinaire se révèlent les plus violents.

Même mon père n'échappe pas à cette folie collective. À Noël, il

m'avouera s'être emparé du fusil d'un jeune F.F.I.¹. pour faire le coup de feu tout en lui conseillant de retourner chez sa mère. Ce qu'il ne me dit pas, c'est que la garnison allemande de Limoges s'était rendue sans combattre.

Très souvent, les collaborateurs arrêtés durant leur fuite ne doivent leur salut qu'à notre intervention. Les miliciens prisonniers sont traînés devant des tribunaux de fortune composés de résistants. Les pelotons d'exécution appliquent la sentence illico. En assistant à ces massacres, je me demande si nous ne réagissons pas à l'allemande.

“ Sans l'ombre d'un doute ! La seule chose qui nous distingue, c'est notre manque de raffinement. Nous ne torturons pas, nous abattons ! ” affirme Mic, indigné.

Dans des villes inconnues et parfois hostiles, incapables de distinguer les collaborateurs des autres, malgré notre aversion envers les résistants de la dernière heure (F.F.I.), nous les utilisons pour dépister parmi les nouvelles recrues certains éléments versatiles qui croient s'en tirer par une pirouette. Tous clament leur patriotisme. Certains nous invitent chez eux, pleurant un membre de la famille déporté, alors qu'en réalité il est parti volontairement travailler en Allemagne.

Cette folie collective atteint son paroxysme avec le défilé des femmes coupables d'avoir couché avec des Allemands. Au fur et à mesure qu'on les arrête, elles sont conduites sur la place publique et là, devant leurs concitoyens avides de sensations, elles se voient confiées aux bons soins du coiffeur. Chaque coup de tondeuse dans leur chevelure opulente soulève des cris de joie entremêlés de haine qui s'élèvent de la foule assouvissant sa vengeance. La boule à zéro, elles sont déshabillées et avec des craies de couleur ou de la peinture, selon l'inspiration du moment, on dessine sur leur crâne, leurs seins, leur ventre, leurs fesses, des croix gammées, des casques allemands et même l'objet du délit ! Cela me rappelle le bizutage aux Beaux-Arts. Mic, lui, ne trouve pas ça très drôle. Une femme rasée, même à poil, c'est affreusement laid et sans attrait. L'affreux Jojo ! Il aurait préféré qu'elles se rachètent en nous accordant leurs faveurs.

“ Eh ! mec, pousse, mais pousse égal, ” s'écrie-t-il outragé à chaque remarque de ce genre.

1. Force française de l'intérieur.

Le travail d'artiste terminé, un cortège est formé et encadré par des gars en armes, elles parcourent les rues de la ville sous les huées de la foule qui leur crache au passage :

“ Salopes ! Ordures ! Morues ! Putains ! ”

Les plus enragés, en général des femmes, franchissent le cordon de sécurité et frappent sauvagement ces corps nus et sans défense. Couvertes de crachats, de poussière et de sang, elles sont amenées en prison où elles s'écroulent épuisées.

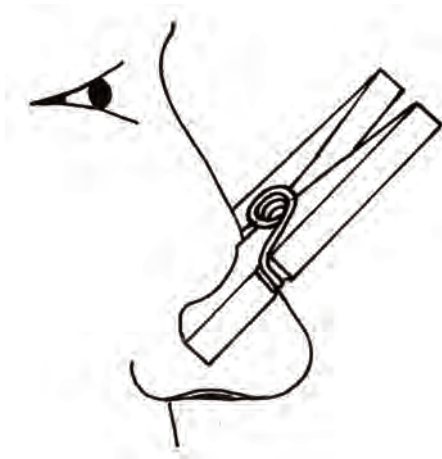
Méritent-elles semblable punition ? Mais il faut donner libre cours aux passions et permettre à la masse de se défouler.

Un jour, de retour d'une de ces promenades abominables, l'une d'elles m'apostrophe en ces termes :

— Bande de sauvages ! En nous exhibant nues à la vue de ces obsédés, vous ne faites qu'assouvir vos bas instincts. Vous êtes des jaloux, mais nous ne sommes pas toutes des putains. Quand la guerre sera finie, on ira les rejoindre nos amants, que ça vous plaise ou non !

Effectivement, nous nous conduisons comme des primates. Elles ont échoué dans ce cortège sur la dénonciation de voisins bienveillants, et pourtant, elles n'ont fait de mal à personne. Bien sûr, l'amour est universel, mais tout de même. “Comme si en amour, on pouvait choisir,” conclut Mic, sur un ton qui ne laisse planer aucun doute.

Le même scénario se répétant dans chaque ville, je m'habitue à ces manifestations gauloises et n'y attache plus guère d'importance. Graduellement, je perds mes belles illusions d'adolescent et réalise que le monde n'est pas tout à fait à l'image que je m'en faisais. Le preux chevalier, animé de sentiments généreux, guerroyant pour la liberté des autres, imite ses semblables et se met à boire et à fumer. Tout est prétexte à la débauche. Comme les occasions sont nombreuses, pourquoi pas ? Allez ! Vas-y mon gars, après tout, ça ne sert pas qu'à pisser ce truc-là !



ÇA SENT LA MERDE

Sautant de ville en ville sans trop de pertes, notre armée des ombres, chaque jour plus flamboyante, frappe un nœud en Charente devant le camp fortifié de la Braconne. Cantonnés au village voisin, nous attendons le moment propice pour passer à l'attaque, mais il court tellement de bruits invraisemblables sur ce retranchement ennemi que notre capitaine décide d'envoyer une patrouille en reconnaissance. But de l'expédition : vérifier certaines rumeurs et évaluer l'importance des forces en présence. Elle ne revient pas ! Nous venons de perdre six hommes pour rien. Ne voulant plus prendre seul cette responsabilité, il nous convoque dans la salle communale et, visiblement inquiet :

— Camarades, j'ai reçu l'ordre de nous emparer du camp de la Braconne, mais comme vous le savez, la patrouille qui devait nous ramener des renseignements importants a disparu...

Ne sachant plus très bien comment présenter la suite, il fait une pause. Nous avons compris. On se consulte du regard et, d'un commun accord, à l'exception de Mic, chacun se lève en criant :

— Je suis volontaire !

C'est impressionnant de voir tous ces hommes debout qui, sur un

ordre, sont prêts à mourir pour la France. Bouleversé par tant de spontanéité, après avoir choisi un chef de patrouille parmi les meilleurs, il propose de mettre tous les noms dans une corbeille à papier et de tirer au sort les cinq autres.

Dans un silence absolu, un par un, sous le contrôle de notre infirmier considéré hors jeu de par sa fonction, chacun inscrit son nom de guerre sur un morceau de papier et le dépose dans l'urne. Ensuite, d'une main hésitante, notre châteleur de porcs pioche cinq bulletins qu'il dépose sur la table.

À la vue de ces minuscules rectangles blancs que mon imagination apparente à cinq petits cercueils, je me dis : Tu as des idées morbides, mais tu ne dois pas être le seul. Le visage crispé, on attend... Un froissement de papier et le premier nom jaillit de la bouche du Châtradou. Pas de réponse explosive ! Simplement une vague agitation au fond de la salle où les regards convergent vers celui qui s'avance, encouragé au passage par de petites tapes amicales.

Et d'un !

À pas feutrés, il vient se ranger près du chef de patrouille puis :
— À toi de dévoiler les quatre autres, lui dit ce dernier.

Dans le calme de la pièce où chacun est suspendu à ses lèvres, seul un léger frottement de papier parvient à nos oreilles.

— Hum ! La Riflette !

À nouveau, on cherche un visage. Et à nouveau, un gars se fraie un passage parmi nous.

Et de deux !

— Bob !

Et de trois !

Merde ! C'est moi. Tel un automate, sous les regards étonnés des copains s'effaçant à mon approche, je rejoins les autres. Mais alimentée par mon cerveau en pleine déroute, s'installe en moi la sensation indescriptible que tout condamné à mort doit ressentir au moment de son exécution. Et tout défile à une allure si vertigineuse que j'en perds des bouts. Quand je reprends contact avec la réalité, la patrouille est au complet. " Vous avez une heure pour vous préparer, " nous dit le capitaine.

À la sortie, je tombe sur Mic qui furieux se met à gueuler:

“ Tu es fou ! Vous n’avez aucune chance de vous en tirer, ils vont vous massacrer... ”

Dans la foulée, toujours collé à mes basques, tout en scrutant continuellement mon visage dans l’espoir d’y lire un fléchissement, il se fait plus persuasif :

“ Pense que la vie vaut la peine d’être vécue. Demain, quand la guerre sera finie, personne, je dis bien, personne ne se souviendra de ton sacrifice. Alors, arrête de jouer au con ! ”

À l’entrée du baraquement, agacé par mon silence, il essaie la corde sensible :

“ Souviens-toi que tu as une mère et un père qui attendent ton retour. Ils ne t’ont pas élevé pour faire de toi un martyr. Tu vas répondre, nom de Dieu ? ”

En moi-même, j’ai déjà ressassé tout ça, mais je fais la sourde oreille, car je veux me prouver que je ne suis pas un lâche.

Devant mon entêtement, il change de tactique.

— Puisque tu ne veux rien entendre, je vais de ce pas faire comprendre au capitaine bidon qu’il n’a pas le droit d’envoyer un enfant au suicide.

Le temps d’encaisser le coup, tout en le menaçant du poing, d’une main je l’empoigne solidement par une manche et les yeux dans les yeux :

— Ne fais pas ça, Mic, je ne te le pardonnerais jamais. Et rentre-toi bien dans le crâne que l’enfant ne laissera personne, tu m’entends, personne, risquer sa vie à sa place. Et puis j’en ai marre de tes leçons de morale. Maintenant, tu me fous la paix.

Cela dit, je lui claque la porte au nez et me jette sur la paille, découragé.

À l’heure prévue, plus détendue je rejoins le groupe à la salle communale pour les dernières instructions.

Premier objectif : la maison forestière. Elle est habitée par une vieille femme qui refuse obstinément d’aller vivre chez ses enfants. Elle veut mourir là où, selon son expression, son vieux s’est éteint. Même les Allemands la respectent.

Curieusement, notre patrouille compte un homme en uniforme de la Marine nationale. Il a échoué chez nous quand nous sommes entrés

en Charente. Comme ça, son béret à pompon rouge sur la tête, il s'était présenté en prétextant qu'il voulait reprendre du service.

— Mais nous n'avons pas de bateau, lui avait fait remarquer notre capitaine.

— Je suis fusilier marin, la biffe, je connais ça, répondit-il.

On s'habitua au pompon rouge, et lui, aux quolibets qui fusaient sur son passage.

En nous voyant apparaître sur le chemin forestier, la pauvre vieille se précipite à notre rencontre et, toute tremblante, nous barre la route en s'écriant:

— Mes pauvres petits, n'allez pas plus loin : vous êtes trop jeunes pour mourir.

— C'est la guerre, grand-mère. Et puis nous devons exécuter les ordres, répond notre chef.

Les larmes aux yeux, elle nous fait entrer, nous offre un coup de gnôle et nous supplie, encore une fois, de renoncer. “ Le verre du condamné, ” me dis-je, en avalant son tord-boyaux d'un trait. Elle nous parle un peu de son vieux, nous fournit quelques renseignements sur la disposition du camp et nous indique un raccourci pour rejoindre la voie ferrée.

Décidés à vendre chèrement notre peau et, pourquoi pas, à en sortir vivants, nous progressons avec d'infinies précautions. Éloignés les uns des autres pour ne pas nous faire faucher bêtement par une rafale, nous avançons en silence dans cette jungle où l'on ne voit pas à vingt mètres. À mi-chemin, notre chef nous demande de régler nos montres et poste le matelot avec l'ordre de rentrer au village si nous ne sommes pas de retour à l'heure convenue.

“ Ouvre l'œil, matelot, et planque ton pompon, il est un peu trop voyant, ” lui conseille-t-il en partant.

En bordure de la voie ferrée, à mon tour, je prends position au-dessus d'un chemin encaissé avec la même consigne. Cette tactique a pour but d'éviter d'exposer toute la patrouille à une attaque-surprise et de couvrir une éventuelle retraite précipitée des hommes de tête.

Il fait un temps magnifique et les oiseaux s'en donnent à cœur joie. Tiens, pour eux la guerre n'existe pas. Mais pour l'amour du ciel, arrêtez de piailler, sinon comment voulez-vous que je perçoive l'approche d'une

patrouille ennemie, me dis-je tout haut.

Il fait frisquet à l'ombre. Planqué derrière un gros arbre, immobile, je guette le moindre bruit quand d'étranges gargouillis se manifestent au niveau des tripes. Plié en deux, un genou à terre, maintenant je peste contre ce besoin naturel survenant à un aussi mauvais moment. Et, tout en maugréant, je me dis Mais c'est une purge que la mémé m'a filée ! À moins que cette affreuse trouille ? À l'extrême limite, tenant ma mitraillette d'une main et me déculottant de l'autre, dans des contorsions invraisemblables, je finis par descendre le fûtal. Et vas-y que je te lâche du lest ! Oh non ! Comme un con, j'ai oublié de faire suivre le slip. L'instant ne se prêtant guère au fignotage, à l'aide de feuilles vertes, je le nettoie grossièrement et, le cul au frais, j'attends. Trois heures. Rien ! S'ils ne sont pas là dans une demi-heure, je file rejoindre le matelot. Trente minutes plus tard, le slip collé aux fesses je me tâte encore quand, décontractés, les gars de pointe de la patrouille débouchent de l'autre côté de la voie ferrée.

— Et puis ?

— Ils sont partis, me répond le chef en me tendant un pantalon fendu jusqu'aux fesses et maculé de sang.

— Il appartenait à un gars de chez nous, explique l'un d'eux. Nous l'avons trouvé près d'un baraquement en flammes, mais pas de trace des corps.

Après avoir récupéré le matelot, fous comme des balais, on s'élance à travers champs en gueulant comme des dingues :

“ Ils sont partis ! Ils sont partis ! ”

“ Au début, vous nous avez filé une sacrée trouille, me dit Luc en m'accueillant comme un frère. Et à vous voir, on aurait juré que vous aviez toute une armée au troussé. ”

Après l'exposé détaillé du chef de patrouille, tout en humant l'air confiné de la pièce où nous nous trouvons, notre capitaine pose la question pour le moins inattendue en ces termes :

— Ça sent la merde, vous ne trouvez pas, les gars ?

Silence absolu. On entendrait une mouche voler. Comme je me fais tout petit dans mon coin, le matelot, la vareuse imprégnée de l'odeur du pin auquel il s'était adossé, tout en rectifiant, précise :

— Ça sent plutôt le bois, mon capitaine.

— Le bois pourri, alors, réplique ce dernier.

Là-dessus, il nous exempte de garde pour quarante-huit heures et ouvre la porte. Le temps de passer à la piaule y faire un brin de toilette suivi du remplacement d'un certain linge de rechange et me voilà comme un beau sou tout neuf, prêt à voler au secours des Angoumoisins.

Depuis le retour de la patrouille suicide, Mic ne m'adresse plus la parole. Et c'est seulement devant Angoulême assiégée que, le plus intelligent des deux ose un timide :

— Excuse-moi de ne pas t'avoir compris, Bob.

Heureux de constater que notre amitié a survécu à pareille épreuve, sans hésitation, je réponds :

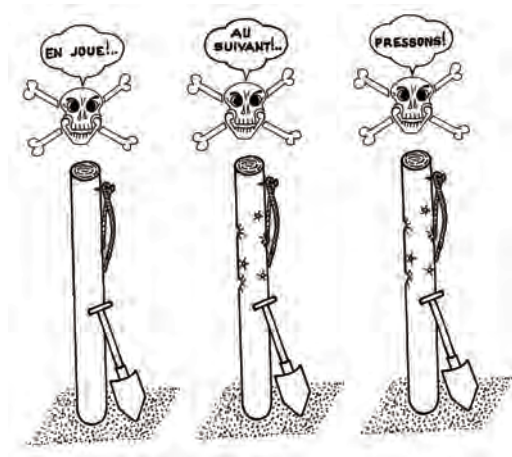
— Oublions ça, veux-tu ? Et, à l'avenir, tâche de ne plus me considérer comme un gosse. D'accord ?

— Juré craché... jeune homme.

CHAPITRE III

SOLDAT DU PEUPLE

SEPTEMBRE 1944 — DÉCEMBRE 1944



ANGOULÊME

Réveillés par le crépitement des armes, les Angoumoisins n'en croient pas leurs yeux : sous leurs fenêtres se battent les partisans, ceux qu'on imagine et qu'on ne voit jamais, mais qui vous rappellent que la liberté existe.

Conformément aux ordres, mon groupe atteint la haute ville et prend position sur une terrasse. De mon mirador, le regard plongeant par-dessus les toits de tuiles rouges, je découvre la campagne charentaise où, à perte de vue, s'étalent les vignes dorées et serpente l'eau verdâtre de la Charente. Comme tout paraît calme dans ce décor champêtre, je suis adossé à une colonne quand, traîtreusement, une volée de balles vient terminer sa course contre le mur protégeant nos arrières.

- Planquez vos miches, les pruneaux volent bas, gueule quelqu'un.
- Un poil plus à droite et j'avalais mon bulletin de naissance, précise Luc, la base du lobe de l'oreille gauche sectionnée.

Afin de localiser le tireur maladroit, prudemment, je risque un œil entre les balustres. Stupéfait, j'aperçois un groupe de miliciens, le chef de dizaine en tête qui, pris en chasse par des gars de chez nous, se dirige vers notre belvédère.

— Bouge pas ! Les milicos arrivent, dis-je à Luc occupé à panser son bobo. On les laisse grimper jusqu'à nous et, à moins de cent mètres, on ouvre le feu. Règle ta hausse, moi je passe sur rafale.

J'enclenche le dispositif quand, précédé d'un sifflement bizarre, un déluge de crépi poussiéreux nous tombe à nouveau dessus.

— Barrons-nous, ils nous ont repérés ! gueule Luc paniqué.

— La ferme ! Ce sont leurs poursuivants qui nous tirent dessus.

Le F.M. bien en main, je ne les lâche plus du regard. Pourvu qu'ils ne changent pas d'idée, me dis-je, comme dans une prière, en les voyant hésiter au coin d'une ruelle.

Ils se consultent. Allez ! Mes mignons, approchez... Voilà ! Maintenant, regardez bien par ici, le petit oiseau va sortir. Non, c'est trop loin. La pente est raide, hein mes fumiers ! Mais vous n'en avez plus pour longtemps à transpirer. L'œil toujours rivé sur leurs uniformes bleus, je jubile. Encore quelques mètres, mes salopards, huit, quatre, deux... ça y est ! Ta,ta,ta,ta... Une fraction de seconde, ils s'immobilisent collés au mur. Merde ! Trop bas ! Un léger mouvement de balayage et, patatras ! Trois de ces enfants de salaud s'écroulent. Encore une... Con de Dieu ! Le chargeur est vide. D'une poussée, je le fais sauter en gueulant :

— Luc, pas de prisonniers, s'ils lèvent les bras, tire dans le tas !

Le F.M. réapprovisionné, je fulmine. Ces ordures, sans se soucier de leurs morts, ont filé. Au diable l'avarice, je vide de rage le nouveau chargeur sur les macchabées.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me lance Luc sidéré, tu es devenu fou !

— Fou de joie qu'ils ne tortureront plus personne. Et maintenant, déguerpissons, sinon ça va être notre fête.

— Et ceux qui ont filé ?

— Qu'ils aillent au diable !

Une fois à l'abri, plus détendu, je repense à la prétendue Convention de Genève. Mais les ententes internationales, je n'en ai rien à foutre. J'ai été tellement traumatisé par ces ordures que je me souviens encore de mon serment. On habitait une maison située juste en face des écuries désaffectées de la caserne du Petit Séminaire où, certains soirs d'été, la fenêtre de la salle à manger grande ouverte, on percevait les hurlements de douleur des résistants interrogés. Incapable de supporter ces plaintes

déchirantes, ma mère se levait de table et, malgré les protestations de mon père en sueur, elle nous enfermait dans la chaleur étouffante de la pièce close. Me mordant les lèvres pour ne pas extérioriser ma haine, ce qui aurait provoqué la colère de mon père, je jurais de venger un jour ces martyrs.

Aujourd'hui, plus que jamais, je suis fermement décidé à tenir ma parole. Mais voilà, en dehors des combats, je n'arrive pas à m'y résoudre. Dès que le cérémonial commence, je revois les premières exécutions sommaires où, trempé de sueur, chaque condamné pioche dans son trou.

— Comment un homme sachant qu'il va mourir peut-il se faire imposer de creuser sa propre tombe ? se demandent certains.

— Pour vivre une heure de plus, peut-être deux si nous ne sommes pas trop pressés, précise un chef de peloton d'exécution qui a goûté à leur façon de cuisiner. Et puis, il y a la baguette magique — il fait allusion à la baïonnette — qui, judicieusement appliquée, transforme le plus fainéant en un véritable terrassier acharné.

Mais maintenant, c'est différent. Ils arrivent par fournées, les mains liées dans le dos, sous bonne garde. On a beau les haïr, ça fait tout de même quelque chose de voir abattre des hommes comme du bétail. Et les réactions donc ! Pitié pour un père de famille, supplie une loque humaine qu'il faut traîner jusqu'au poteau. Vous n'avez pas le droit, je suis innocent, hurle un autre en se roulant par terre. S'il vous plaît, ne m'abîmez pas le visage, demande crânement un bourreau des cœurs. Je vous crache à la gueule, vomit la brute, tout en joignant le geste à la parole. Vive la France, s'écrie le chef de dizaine, refusant orgueilleusement le bandeau. Livide, mais digne, le résigné reste silencieux. Lâches, innocents ou brutes épaisses, ils meurent tous en emportant dans la tombe l'image d'un monde en folie.

Décidément, je ne suis pas mûr pour ce genre de tâche. Il me manque l'essentiel ! Je laisse donc à ceux qui ont cruellement acquis ce privilège, le soin de régler le sort de leurs tortionnaires.

En fin d'après-midi, on nous rassemble sur la place de l'Hôtel-de-Ville pour écouter le discours de Bernard, notre grand chef. C'est un typographe que le destin a arraché à ses presses pour, après bien des péripéties, le catapulte à la tête de ce qui va être un régiment. Nous ne l'avons jamais rencontré, seuls nos chefs le connaissent. Quand il apparaît au balcon,

revêtu de son bel uniforme de colonel, Mic, sidéré, ne peut contenir plus longtemps son indignation :

— Bob, c'est pas vrai... dis-moi que je rêve ?

— Mais non, c'est lui qui rêve.

N'en croyant pas ses oreilles et ses yeux, visiblement surpris par ma réponse, le voilà qui abonde dans mon sens :

— Hé ! c'est bien la première fois qu'une remarque d'une vérité aussi évidente sort de ta bouche. De plus, l'armée n'acceptera jamais d'homologuer ses galons.

— Y'a une autre vérité qui me vient à l'esprit.

— Ah oui ! laquelle ?

— À mauvais colonel, bonne ordonnance.

— Ah ! très drôle, mais pour ce qui est de cirer les bottes du typo de l'huma, tu repasseras.

— Ouais, ouais ! On dit ça, mais il y a des petites compensations auxquelles il est difficile de résister, hein, Don Juan ?

— Je vois très bien où tu veux en venir, mais voilà, mon gars, moi je n'ai pas besoin d'un miroir aux alouettes pour m'attirer les faveurs de ces dames. Et puis, tu m'emmerdes ! Écoute plutôt son speech, ça t'ouvrira peut-être les yeux, rigolo !

C'est un homme dans la quarantaine qui, fort de l'appui des hautes instances de son parti, s'est imposé aux autres chefs de maquis aujourd'hui regroupés sous ses ordres. Bien joué ! Mais la guérilla est terminée. Nos chefs qui, dans la clandestinité, ont fait preuve de beaucoup de courage et d'imagination doivent à présent, prendre des responsabilités auxquelles ils ne sont pas préparés. Les galons dorés qu'ils portent si fièrement sur leurs épaules, reflètent bien plus la réalisation d'un rêve de parades, genre 14 juillet, que leur compétence. Maintenant, cette parodie risque de nous coûter cher.

Tout ce que je retiens de ce discours patriotique c'est qu'en dehors de notre participation à la libération du pays, nous représentons une force hostile au général de Gaulle. Mais je suis encore trop jeune et trop naïf pour comprendre qu'avant même la fin de la guerre, deux idéologies opposées s'affronteront en se réclamant toutes les deux du peuple. Pourquoi pas ?

Le soir même, peu intéressé à voir ce chef-d'œuvre qu'est la cathé-

drale romane, on se retrouve pour la première fois en caserne. On n'y est pas accueillis par le fantôme de Marguerite¹, mais bien par une grande gueule d'adjudant portant encore l'uniforme des G.M.R. et qui, malgré ses aboiements, ne peut rétablir l'ordre.

Comme il n'y a pas assez de lits pour tous, il s'ensuit une pagaille indescriptible qui nous livre dans toute sa splendeur le côté raffiné de l'homme. Debout sur les fenêtres, le zizi à l'air, une arme dans une main et une bouteille dans l'autre, certains souïards pissent sur la tête des passants. D'autres, plus agressifs, menacent de tuer quiconque osera s'approcher d'un plumard. On assiste même à un parachutage d'objets nauséabonds enveloppés dans du papier journal. C'est écoeurant ! s'écrie Luc en glissant sur un étron.

Afin de se sortir de cette porcherie où on risque à tout moment de prendre un mauvais coup, notre trio (Luc, Mic et moi) décide de pousser une pointe dans une maison close. Mais là aussi les places sont chères. Il y a beaucoup trop de clients pour le nombre de filles disponibles. On se soûle par dépit ce qui, au milieu de la nuit, provoque une bagarre générale qui fait un mort. Le pauvre mec, sauvagement embroché par une baïonnette française, finit cloué à un poteau de bois, le visage figé dans un affreux rictus. Moi, à la suite d'un puissant coup de poing, magistralement administré par un illustre inconnu, je m'en tire avec un superbe oeil au beurre noir.

Tout en tenant d'une main mon mouchoir rempli de glace sur l'œil affreusement gonflé, à tâtons je tombe sur Mic tournant en rond comme un chien de chasse sur la trace de la perdrix envolée.

— Bob, un salaud a fauché ta sarbacane à répétition... Oh, la la ! quel cocard ! On dirait...

— Arrête de te foutre de ma gueule et dis-moi plutôt où est Luc.

— Sous la table, à moitié groggy.

— Et tu n'as rien vu ?

— J'étais beaucoup trop occupé avec le mataf pour prêter attention à ce qui se passait autour de moi. Hé ! regarde la gueule du mec, on dirait Popeye au pays des songes.

1. Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre.

Rendu dans un parc obscur où nous l'avons littéralement traîné, Luc, le souffle coupé, se laisse choir sur un banc bien décidé à y finir la nuit.

“ Oh non ! s'écrie Mic mort de fatigue, tu ne vas pas pioncer ici ? Allez ! debout, esclave ! ”

Maugréant contre l'humanité entière, il finit par nous emboîter le pas. Revigoré par la fraîcheur de la nuit, ce n'est qu'en me voyant franchir la grille d'entrée de la caserne où nous sommes affectés, une main dans une poche et l'autre sur l'œil au beurre noir que Luc réalise qu'il me manque quelque chose.

— Bob, ta pétoire ?

— Fauchée !

— Probablement par le mec devant lequel tu es tombé en extase, avance Mic sur un ton railleur.

— En fait d'extase, parlons-en. Tout ce dont je me souviens, c'est d'une envie de dégueuler suivi d'un grand trou noir où, les yeux en roue libre, on sombre sans réaction, précise Luc, encore sous l'effet du choc.

Beaucoup plus affecté par le vol de mon E.M. que par le magistral coup de poing qu'il a reçu au creux de l'estomac, Luc revient sur le sujet :

— Tu sais qu'en temps de guerre tu es passible de la peine de mort ?

— Et sur simple décision d'un officier supérieur, s'empresse d'ajouter Mic.

— Nous verrons ça demain, les gars, pour l'instant, au lit !

— Comme tu voudras, après tout c'est toi qui seras fusillé, pas nous, concluent dans un ensemble parfait, mes deux compagnons.

Faute de lits, on s'installe sous le premier escalier venu, à même le sol. Couché en chien de fusil, ma veste en guise d'oreiller, je sombre rapidement dans un sommeil lourd, mais peuplé de plusieurs cauchemars.

Je me vois debout devant un lit tout blanc où repose un gars, la poitrine transpercée par un énorme couteau. Chose curieuse, il n'y a pas de sang. Immobile, son fusil mitrailleur à mes pieds, je le regarde tout en dialoguant avec ma conscience.

— Bob, c'est pas bien ce que tu fais là, me dit-elle.

— Ah oui ! Et le gars qui a fauché le mien, c'est mieux ?

— Non, bien sûr, mais ce n'est pas une raison pour en faire autant.

— Tu voudrais peut-être me voir implorer à genoux cette grande

gueule de juteux², hein ? Eh bien, non ! Il serait trop content de me faire fusiller, ce salaud.

— Tu pourrais tenter une approche auprès de ton ancien chef, il est peut-être plus humain, lui ?

— Et si ça ne marche pas ?

— Comment veux-tu le savoir si tu n'essaies pas ?

— Facile à dire... Et s'il porte le pêt au colon³, moi je suis foutu !

Foutu pour foutu, je m'apprête à passer à l'action quand, tout en poussant un profond soupir, le mort porte une main à sa poitrine pour en retirer le couteau, toujours sans une goutte de sang, qu'il dépose sur la table de nuit où pleure un cierge de première communion. Affolé, j'interpelle ma conscience. Furieux de ne plus avoir de réponse, je l'apostrophe : Quand je serai devant le peloton d'exécution, tu agiras de la même façon et au nom de ta putain de morale, tu m'abandonneras à mes bourreaux, n'est-ce pas ?

Comme je tente de m'emparer du F.M., des cagouleurs surgissent de dessous le lit pour m'entraîner dans une carrière désaffectée. À mon arrivée devant le peloton d'exécution, le chef, sous les traits de l'adjudant qui nous a reçus à la caserne, un casque à pointe sur la tête, brandit un énorme sabre de cavalerie en hurlant : « Feu ! » Au moment précis où la salve va m'atteindre, je fais un bond terrible qui me projette sur Luc auquel je m'agrippe en criant : Non, pas ça !

— Hé ! où te crois-tu ? grommelle ce dernier, avec Marlène Dietrich ?

— Non, avec ce con de juteux qui vient tout juste de me transformer en passoire.

— Comprends pas !

Le temps de lui expliquer et nous sommes en route vers la caserne la plus proche. Profondément marqué par ce rêve, je laisse Luc à l'entrée de la cour et me dirige vers un bâtiment. Après avoir pris de bonnes bouffées d'air pur, je monte au premier étage et pénètre comme un voleur dans un dortoir. Il y règne une odeur de transpiration qui, mêlée à un relent d'alcool, me soulève le cœur. Dans leur soulographie, ces porcs ont jeté pêle-mêle toutes sortes de bouteilles sur le plancher. Attention, mon gars,

2. Adjudant

3. Colonel

sois prudent, car le moindre faux pas va donner l'alerte et tu peux te retrouver avec toute la chambrée sur le dos, me dis-je un brin inquiet.

Lorgnant de mon œil valide un F.M., au pied du lit d'un puissant ronfleur, je m'en approche sans bruit. Comme je porte la main dessus, voilà que ce putain de rêve me revient à l'esprit. Allez ! courage, sinon c'est le falot me souffle une voix mystérieuse. Aiguillonné par la vision d'une fin aussi stupide, en silence je plie le bipied du F.M., m'empare de la bretelle et m'éclipse promptement. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je dévale les escaliers, traverse la cour et rejoins Luc qui, imperturbable, continue sa nuit adossé au mur. Comme il faut faire vite, sur ma lancée, je lui colle ma nouvelle arme sous le nez en gueulant :

— Ça y est, je l'ai ! Et maintenant, filons.

Mais chemin faisant, subitement, j'éprouve le besoin de libérer tout haut ma conscience, car j'en ai encore une.

— Et puis, merde !... Il fera comme moi, il se démerdera, pas vrai ?

— Ça soulage, ajoute Luc qui a tout compris.

Avant le lever du jour, nous sommes de retour près de Mic qui ronfle à poings fermés.

“ Il va en faire une gueule au réveil, ” dis-je à Luc tout en me glissant sous l'escalier, la bretelle du F.M. nouée autour du poignet.

Si l'euphorie la plus totale règne en ville, ce n'est pas le cas dans la caserne où nous sommes consignés. Tout d'abord, on nous incorpore officiellement au 107^e régiment d'infanterie et, pour la première fois, sous nos noms véritables. Finie, la clandestinité ! Maintenant, nous sommes de vrais soldats, mais pour les Allemands, nous demeurons des terroristes.

Ce brave colonel, soucieux de mettre un peu d'ordre dans sa nouvelle armée, décide de faire un savant mélange qui se solde par le démantèlement complet de tous les maquis sous son autorité. Une chance, le trio des inséparables, Luc, Mic et moi, est affecté à la même compagnie. Cette dernière étant sous les ordres d'un ex-officier de la Légion étrangère, au moins maintenant nous ne risquons plus de nous faire tuer bêtement pour satisfaire le caprice d'un incapable en mal de galons. Mais voilà, la compagnie est divisée en sections et celle à laquelle nous appartenons se trouve précisément sous les ordres de l'adjudant qui nous a reçus le premier soir. À cause de son uniforme qui rappelle l'Occupation et de son com-

portement de chien de berger, j'ai beau me dire qu'il doit être différent des autres, je n'arrive pas à le trouver sympathique. Et puis, il y a ce rêve idiot. Heureusement, le groupe auquel nous sommes affectés est commandé par un chic type. Ancien d'Indochine, âgé d'une quarantaine d'années, Tintin notre sergent-chef m'adopte d'entrée. D'emblée, il m'annonce que je viens d'être proposé au grade de sergent sur la chaude recommandation de notre adjudant.

— Puis-je savoir en quel honneur ?

— En reconnaissance de tes loyaux services et de ton courage exemplaire à te porter volontaire chaque fois qu'une mission périlleuse l'exige, précise Tintin.

Je n'accepterai jamais ces galons, car j'aurais la désagréable sensation de les avoir reçus de Pétain, me dis-je dans un sursaut de fierté.

Comme nous avons pris de très mauvaises habitudes au maquis, ce mixage n'apporte pas le résultat escompté, bien au contraire. Étant eux-mêmes d'anciens maquisards, nos chefs directs se comportent en véritables copains, à l'exception bien sûr, de ce con de juteux. Comme il fallait s'y attendre, cette andouille, la tête farcie de théories militaires, ne peut concevoir l'autorité sans afficher sa supériorité hiérarchique, reine incontestée des armées d'avant-guerre.

Enregistrement terminé, on passe à l'habillement. Il est temps ! Mon pantalon ne tient plus que par miracle. Ce n'est qu'une suite de déchirures maintenues bout à bout par une succession d'épingles de nourrice risquant à tout moment de perforer certaines parties sensibles de mon anatomie. Brandissant mon froc étincelant de ferraille chromée, Mic, comme toujours, a le mot pour rire :

“ Hé ! les gars, ce n'est pas un pantalon qu'il dépose, mais bien une armure. On devrait le conserver au musée des horreurs pour montrer aux enfants comment étaient vêtus leurs libérateurs. Pas vrai ? ”

Comme nous sommes en plein échange, ces cons nous ont refile des tenues qui ne vont pas toujours avec notre taille, Mic en est quitte pour se marrer tout seul.

Revêtus de nos uniformes kaki flambant neufs, chaque jour, sous les regards envieux des enfants accrochés aux grilles de la caserne, nous subissons patiemment un entraînement intensif. Eh oui ! L'adjudant veut

faire de nous des soldats de parade. Il s'est même mis dans la tête de nous inculquer l'art de faire la guerre. Au début, croyant découvrir une recette propre à nous rendre invincibles, chacun de nous se prête à son jeu, mais très vite on se rend compte qu'en fait, tout ça, nous l'avons mis en pratique depuis longtemps.

Un jour, las de faire et de refaire le parcours du combattant sous les injures de ce tordu toujours revêtu de sa tenue de G.M.R., — il a refusé de s'en séparer —, exaspéré, je jette mon arme par terre et devant tous les autres sidérés, je vide mon sac en l'attaquant bille en tête :

— Écoute, juteux de mes deux, tu n'es plus dans l'armée de 39-40, mais bien avec des gars fermement décidés à se battre. Alors, arrête de nous emmerder. Tu nous bassines avec ta discipline. Évidemment, nous ne savons pas marcher au pas ni défiler en rang d'une façon impeccable, mais nous n'avons pas besoin d'un adjudant pour nous pousser au cul quand nous devons passer à l'action.

Je veux qu'il sache que, pendant qu'il servait Vichy, la majorité d'entre nous quittait un foyer pour rejoindre un maquis.

“ Humilié par un jeune trou du cul, c'est ce qui me fut rapporté plus tard, il veut m'interrompre, mais remonté à fond, je ne lui laisse pas le temps de s'expliquer. ”

— Je sais, tu vas me dire qu'il fallait quelqu'un pour faire respecter l'ordre sous Vichy et servir de force modératrice entre l'occupant et la population. En somme, c'est cette haute stratégie d'actualité qui t'a incité à entrer chez les G.M.R. où, après avoir traqué les réfractaires, tu t'es subitement découvert une vocation de libérateur. Et maintenant, lavé de tout soupçon, mais fier de tes beaux principes, tu veux faire de nous des automates. Eh bien ! Non ! Il va falloir nous prendre comme nous sommes et...

— Bob...

— Merde !

Luc n'insiste pas. Moi, si !

— Je te préviens, si tu continues à nous faire chier, il vaudrait mieux pour toi de ne jamais te trouver devant moi durant le combat.

Blanc comme linge sortant tout droit d'un bain d'eau de javel, il reste coi. Mais il est clair, en voyant les gueules des copains, qu'enfin quelqu'un

a osé lui dire tout haut ce que tous pensent tout bas.

Ne me connaissant pas encore sous ce jour-là, Mic, bouleversé par mon comportement et très inquiet, m'attire dans un coin, et y va de son point de vue :

— Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?

— Parfaitement.

— Et tu le ferais, comme ça, froidement ?

— Et avec infiniment plus de plaisir que pour un con de Fritz qui ne demande qu'à sauver son sac d'os.

— J'espère qu'une fois ta colère passée, tu reconsidéreras pareille menace beuglée en public, conclut-il tout en m'offrant la cigarette de l'amitié afin de me détendre un peu.

— ...



LA FLEUR DU MÂLE

Nos classes terminées, on nous confie la garde de certains bâtiments publics où nous avons le loisir de rentrer en contact avec la population.

En face de l'immeuble sous notre protection, se trouve une boutique de fleurs tenue par une charmante demoiselle. Superbe brunette aux yeux noirs, elle admet volontiers ma présence durant l'heure du midi et m'autorise même à la raccompagner le soir après le travail. Délicate jusqu'au bout des ongles et si différente des filles qui nous tombent dans les bras à la libération de chaque ville, en peu de temps, elle devient le centre de mon univers. Tous les matins, de la conciergerie où nous logeons, anxieux, je guette son arrivée. Quand elle passe devant ma fenêtre ouverte, son sourire inonde mon cœur d'une telle joie que je m'envole par-dessus l'appui pour me précipiter dans ses bras. Mais est-ce bien raisonnable ? Finalement, c'est Luc qui, en peu de phrases, va déclencher ma remise en cause par ces mots :

— Bob, tu dois cesser de voir cette fille et de lui faire miroiter un avenir dont tu n'es pas certain, car demain quand tu auras repris le combat, cette petite va trembler pour toi. Alors, je te le demande, rends-lui sa liberté, elle comprendra sûrement. Tu m'écoutes ?

— Les oreilles grandes ouvertes !

La corde sensible n'ayant pas donné le résultat escompté, il change de tactique :

— Bob, ce n'est vraiment pas le moment de tomber amoureux. On est en guerre, mon vieux... Tiens, je t'invite au bordel, y'a rien de tel qu'une bonne pute suivie d'une bonne cuite pour recommencer à neuf. D'accord ?

— Tu m'emmerdes !

Il a raison. À chaque rendez-vous, je suis prêt à rompre, mais dès qu'elle lève vers moi ses yeux couleur de jais, j'oublie mes bonnes résolutions.

La veille de mon départ, ne sachant trop comment lui présenter la chose, on est lâche en pareille circonstance, je décide de puiser le courage dans l'alcool. À la fermeture du magasin, je la raccompagne comme à l'accoutumée tout en échafaudant dans ma tête saoule, un scénario qui manque d'imagination. À tel point que, rendus à quelques pas du coquet pavillon de ses parents, j'ose le geste impardonnable qui va me perdre. Choquée, elle se dégage vivement et les larmes aux yeux :

— Tous les mêmes ! Vous ne pensez qu'à coucher. Pourtant, quand je vous ai connu, vous étiez différent...

Comme je tente de la retenir :

— Lâchez-moi et ne cherchez plus jamais à me revoir ! Vous êtes un mufle ! ajoute-t-elle en guise de derniers mots d'amour.

En silence, je la regarde partir persuadé qu'elle va se retourner, ne serait-ce qu'une fois. Si... mais elle n'en fait rien. Le cœur serré, je la vois s'éloigner frémissante dans sa magnifique robe d'été qu'elle a taillée et cousue de ses doigts de fée.

De retour à la conciergerie où m'attend Luc, au passage je saisis une bouteille de pineau à moitié pleine et la vide d'un trait. Puis tout en lançant celle-ci contre le mur, je me mets à gueuler :

— Allez ! viens... on va, sur-le-champ, s'envoyer une pute.

Mais le cœur n'y est pas.

— On dirait qu'en tentant de cueillir la rose de ta fleuriste, tu t'es piqué, réplique ce con de Luc le sourire en coin.

— C'est en plein ça, camarade.

Fatigué de tourner en rond, je m'appuie à la fenêtre. De l'autre côté de la rue, le rideau en fer du magasin de fleurs est baissé. C'est la nuit. Et moi, je maudis la guerre. Par contre, toujours aussi futé, celui qui s'est fait le défenseur de la vertu ne trouve rien de mieux que d'entonner son chant préféré.

— Si tu n'en veux pas, j'la r'mets ...

— Ta gueule !

Considérant qu'il est préférable de quitter les lieux, Luc donne le signal du départ :

“ En route pour le boxon. En avant, marche ! Une, deux, une, deux... ”



LE GRAND AMOUR

— Debout, les noceurs, la fête est finie ! Rassemblement dans un quart d'heure avec armes et bagages et qu'ça saute ! gueule Tintin tout en donnant de grands coups de pompes dans ce qui nous sert d'oreiller.

Comme un pantin désarticulé sortant de sa boîte, Luc va frapper de la tête une marche de l'escalier sous lequel nous dormions.

— Oh ! ma tête.

— Si tu te voyais dans une glace, tu appellerais ça tout autrement, lui lance Tintin en ricanant.

— Peut-être, mais si la pression continue à mon... monter, elle va pé... péter, précise en bafouillant mon pote les deux mains sur les tempes.

Personnellement, je ne me sens guère mieux ; j'ai la sensation d'avoir subi le supplice de la roue. Merde ! J'ai dû dormir avec mon casque sur la tête, me dis-je tout en tentant d'ouvrir un œil.

L'estomac à l'envers, entre deux spasmes, je jure mes grands dieux de ne plus jamais recommencer pareille folie. Et pour compliquer encore les choses, celui qui nous avait fait promettre de le prévenir en cas d'urgence semble manquer à l'appel.

— Assez flâné, bande de lâcheurs, lance une voix qui ne m'est pas étrangère.

— Mais c'est ce brave Mic ! s'écrie Luc tout en grimaçant.

— Ah ! Vous êtes chouettes avec vos gueules de papier mâché, nous fait remarquer notre Don Juan.

Puis, se tournant vers Tintin :

“ Et dire que je comptais sur ces deux ivrognes pour me réveiller. ”

Il a l'air en pleine forme et son allure des grands jours laisse deviner que, sa déception passée, il nous racontera dans les moindres détails les nuits passionnées qu'il vient de connaître.

Entrebâillant la porte qui donne sur la cour, il se fait plus pressant :

“ Allez ! Magnez-vous, sinon je vous abandonne comme vous m'avez abandonné. ”

Alors qu'on débouche dans la cour, notre compagnie se met en route, précédée par la voiture décapotable du lieutenant — fauchée aux Allemands — debout comme un héros de légende à côté du chauffeur.

Durant la traversée de la ville, on nous fait marcher au pas cadencé. Scandé par la voix de stentor de notre adjudant, chaque pas se répercute dans ma tête comme autant de coups de masse. Et ce pourri, grand admirateur de la Sidi-Brahim, clôture le défilé au pas de chasseur. « Une, deux, une deux... bombez le torse, nom de Dieu ! »

Incapables de suivre ce train d'enfer, Luc et moi traînons lamentablement en queue, accompagnés de Mic qui, inlassablement, nous ressasse la même rengaine :

— Quand on ne sait pas boire, on suce de la glace.

— Quand on tient à garder intacte sa petite gueule de séducteur, on la met en veilleuse, reprend Luc sur un ton qui manque d'assurance.

Quelle matinée ! Une chance que le patelin ne soit pas très loin. Défendu par une poignée de miliciens fanatiques, le tout se termine par une chasse à l'homme dont ni Luc ni moi ne connaissons la fin.

À la vue de l'immense vignoble où s'est réfugié le fugitif, Luc découragé se laisse choir sous un brugnionier en s'écriant : “ Qu'il aille se faire foutre, j'en ai plein mon casque ! ” Et dans un suprême effort, il glisse le canon de son fusil déchargé dans une jambe de son pantalon, s'allonge sur le dos et sombre instantanément dans les bras de Morphée.

Le temps d'accrocher la bretelle de mon FM. à ma ceinture, sans chercher à comprendre comment nous avons pu résister aussi longtemps

à pareille tentation, à mon tour, j'oublie les miliciens et ma biture pour m'écrouler près de Luc.

En fin d'après-midi, réveillé par des bruits insolites, je perçois dans une demi-inconscience les bribes d'une conversation féminine entrecoupée de rires. Dès que j'ouvre les yeux, elles se taisent et font mine de partir. Immédiatement, j'amorce le dialogue :

— Ne partez pas si vite, mesdemoiselles, vous avez certainement des tas de choses à nous dire.

Elles se consultent du regard et, à nouveau, éclatent de rire.

— C'est très intéressant, précise Luc réveillé. Enfin, vous allez confirmer ce que j'ai toujours affirmé : il dort la bouche ouverte en soufflant comme un phoque. N'est-ce pas, mesdemoiselles ?

— C'est pas très gentil, répond l'une d'elles. Pourtant, votre façon de grincer des dents n'est guère mieux.

La glace est rompue. Mais quelle soif ! La gorge en feu, on demande de l'eau.

“ Suivez-nous, proposent les filles. ”

La tête plongée dans l'eau fraîche de la source, on boit à s'en faire péter la bedaine.

Ragaillardis, on devient plus audacieux. Et le prestige de l'uniforme aidant, en fin de soirée, les deux plus dévergondées conjuguent en cachette et au présent le verbe aimer dans l'herbe tendre.

Deux jours plus tard, comme nous reprenons la route, en observant Luc préparer son paquetage, je le trouve bizarre. Il a perdu son bel enthousiasme et la perspective de poursuivre l'ennemi jusqu'à l'Atlantique le rend morose. Mais c'est seulement à Barbezieux où, les mains pleines de cambouis, je tente de remettre en état de marche une moto abandonnée par l'ennemi que, s'agenouillant près de moi, il vide son sac en y allant par la bande.

— C'est grave ?

— Pas très.

— Quand penses-tu avoir terminé ?

— Dans deux jours, si tout va bien. Mais depuis quand t'intéresses-tu à la mécanique ?

Quelque peu embarrassé par ma question, il hésite un instant et finalement me fait part de ce qui le tracasse :

— Bob, j’aurais un service à te demander.

— Ah, oui ! lequel ?

— Pourrais-tu me conduire au patelin où nous avons été réveillés par les filles qui se tordaient de rire à t’entendre ronfler.

— Hé ! minute... Si ma mémoire est bonne, je n’étais pas le seul à en faire les frais. Mais puis-je savoir pourquoi tu tiens tant que ça à retourner là-bas ?

— Je dois la revoir !

— De qui parles-tu ?

— D’Hélène.

— Qui est Hélène ?

— La fille qui avait pris ta défense sous le brugnonier, tu te souviens ?

Oh que oui ! je me souviens, mais il n’est plus question pour moi de me lancer dans une autre histoire qui risque de me conduire devant monsieur le maire.

J’ai beau raisonner Luc, il ne veut rien entendre. Ce qui me fait dire : Et c’est toi, il y a moins d’une semaine, qui t’es permis de me faire la morale. Il ne répond pas.

Le lendemain, au petit matin, le moteur maintes fois démonté se met enfin à tourner rond. Le temps d’un essai et nous sommes en selle, un bidon d’essence de réserve entre nous deux.

Filant à vive allure dans la fraîcheur du matin, nous restons silencieux. Quand rendu presque à destination, là où la route se scinde en deux, ne me rappelant plus très bien la direction à prendre, je gueule : le passage à niveau ou le pont ? Perdu dans ses pensées, Luc hésite un moment, puis : “ le pont de Basseau”. Ça va être juste ! En désespoir de cause, la moto dangereusement inclinée, j’amorce un virage serré. Ça passe ! Oh le con ! Le repose-pied accroche le sol, la moto virevolte, tout se met à tourner... À nous les poteaux, la terre nous abandonne. Et c’est la dégringolade ! Les mains en avant, je m’écrase sur l’asphalte dans une glissade interminable qui prend fin contre le parapet. Hébéété, j’attends les premiers signes de douleur qui, curieusement, ne se manifestent qu’au contact. Bref tour d’horizon : personne ! Seule la moto prenant appui sur le repose-

ped continue de tourner en rond chaque fois que la roue arrière touche le sol.

— Luc ? Aïe ! mon genou...

— Je suis là, répond une voix me paraissant sortir du centre de la terre.

Il est indemne. Sa chute a été amortie par les orties tapissant le fond du fossé dans lequel il a roulé,

— T'as chopé la rougeole, vieux frère ?

— Ça pique ! gémit-il tout en se frayant un passage à l'aide du bidon d'essence qu'en tombant, il a d'instinct serré tout contre lui en pensant à elle.

Par chance, la moto fonctionne encore et moi, je m'en tire avec un genou en compote, les mains en sang, des entailles au cou et des hématomes. Le temps de remettre l'engin sur ses roues et, prudemment cette fois, on roule jusqu'au village. Quand on débouche dans la cour de la petite maison où habite Hélène, celle-ci affolée, se précipite vers Luc en s'écriant :

— Qu'est-ce qui t'es arrivé, mon chéri, tu as le visage couvert de sang. Et lui tout étonné :

— Moi ?

Toujours à califourchon sur ma pétoire à roulettes, la jambe gauche bloquée en position repliée, je tente de la rassurer. Dans son désarroi, elle refuse de m'écouter et d'admettre que le sang coagulé sur le visage de son chéri est le mien.

À cloche-pied, soutenu par Luc et Hélène, je me rends dans la cuisine où, en soignant mes blessures, elle se rend enfin à l'évidence.

Couvert de pansements, je m'installe tant bien que mal sur le canapé du salon. Mais allez donc vous détendre quand deux tourtereaux enfermés dans la chambre juste au-dessus de vous s'envoient en l'air dans des craquements de plumard à faire péter les plafonds. Cependant, tout en suivant bien involontairement leurs ébats amoureux, je comprends qu'ils sont en train de sceller quelque chose qui, parfois, peut être plus fort que l'amitié.



IL EN TINT COMPTE

Le lendemain, de faction en bordure d'une route pour vérifier l'identité des réfugiés de passage, j'ai la chance de rencontrer une doctoresse. Me voyant grimacer à chaque pas, elle m'examine et diagnostique, en plus d'un épanchement de synovie, une fêlure de la rotule. « Vous devez rentrer à l'hôpital pour y subir un examen radiographique », me dit-elle. Pas question ! Il faut faire un rapport sur l'accident, ce qui entraîne toutes sortes d'emmerdements : abandon de poste et j'en passe. Devant mon refus, elle me fait des pansements et exige l'immobilité la plus totale pendant dix jours. « S'il n'y a pas d'amélioration d'ici là, abandon de poste ou pas, c'est l'hôpital », conclut-elle. Dans la soirée, incapable de faire un pas sans un bâton, je mets Tintin dans le coup. Chic type, il m'exempte de garde et m'indique une planque dans un parc d'autos désaffecté où Luc, plein de gratitude me prépare un lit à même les sièges moelleux d'une vieille Samson. Brave Luc, il m'inquiète. À chaque visite, il me parle de la belle Hélène avec une telle passion que ça fait pitié à voir.

Perdu au milieu de ces tas de ferraille, je m'ennuie à mourir. Il y a bien mon infirmière, mais loin de combler ma solitude, elle me rend fou.

Sacré Mic ! lui au moins, ne s'emmerde pas. À nouveau branché

auprès de la gent féminine, il m'apporte en douce des desserts préparés par une experte en pâtisserie.

— Profites-en, ça ne durera pas longtemps, me confie-t-il lors de sa première visite.

D'après lui, cette jouisseuse se ruine au marché noir pour adoucir les derniers moments d'un moribond dont il appréhende la fin prochaine.

— Tu diras à cette âme généreuse que l'agonisant s'en met plein la lampe, et que sa frangipane dégoulinant de cognac est tout simplement délicieuse.

— Tu aimes ?

— J'adore !

— Elle est douée, hein ? Eh bien, comparée à ce qu'elle sait faire entre minuit et les couvertures, sa pâtisserie c'est de la bouillie pour les chats. Tiens ! Pas plus tard que ce matin...

— Non, Mic, pas en ce moment...

— Oh ! excuse-moi, Bob, j'oubliais.

Sur ces entrefaites, Françoise, mon infirmière, apparaît dans le pare-brise, permettant ainsi à Mic d'aller rejoindre plus tôt que prévu sa madone du plumard.

Élevée dans la plus pure tradition des grandes familles françaises, Françoise sort tout droit du couvent d'Angoulême. Comme la maison de Dieu n'a plus l'inviolabilité qu'on lui prêtait, les religieuses ont renvoyé les pensionnaires à leurs foyers. Très instruite, mais profondément marquée par son milieu, elle ne voit dans les hommes que vice et perversion. À ses yeux, nous sommes le péché personnifié que seules l'abstinence et les prières peuvent sauver des feux de l'enfer.

Aux petits soins pour moi, chaque jour elle remplace mes pansements, me fait manger car, j'ai les mains momifiées, me lit des versets de la Bible et consent tout de même à relever mon oreiller qui glisse toujours pendant sa présence à mon chevet. Luc, pour me permettre de m'allonger, a disposé les banquettes en long, obligeant du coup, Françoise à monter à califourchon sur moi et à se pencher en avant pour atteindre l'oreiller, me présentant à deux doigts du visage ses magnifiques petits seins. Un jour, incapable de résister à pareille tentation, je dépose mes lèvres sur sa gorge tout en plongeant mon regard dans son décolleté où brille une croix

en or. « Bob, j'... je vous interdis pa... pareille liberté », bredouille-t-elle en remontant vivement l'oreiller. Ce qui a pour effet de me basculer la tête encore plus en profondeur. Et alors que le nez enfoui dans l'échancrure de son corsage, je hume l'odeur enivrante de ce corps de femme aux vêtements imprégnés d'encens, pour justifier un tel geste, je risque un pieux mensonge :

— Je baise la croix du Christ, quoi de plus normal, vous ne pensez pas ?

— C'est bien la première fois que je vous entends prononcer son nom. Si vous mentez, il en tiendra compte, répond-elle.

Il en tint compte ! Après huit jours de ce traitement inhumain, profitant de l'absence de cette Sainte et de la visite de Luc, j'explose :

— Luc, aide-moi à retirer mes pansements, je veux foutre le camp d'ici et vite.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'en ai marre ! Depuis huit jours, elle ne me parle que de miséricorde, d'amour divin, de péché, et n'arrête pas de m'allumer. De plus, pour hâter ma guérison, cette grenouille de bénitier récite des chapelets, fait brûler des cierges au pied de l'hôtel de je ne sais quel Saint, et moi, pour me soulager, je me tape le cul sur la suspension !

— Calme-toi.

— J'en suis malade ! Et le plus drôle c'est que c'est moi qui, il y a moins de dix jours, suppliais Tintin de m'inviter chez sa mère.

— Alors, tu n'as pas à lui en vouloir, il a cru bien faire en te l'envoyant.

— Mais c'est à moi que j'en veux et à personne d'autre.

— Comment va ta jambe, vieux frère ?

— Beaucoup mieux, mais je ne peux pas en dire autant du reste : j'ai des crampes dans le bas-ventre qui se répercutent... Tu vois ce que je veux dire ?

— Dans ce cas, délivrons le martyr.

— Au fait, la grande gueule de G.M.R. n'a rien remarqué d'anormal ?

— Pas du tout, nous sommes trop dispersés pour qu'il se rende compte de ton absence.

— Et Tintin, comment va-t-il ?

— Très bien ! Il t'envoie le bonjour.

— Où allons-nous ?

— Chez Mic, tu vas y être comme un coq en pâte.

— Chez la pâtissière ?

— Non, il a trouvé mieux.

La jambe un peu raide, je me rends en ville en compagnie de Luc. Mic est là.

— Pardonne-moi de t'avoir laissé tomber, me dit ce dernier en guise de bienvenue, mais j'ai dû te faire mourir plus tôt que prévu et, malheureusement pour toi, ma nouvelle conquête n'a pas les aptitudes culinaires de la précédente.

— Elle sait faire l'amour, au moins ?

— C'est l'extase ! s'empresse-t-il d'ajouter, toujours aussi enthousiaste. D'ailleurs, ce soir, tu vas pouvoir admirer le châsis.

Brave Mic !



ET QUE ÇA VOUS SERVE DE LEÇON !

- Sur la route de Saujon, il y'a une bande de cons... sur l'air de « Route de Louviers ».
- Luc, change de disque, ça sonne faux, gueule Mic.
- Tu préfères une chanson paillard, hein, mon cochon !
- C'est ça, chante-moi « La petite Charlotte ».
- Dans son boudoir la petite Charlotte...
- Et puis, non, ferme ta gueule.
- Patience, quand tu vas te pointer devant les blockhaus, les Fritz, eux, vont te la fermer, réplique Luc.

C'est sa hantise, le fameux mur de l'Atlantique. Ces fortifications conçues pour repousser une éventuelle invasion par mer nous interdisent maintenant l'accès de Royan. Décidément, Todt a tout prévu. Pourtant, plus nous approchons de Royan, plus les Allemands se font rares et nous ne rencontrons plus que la faible résistance de quelques miliciens isolés.

Dans cette ambiance de kermesse, je ressens de moins en moins le besoin d'abattre les boy-scouts à Darnand. Aujourd'hui, c'est sans haine. Quand ils lèvent les bras, mon doigt posé sur la gâchette du FM. n'a plus cette contraction nerveuse qui libère la rafale. Finalement, le maréchal

Pétain avait raison quand il disait : « Français, vous avez la mémoire courte ». Mais pouvons-nous indéfiniment continuer à tuer sous prétexte qu'il faut venger nos morts ?

Le dernier assaut a lieu à quelques kilomètres de Royan, plus exactement au camp Saint-Romain... mais qu'importe. Aux dires des gens de la localité, les abords sont truffés de mines indétectables.

Comme le rôle de notre adjudant ne se borne pas seulement à nous inculquer l'art de la discipline, il est aussi chargé de nous instruire sur cette petite merveille — pour les Fritz — désignée par la lettre S. Ce type de mine se présente sous la forme d'une gamelle en verre qu'un esprit diabolique a pourvu d'un système particulier. Au contact, tel un affreux polichinelle bondissant, elle surgit de terre pour vous péter au visage. Selon le juteux, le percuteur émet un bruit sec, ce qui nous laisse tout juste le temps de gueuler S et, dans un dernier élan, pour protéger les copains, de nous coucher dessus. Si après tout ça nous ne sommes toujours pas rendus chez Lucifer, il ne nous reste plus qu'à remercier la divine Providence d'avoir fait prendre l'humidité à la mine. Ce qui n'arrive jamais. « Et clic ! Plus de juteux ! », glisse un gars, mine de rien.

Ce n'est pas tout. Des cerveaux inventifs se sont payé le luxe d'équiper ces saloperies bourrées d'explosifs d'un dispositif supplémentaire les reliant entre elles par des fils et plus connues sous le nom de mines à tirettes. Ainsi équipées, elles ressemblent à une énorme toile d'araignée invisible où il est préférable de ne pas traîner ses pieds. « Clic ! clac ! Boum ! Plus personne ! », gueule cette fois le même gars.

Après une minutieuse préparation où chacun s'est entraîné à déceler à l'aide d'une baïonnette la présence d'une mine, on quitte aux petites heures le hameau endormi, bien décidé à trucider la poignée de Fridolins planqués à l'intérieur du camp. À pas de loup, glissant comme des ombres sur le bas-côté de la route, on se rend jusqu'au champ de mines. Formation d'approche, ordonne Tintin en plongeant dans l'herbe brillante de rosée. D'où nous sommes, je perçois vaguement une proéminence au centre de laquelle scintille une lueur. Mais voilà ! Avant de leur tomber dessus, il faut franchir ce satané champ. Le trouillomètre à zéro, par petits groupes isolés, on crapahute dans le noir à faire pâmer de joie notre juteux.

Comme je passe sous un arbuste farci de toiles d'araignées qui me collent au visage, dans un éclair je repense à ma grand-mère : « Araignée du soir espoir, araignée du matin chagrin ». Eh ben ! On ne va pas se marrer, les gars ! Le nez dans les godasses de Tintin, à chaque arrêt, je perçois le crissement de sa baïonnette sondant le sol d'un mouvement spiralé. Et toujours pas de clic. Mais, bon sang, quelle angoisse ! Trempés comme des soupes, on finit tout de même par atteindre la clôture. Attention aux tirettes, me dis-je en mettant la main sur la rangée du milieu, les barbelés sont peut-être reliés à des mines. Aguerri par cinq ans d'Indo., Tintin fait signe de m'approcher. En prenant appui sur la dernière rangée, lentement, il écarte les fils entre lesquels je coince sa mitrailleuse, ce qui permet à notre groupe de se glisser dans le goulet sans le moindre accroc. Tout va bien, maintenant nous sommes sortis du champ de mines. Comme le groupe du juteux sur notre flanc gauche progresse entouré du même silence, rapidement on se déploie en éventail prêts à prendre d'assaut la tranchée ceinturant le camp au centre duquel brûle un feu. « Ils sont en train de prendre le café », me glisse Luc à l'oreille, la musette chargée de grenades.

Cent mètres : toujours rien. Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour tirer, ces fumiers ! Soixante mètres, cinquante... pas le moindre bruit.

Alors que les premières lueurs de l'aube éteignent les étoiles une à une, dans la senteur du feu de bois sur le point de s'éteindre, Luc n'en croyant pas ses yeux, me chuchote :

- Hé ! Une apparition.
- Où ça ?
- En face, sur la casemate.

La tête appuyée à un tronc d'arbre, pendant que le bide au frais nous nous perdons en conjectures, tout naturellement cette grande asperge de juteux se soulage la vessie. « Merde ! gueule un gars avide de baroud, les Fritz se sont encore barrés. »

Quand on est regroupés, notre adjudant, hanté par les mines, décide de quitter le camp. Pour une fois, je suis d'accord avec lui. Comme ces salopards de Fritz ont la fâcheuse habitude de toujours laisser derrière eux quelques pétards soigneusement dissimulés, il vaut mieux ne pas entamer de fouille.

Dans la matinée, transgressant les ordres, le matelot et Gaufrette¹ décident sans en parler à personne de retourner au camp y faire une razzia. En fin d'après-midi, le matelot est de retour, seul... Titubant et couvert de sang, il se présente au premier poste de garde.

— D'où sors-tu dans cet état ? lui demandent les gars.

— Du camp Saint-Romain, répond le malheureux.

— Seul ?

— Non, j'étais avec Gaufrette.

— Où est-il ?

— Mort !

— Comment ça ?

— Tué par une mine !

— Mais qu'est-ce que vous foutiez là-bas ?

— Au lieu de l'engueuler, vous feriez mieux de vous occuper de lui, réplique Mic qui en voyant l'attroupement s'est précipité aux nouvelles.

Après l'avoir allongé sur une civière de fortune, ils le déposent dans le jardin d'une villa où je me trouve en charmante compagnie avec la fille de la maison. Le temps que nous sollicitons l'aide de l'A.S., — nous n'avons toujours pas d'ambulance —, Josette lui donne les premiers soins.

Sérieusement ébranlé par le choc, épuisé par l'effort qu'il a dû fournir en rentrant à pied, mais encore très lucide, le matelot nous relate entre deux geignements leur tragique aventure.

— En posant sa main sur la poignée de la porte d'entrée d'un souterrain, Gaufrette a déclenché le dispositif de mise à feu d'une mine. Comme je lui conseillais la prudence, je l'ai vu disparaître dans une gerbe de feu suivie d'une explosion dont le souffle m'a jeté par terre. Quand le nuage de poussière s'est dissipé, je l'ai trouvé allongé sur le ventre baignant dans une mare de sang. Instinctivement, je l'ai basculé sur le côté, mais à la vue de la charpie qui s'échappait de sa poitrine, j'ai tout lâché. Il était mort.

— Et tu es rentré tout seul, en te tapant les trois kilomètres à pied, réplique Mic, qui n'en croit pas ses oreilles.

1. Surnom donné à un copain, à cause de son nez long et pointu à piquer les gaufrettes.

— Je n'avais pas le choix, répond le matelot en esquissant un pâle sourire à l'allure de grimace.

Protégé par Gaufrette, le matelot s'en tire les membres criblés d'éclats, mais vivant.

C'est à Tintin, aidé d'un autre, qu'incombe la répugnante tâche d'aller récupérer les restes de Gaufrette.

« Pendant que je vais accomplir ce sale boulot, me dit Tintin, tu vas aller jusqu'au village commander le cercueil ».

Comme c'est la première fois qu'on me confie une mission semblable, sans réfléchir j'emprunte le vélo de Josette et me rends chez le menuisier. C'est une armoire à glace : en plus de construire des meubles, il confectionne des cercueils. Je lui explique le but de ma visite et pressé de rejoindre Josette avant que Mic me la soulève, je me dirige vers la porte, quand :

— Hé ! Pas si vite, jeune homme, il me faut ses mesures.

— Ah ! Parce que... c'est du sur mesure ?

— Évidemment, sinon comment veux-tu que je lui fabrique une redingote, hein ?

— Ouais, bien sûr... eh bien, il est un peu plus grand que moi.

— Et les épaules ?

— À peu près de la même largeur.

Tout en me toisant du regard, de ses mains larges comme des battoirs il tire au milieu de l'atelier un cercueil presque achevé et sans rire :

— Monte là-dedans et allonge-toi, ça va me donner une bonne idée, me dit-il.

Me voyant hésiter, il ajoute :

« Allez ! Grimpe ! Ce n'est pas ça qui va te faire mourir, p'tit gars ! »

À contrecœur, je m'exécute.

Gaufrette a droit à une garde d'honneur en armes et à titre posthume il est décoré de la croix de guerre. Comme la tradition l'exige, durant deux jours, toute la compagnie défile devant la dépouille mortelle de celui qui nous a montré ce qu'il ne faut pas faire. « Et que ça vous serve de leçon ! » beugle le juteux en guise d'oraison funèbre.



POUR LES BEAUX YEUX D'HÉLÈNE

Il fallait s'y attendre ! Maintenant que nous marquons le pas devant Royan assiégée par une armée de bras cassés, Luc, influencé par la correspondance d'Hélène, sombre chaque jour davantage dans la mélancolie. Comme les bruits invraisemblables d'une attaque imminente de notre part rendent les gars passablement nerveux, il profite de l'occasion pour m'annoncer son départ. Ce qui provoque en moi une très vive réaction qui me fait littéralement exploser :

— Mais c'est une désertion ! Te rends-tu compte que tu risques le conseil de guerre ?

— Je sais, mais un déserteur vivant vaut mieux qu'un héros mort.

— Ouais !

Alors que je m'attends à ce qu'il me dise comment il en est arrivé là, le voilà en pleine prophétie :

— Bob, vous n'avez aucune chance de vous en tirer vivants...

— Hé ! Tu ne vas pas recommencer tes leçons de morale.

— Merde ! sois réaliste Bob. Planqués derrière leurs murailles de béton, ils vont vous tirer comme des lapins. Crois-moi, ça va être un véritable massacre.

Il a raison, mais je n'arrive pas à croire que nos officiers soient assez stupides pour déclencher une telle hécatombe. Ce qui m'amène à lui dire :

— Et puis entre les bruits qui courent et l'ordre de passer à l'attaque, il y a une marge, non ? Avoue plutôt que ta souris t'a rendu peureux, et confirme ce que tu m'avais fait comprendre à Angoulême.

Piqué au vif, il reste un moment pensif, puis :

— D'abord, ce n'est pas une souris, elle s'appelle Hélène et tu lui dois le respect. Ensuite, il y a une différence entre le fait de se retirer avant le suicide collectif et la fuite durant le combat.

— Ce combat, tu l'as accepté depuis belle lurette si ma mémoire est bonne.

— Écoute, nous n'allons pas nous disputer pour des motifs politiques dont nous sommes les victimes. Alors garde tes illusions, mais moi, je pars rejoindre Hélène.

— Vous vous mariez ?

— Pas encore.

— Alors, rien ne presse ?

— Oh que si ! Son père l'a mise à la porte et elle se retrouve toute seule dans une chambre d'hôtel minable, complètement désemparée.

— Et pourquoi son père l'a-t-il mise à la porte ?

Il hésite à nouveau, ce qui me paraît cacher quelque chose de grave. Mais bien décidé à en savoir plus, j'avance n'importe quoi :

— Un voisin bienveillant lui a rapporté que vous couchiez ensemble ?

— Pas du tout.

— Alors ?

— Bob, je vais te confier un secret, mais jure-moi de n'en parler à personne.

— C'est grave ?

— Très !

À mon tour, j'hésite et de guerre lasse :

— Vas-y, t'as ma parole.

— Hélène est enceinte.

— Quoi ?

— Tu as très bien compris.

Puis réalisant l'in vraisemblance de la chose, j'éclate de rire.

— Mais il y a un mois, vous ne vous connaissiez même pas !
— L'enfant n'est pas de moi.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
— J'ai dit que ce n'est pas moi le père.
— Est-ce que tu réalises ? Non seulement tu désertes, mais qui plus est, pour une salope qui s'est fait foutre un polichinelle dans le tiroir par un autre.

— Ne sois pas grossier avec elle et avant de la juger, attends de savoir. Après m'avoir offert une cigarette qu'il allume d'une main tremblante, il aspire fortement sur la sienne et entame son récit :

— Il y a trois mois environ, Hélène a été violée par des miliciens de passage...

— Oh non ! Et tu vas adopter l'enfant d'un de ces salauds. Mais tu es complètement sonné ! Allez, barre-toi ! Et ne me parle plus de cette fille, ça me donne la nausée.

— Tu vas m'écouter jusqu'au bout, ensuite je partirai, réplique-t-il en m'agrippant par le bras.

De dégoût, je crache mon mégot par terre et me laisse choir sur l'herbe.

— Donc, pour ne pas risquer que son père se fasse tuer en tentant de retrouver les coupables, Hélène ne touche mot à personne de son drame. Au bout du premier mois, n'ayant pas ses règles, elle met ça sur le compte du choc et ne s'alarme pas outre mesure. Ce n'est qu'à partir du deuxième mois, sentant ses seins durcir, qu'elle décide de consulter un médecin : elle est enceinte. Prise de panique, n'ayant plus de mère, elle se confie à une copine qui lui déconseille d'en parler à son père. Bouleversée à l'idée d'être une fille-mère, elle cherche sans résultat le moyen d'avorter. Au bord du désespoir, elle envisage même le suicide. Par chance, nous nous sommes rencontrés, sinon elle serait morte.

— Hé mec, tu rigoles ?

— Je t'assure.

— Ce qui est sûr, c'est qu'elle a trouvé un pigeon.

— Si tu veux. Mais elle n'a pas hésité une seconde à m'avouer la vérité, et ça, crois-moi je l'apprécie, car elle aurait très bien pu attendre que nous soyons mariés pour le faire.

— Ouais !

Et comme si pour mieux se justifier à mes yeux il fallait en rajouter :

— Il y a quinze jours, sans préciser les circonstances de sa maternité, elle s'est confiée à son père. Furieux, il l'a jetée dehors en la traitant de putain. Et malgré ça, elle ne lui en veut pas, car depuis la mort de sa mère, il s'est mis à boire, ce qui excuse en partie son comportement. Et puis, vivant dans un aussi petit patelin, il est préférable qu'elle parte.

Après avoir tiré une dernière bouffée sur sa cigarette, lentement il laisse échapper de ses lèvres une longue traînée de fumée qui va se perdre dans le vent. Puis le regard plein d'admiration :

— Tu sais, Bob, elle est brave et je l'aime.

— Tu en as parlé à tes parents ?

— Ils nous attendent et sont prêts à l'accueillir comme leur fille.

— Eh bien ! Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance, vous en aurez besoin.

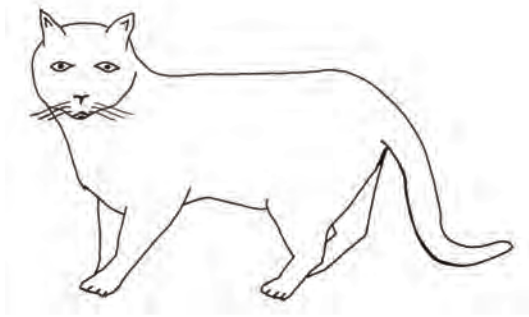
Comme je lui serre la main, il ajoute, croyant bien faire :

— Veux-tu que j'aille donner de tes nouvelles à tes parents ?

— Ne fais pas ça, malheureux, mon père serait encore capable de te botter le cul pour lui avoir monté un bateau.

Déprimé, j'éprouve le besoin de confier ma peine au seul ami qui me reste. Mais comme d'habitude, Mic m'écoute quelques secondes puis me coupant la parole, il rend son verdict.

“ Pour moi, sa désertion n'en est pas une : Luc n'a pas dix-huit ans, donc l'armée ne peut rien contre lui. Par contre, avec Hélène c'est autre chose ; il s'engage dans une aventure qui va ruiner son existence. Malheureusement, nous ne pouvons plus rien pour lui. Et maintenant, ce n'est pas une vie qui va être gâchée, mais deux. Sans compter que le même n'aura certainement pas l'affection qu'il mérite. Pourtant, s'il y a un innocent dans cette affaire, c'est bien lui. ”



LE CHAT

Tandis que l'automne s'installe sans nous laisser entrevoir l'espoir d'en finir avec Royan, graduellement on se fait à l'idée de passer l'hiver dans le coin. Confortablement installés dans une ferme perdue au milieu des champs, n'ayant rien d'autre à faire que de surveiller un horizon monotone et sans fin, pour tuer le temps nous prenons des bains de soleil ou sculptons, à la manière des poilus de 14-18, des douilles d'obus pour en faire des vases. Malgré son air délabré, elle me plaît beaucoup cette vieille maison charentaise où les jours de pluie, blottis frileusement devant l'âtre, nous regardons se consumer lentement les sarments de vigne. Nous nous sommes installés là à cause d'un blockhaus entouré d'une armée d'asperges de Rommel¹ qui à perte de vue semblent défier le ciel de leurs pointes menaçantes.

Sans savoir pourquoi, un jour, en furetant dans la nature, je relève dans les bosquets bordant une voie ferrée désaffectée, les traces de Jeannot lapin. Le temps de me procurer du fil de laiton et il est savamment concocté par le Confolentais, mon nouveau pourvoyeur, aussitôt proclamé grand chef par les copains écoeurés de la tambouille servie par la

1. Pieux dont le maréchal Rommel avait fait garnir les champs pour se protéger d'une invasion aéroportée.

roulante. Mais à force de cravater les occupants des garennes, nos captures se font de plus en plus rares.

Quand nous avons pris possession de la ferme dont les habitants se sont vus contraints de partir, le propriétaire nous a laissé son chat. « Je vous le confie, prenez-en bien soin, les gars », nous dit le bonhomme en quittant les lieux. Au début, tout se déroule selon les souhaits du brave homme. Chaque soir, le matou part chasser les souris dans le grenier puis, au petit matin, ronronnant de plaisir, il lape le lait frais et va ensuite dormir sur son coussin. Devenu la mascotte du groupe il est choyé jusqu'au jour où...

Un matin, après être allés relever nos collets sans qu'une seule queue blanche n'orne nos calots — c'est notre façon d'annoncer aux copains le nombre de prises — découragé, le Confolentais suggère de manger le chat. Sur le coup, je ne trouve pas ça très drôle. Mais avec le temps, l'idée fait son chemin et, un beau jour, c'est sa fête. Ce soir-là, les souris déchaînées dansent de joie au-dessus de nos têtes pendant que leur ennemi héréditaire repose, tout nu et copieusement arrosé de vinaigre pour enlever le goût de sauvage, dans un plat à l'intérieur du four de la cuisinière. Discrètement, on enterre la peau du matou devant le blockhaus en y plantant une croix au pied de laquelle dépasse l'extrémité de la queue... Puis après avoir dressé la liste des ingrédients indispensables à la réussite du plat que se propose de faire mijoter le Confolentais, on va se coucher.

La nuit est brève ! Dans le brouhaha et le cliquetis des armes, nous sommes brutalement arrachés à notre sommeil par Tintin qui n'arrête pas de gueuler :

— Debout là-dedans et que ça saute ! Rassemblement immédiat. Allez ! Réveillez-vous, nom de Dieu !

— Qu'est-ce qui se passe ? demande mon voisin de plumard.

— Les Chleuhs tentent une percée sur Saujon, beugle cette fois Tintin.

Oh les cons !

Les yeux collés et la pétoire en bandoulière quand je sors dehors, je crois tomber en plein feu d'artifice. Sur l'horizon jaillissent des gerbes d'étincelles ponctuées de détonations. « Oh la belle bleue ! », s'écrit un plaisantin qui sans le savoir vient d'annoncer le bouquet final.

Le temps de parcourir les quelques kilomètres nous séparant de Saujon et c'est le silence. Sans attendre notre arrivée, les Fritz se sont repliés de l'autre côté de la voie ferrée, ce qui nous vaut une sérieuse mise en boîte de la part de ceux à qui nous venons prêter main-forte.

— Alors, on arrive après la bagarre, nous font gentiment remarquer deux rigolos planqués sous la plaque tournante servant à aiguiller les locomotives à leur sortie du dépôt.

— C'est nous qui les avons fait fuir, réplique le Confolentais.

Et histoire de tuer le temps, on passe le reste de la nuit à scruter l'horizon tout en continuant à s'envoyer des quolibets.

Ce n'est qu'au lever du soleil, quand Tintin vient nous annoncer la relève, qu'un petit creux à l'estomac nous remet en mémoire le moustachu baignant dans le vinaigre. « Avec tout le mal qu'on s'est donné, on ne va tout de même pas laisser le greffier pourrir dans le four », me glisse à l'oreille le Confolentais.

Bien décidés à récupérer l'objet de notre convoitise, dans la matinée on fauche deux vélos accotés à un quai et on se met en route. Alors que nous roulons lentement sur le chemin raboteux menant à la ferme, sans avertissement, mon copain fait un demi-tour en catastrophe et passe à deux doigts de nous foutre par terre.

— Ça va pas, mec ?

— Chut ! murmure-t-il en posant son index sur ses lèvres, tout en m'attirant le long de la haie.

Quelle surprise ! D'où nous sommes, on voit le propriétaire en pleine discussion avec les gars qui nous ont remplacés. Oh ! Ironie du sort, il tient dans ses mains le plat dans lequel marine son chat.

Adossés à la haie surplombant le chemin, discrètement on écoute la conversation.

— Je vous dis que c'est un chat, affirme un gars du groupe.

— Non, c'est un lapin soutient mordicus le fermier. Les gars en poste avant vous posaient des collets et dans leur précipitation de la nuit dernière, ils l'ont oublié.

Sans plus attendre, on s'avance. Et le plus naturellement du monde, on demande à récupérer le lapin pris au collet. « Qu'est-ce que je vous disais ! » s'exclame le bonhomme vachement fier de lui.

Pendant que mon copain lui arrache littéralement le plat des mains pour l'enfourir dans son sac, je m'approche du sergent et lui glisse discrètement à l'oreille : Dis à tes gars de fermer leur gueule, la bestiole en question, c'est son greffier.

Prétextant qu'il nous faut rejoindre notre section, nous prenons congé du groupe.

— Où allons-nous le faire cuire maintenant que nous n'avons plus de four ? s'inquiète le Confolentais.

Le temps de parcourir quelques kilomètres et voilà qu'à la sortie d'un virage apparaît l'endroit recherché. La maison est vide, mais il y a une cuisinière et suffisamment d'ustensiles pour confectionner notre festin.

“ Fonce à la roulante me chercher des nouilles, du beurre, de l'ail et tous les assaisonnements nécessaires, sans oublier le liquide pour bien mouiller ce repas de roi, me dit le copain déjà affairé à préparer le feu. Et tu peux ramener deux invités, mais pas plus. ”

Comme j'enfourche le vélo en me demandant qui aura le privilège de goûter à ce repas de choix. Voilà que... pourquoi pas les deux grandes gueules de Parisiens : toujours plus malins que les autres, ils se vantent de savoir faire la différence entre du lapin et du chat. Eh bien, on va voir ! Imaginant le tableau, je rebrousse chemin pour récupérer la preuve. Prudemment, je pénètre sur la propriété par la petite vigne attenante à la grange. Le maître des lieux n'est plus là, seuls les gars de garde battent la semelle.

— Salut les copains, vous me reconnaissez ?

— Tiens, voilà le braconnier qui revient à l'endroit de son crime. Aurais-tu encore oublié quelque chose ? demande en rigolant le sergent.

— Oui, l'indispensable !

Et en tirant sur la queue, j'exhume la peau du matou sous les regards médusés des gars.

— Tu sais que le bonhomme est reparti convaincu d'avoir vu un lapin, me dit le sergent, à tel point qu'il ne lui est même pas venu à l'idée de chercher son chat.

Après avoir récupéré la tête, je la dépose au passage en demandant au Confolentais de lui faire un brin de toilette. Ensuite, je passe à la gare. Sachant que nous posons régulièrement des collets, les Parisiens accep-

tent notre invitation sans la moindre méfiance. C'est un vrai régal ! Le Confolentais l'a apprêté au vin blanc accompagné d'un plat de nouilles au beurre d'ail, arrosées de la sauce où a mijoté le chat. C'est tout simplement délicieux ! Au point que nos deux gastronomes ne se font pas prier pour finir les restes. Seul le dessert laisse à désirer : la crème glacée sent affreusement le lait en poudre. Mais le digestif nous fait oublier ce détail.

Alors que nous en sommes rendus au pousse-café, le copain retourne à la cuisine et en revient, tenant dans ses mains un plat recouvert d'une cloche à fromage drapée d'un tissu rouge.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? demande le plus curieux des deux invités.

— Une surprise ! précise notre cuisinier dans un sourire.

— Des gâteaux à la crème, avance le plus gourmand des Parisiens.

Comme le Confolentais porte précipitamment son mouchoir à son visage tout en faisant semblant d'éternuer pour contenir son fou rire, j'ajoute :

— Un souvenir !

— Tu brûles, précise notre cuistot à nouveau très sérieux.

À mon tour, pris d'une envie folle de me bidonner, je lève mon verre pour porter un toast à notre cordon bleu, tout en ajoutant :

— Je donne ma langue au chat.

C'est le signal ! Profitant qu'ils savourent leur cognac, mon pote dévoile la cloche sous laquelle se trouve la tête du chat posée sur une feuille de vigne en s'écriant :

— Bravo ! Bob, tu as deviné !

Le visage subitement écarlate, dans un réflexe de dégoût, nos deux lascars crachent le cognac sur la table.

— C'... c'est une plaisanterie, bafouillent-ils dans un ensemble parfait.

— Pas du tout, on n'a jamais été aussi sérieux, réplique le Confolentais hilare, tout en montrant du doigt la tête du greffier.

Passant du rouge cerise au blanc cadavérique, ils se précipitent dehors pour...

“ Ils sont fous, ces deux-là, ” me confie le copain qui ne comprend pas qu'on puisse vomir un aussi bon repas.

Décontenancé par un tel comportement alors qu'au grand bonheur de leurs papilles gustatives, ils viennent tout juste de s'en foutre plein la gueule, maintenant j'appréhende la suite. Même pas ! Les yeux encore embués de larmes, sans rien ajouter, ils enfourchent leur vélo et disparaissent dans la nature.

À mon grand étonnement, pendant que nous remettons un peu d'ordre dans la maison, le Confolentais très sérieux me confie que sur sa ferme, ils élevaient les chats comme on élève les lapins : pour les manger.



JOSETTE

Le lendemain de ce mémorable gueuleton, nous recevons l'ordre de prendre position le long de la voie ferrée reliant Gémozac à Saujon. Même si ça me rapproche de Josette, c'est loin d'être réjouissant. Nous nous retrouvons en rase campagne, terrés comme des taupes en contrebas d'une ligne de chemin de fer où il ne passe jamais de train. Cela me rappelle étrangement la guerre de positions si souvent décrite par grand-père. Comme il pleut très souvent, nous pataugeons dans la boue et dormons sur des bottes de paille dont l'humidité nous transperce le corps jusqu'aux os. Sans nous l'avouer, nous regrettons les bons lits de la ferme, ce qui fait dire à Mic en grelottant :

— Finie la vie de château, maintenant à nous la vache enragée.

Et moi, tout en plaisantant, d'ajouter :

— Et les pieds palmés.

Rapidement, il s'ensuit une épidémie de bronchite qui envoie un bon tiers des effectifs à l'hôpital. Ah, ils sont chouettes les glorieux soldats de la libération, on se croirait dans un Sanatorium tellement ça tousse et ça crache. Et moi, qui d'habitude m'enrhume au moindre petit courant d'air, je me porte comme un charme.

— Bob, tu dois avoir une recette secrète, me dit un jour Tintin entre deux quintes de toux caverneuses.

— T'as raison ! En rendant régulièrement visite à Josette, je me soûle au gros rouge du coin.

C'est la stricte vérité. Son père, grand blessé de la guerre de 14-18, a un péché mignon : il aime picoler. Comme sa femme est beaucoup plus tolérante quand ils reçoivent, il profite de mes allées et venues pour étancher sa soif. Rendu à la deuxième bouteille de vin, invariablement, il demande à Josette de ressortir les radiographies.

— Mais papa, Bob les connaît toutes par cœur.

— Discute pas et fais ce que te demande ton père, répond-il en ronchonnant.

À peine a-t-elle le dos tourné, qu'en un tour de main il débouche une troisième bouteille. Et à la tienne, mon gars ! Le verre vidé d'un trait, comme la nuit tombe, il allume la lampe, ajuste ses lunettes à ressort sur ses oreilles et les mains tremblantes comme une feuille de vigne, déballe le paquet d'où s'échappent toujours quelques pellicules. « Eh bien, mes femmes, qu'est-ce que vous attendez pour m'aider ? » Pendant, que la mère et la fille se penchent pour ramasser les radios, dans un clin d'œil, il s'envoie un autre coup derrière la cravate.

— Bon ! Où est Verdun dans tout ça ?

— Là, c'est écrit sur l'enveloppe, papa.

— Alors, à la nôtre !

Et hop ! Encore une rincette.

— Tu vois ce gros point noir, me dit-il tout en louchant sur son verre vide, eh bien, si ma mémoire est fidèle, c'est un souvenir de Douaumont. Figure-toi que ce jour-là, j'étais tranquillement en train de poser culotte dans les latrines quand dans un boum effroyable, je me suis retrouvé couvert de... et le genou cisailé par cette saloperie de ferraille brûlante. Ce qui, à mon retour de l'hôpital, me valut la croix de guerre et le surnom de Caporal la Merde.

Il est intarissable. En plus d'exagérer quelque peu les faits, il liquide sous le regard réprobateur de sa femme une autre bouteille de rouge. Comme il remplit à nouveau nos verres, sa fille, au regard plein de promesses, tente de modérer ses élans envers le biberon en faisant appel au bon sens :

“ Tu n’es pas raisonnable, papa, tu vois bien que Bob n’a plus soif. ”

C’est vrai que je n’ai plus soif, mais cela lui fait tellement plaisir. Alors, au diable la modération et dans un hoquet :

“ Allez ! bois, mon gendre, ” s’exclame-t-il tout en levant son verre qu’il vide en une seule gorgée. “ Et vive la France ! Hic ! ”

Et voilà comment de batailles en radiographies, les soirées s’écoulent sans qu’une seule fois j’aie la chance de me trouver seul avec sa fille.

Quand il est au travail, si par hasard Josette et moi parvenons à nous éclipser dans la nature, c’est sa mère qui nous poursuit à vélo en ordonnant à sa fille de rentrer.

Finalement saoul comme un cochon, en fin de soirée, je rejoins mon poste en brailant : À moi les poteaux, la terre m’abandonne ! Complètement déboussolé, souvent je rentre par les lignes allemandes, au désespoir des copains qui, plusieurs fois déjà, ont failli me flinguer.

“ Un soir, tu vas tomber sur un trouillard qui sans sommation va te descendre, me dit Tintin très inquiet. ”

Grâce à une rage de dents de sa mère, un après-midi, j’ai enfin l’agréable surprise de trouver Josette seule. Mais Tintin, qui a une très grande expérience des femmes, s’est tellement ingénié à me démontrer que cette brave fille sera un jour comme sa mère qu’il y a comme des ratées. Juste au moment où tout semble merveilleux, voici qu’en jouant avec sa robe les paroles de Tintin me reviennent à l’esprit. « Pour l’instant, me dit-il, cette petite est magnifique, mais observe bien ses hanches, elles élargiront et rappelle-toi qu’en découvrant les beaux restes de ta belle mère c’est ta femme que tu vois, vingt ans plus tard ». Oh l’affreuse vision ! Maintenant, ce n’est plus l’adorable petit cul de Josette que je caresse, mais bien l’énorme postérieur de sa mère. Ce qui m’empêche de poursuivre.

Dans la soirée, frustrée, mais encore très amoureuse, Josette profite du fait que ses parents m’ont gardé à dîner pour préparer un de mes desserts préférés : une crème au chocolat. Mais elle y a ajouté une petite touche personnelle qui gâche mon plaisir. Alors qu’elle verse ce délice onctueux dans ma coupe, à la vue des milliers de vermicelles ressemblants à s’y méprendre aux oxyures rencontrés dans les selles d’un nouveau-né

qu'on aurait bourré de vermifuge, je suis pris d'un haut-le-cœur. Décidément, j'ai l'imagination beaucoup trop fertile pour que cette journée se termine en feu d'artifice. Et pour me remettre l'estomac en place, son père, toujours aussi assoiffé, ne trouve rien de mieux que de me faire prendre une bonne biture.



UNE NUIT DE CAUCHEMAR

Considérant que nous avons suffisamment pataugé dans la boue, l'état-major décide de nous envoyer en demi repos et, par mesure de sécurité, de nous affecter à la surveillance des vendanges.

Dans une ambiance de fête, chaque matin les viticulteurs affectent à des tâches bien précises une légion de travailleurs et travailleuses venus de tous les coins des départements limitrophes et qui, armés de sécateurs, s'attaquent gaiement à la vigne. Pliant sous la charge, dans les chants et les rires, les porteurs déversent des flots de grappes dans des cuves posées sur un chariot qu'un cheval mélancolique tire jusqu'au pressoir.

Comme tout se passe bien, en plus de regarder ces braves gens travailler, nous leur servons d'escorte jusqu'à la ville la plus proche. La nuit venue, désertant la belle paille sèche, les plus débrouillards d'entre nous se glissent entre les draps d'un bon lit pour rejoindre une âme esseulée en mal d'affection.

Tintin et moi couchons à l'hôtel, près de l'église, où la patronne pleine de compassion envers le vétéran d'Indo miné par le paludisme lui a offert gratuitement une belle chambre. Véritable père pour moi, il m'autorise à coucher dans sa piaule où, toutes les quatre heures, à tour de

rôle, on quitte la douceur du plumard pour la descente de lit. Mais ça ne dure pas longtemps. Quelques jours plus tard, à pas de loup, je m'introduis dans le dodo de la fille de la patronne qui un soir, comme je lui donne un coup de main pour faire le lit de Tintin, ne peut résister à la tentation d'essayer le matelas.

Les vendanges terminées, sous escorte réduite, nous conduisons les ouvriers affectés à la surveillance des différentes étapes de la vinification. Pendant qu'ils rincent, souffrent, emplissent les fûts, nous, nous tirons notre flemme tout en goûtant sous l'œil scrutateur des experts aux meilleurs crus. " Si on profitait du soleil, " propose Tintin un après-midi sans nuages et exceptionnellement chaud pour la saison. Le temps de trouver un coin à l'abri des regards indiscrets et nous voilà à poil.

Quelques heures plus tard, après m'être assoupi, sentant un petit frisson me parcourir la peau : BRRR ! Ça commence à ne plus être très chaud, dis-je à Tintin qui, un peu dur de la feuille, rêve allongé sur le dos un mouchoir posé sur les yeux. Je vais le taquiner quand un bruit bizarre me fait lever la tête. Qu'est-ce que c'est que ça ? Sur la route, longeant le champ, foncent dans un nuage de poussière des autochenilles qui se dirigent vers le Chaix. Merde, les Fritz ! Je ne peux pas me tromper, nous ne possédons pas ce genre de véhicules.

— Tintin ! Tu m'entends ?

— Oui.

— Ne bouge pas.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes attaqués !

Esquissant un sourire, sans broncher, il ajoute :

— Par une armée de femmes qui, sécateur en main, veulent nous les couper.

— Non, par les Fritz !

Il se tourne d'un quart de tour et retirant son mouchoir :

— Arrête de déconner et dis-moi plutôt l'heure qu'il est.

— Regarde sur la route, là-bas entre les arbres.

— Nom de Dieu !

En fin baroudeur, il évalue très vite la situation et me fait signe de ramper vers le petit champ de maïs distant d'une dizaine de mètres. Il

n'est pas question de franchir le pré nous séparant de la ferme où nos braves gens travaillent. Quelques instants plus tard, dissimulés dans le maïs, nous suivons d'un œil inquiet le déroulement des opérations. Pendant que Tintin fait le guet, j'enfile mon pantalon et ma chemise ramassés en hâte. En bouclant ma ceinture, je mets la main sur Marie-Louise. Bon sang ! Je pensais bien l'avoir perdue pendant que je remorquais le tas de guenilles. Maintenant, de notre planque nous assistons impuissants à l'avance des Fritz.

— Mais que font les gars de garde, nom de Dieu ?

— Ils ont foutu le camp, grommelle Tintin.

— Quoi ! Ils nous ont abandonnés ?

— Eh oui ! fiston, et les autochenilles rentrent sous le bosquet. Tu comprends à présent pourquoi les gars ont filé si vite.

Si je comprends... Et nous, nous sommes coincés dans le champ.

« S'ils emploient leur technique habituelle, me dit Tintin songeur, ils vont foutre le feu au maïs... »

Je le sais, mais j'ai un moyen de finir ça autrement. Crever pour crever, je lui dévoile le scénario imaginé de longue date et le rôle de Marie-Louise.

— Si tu es d'accord, quand il n'y aura plus rien d'autre à faire, nous tenterons une sortie à l'autre bout du champ. S'il n'y a personne, on file. S'ils sont là pour nous cueillir, tu me prends dans tes bras et tu te diriges vers le groupe le plus important. Moi, je m'occupe du reste.

— Eh ! là, doucement mon gars. En Indo j'ai déjà connu pire et je ne me suis pas pour autant jeté dans les bras des Viets.

— Peut-être, mais ce n'est pas le pétard sur le bide que nous aurons le temps d'organiser notre reddition. Alors, qu'est-ce que tu choisis ? La torture ou...

Il opte pour la solution à deux. « Ça doit bien brûler ce truc-là, » me dit-il en laissant échapper les restes desséchés d'une feuille de maïs que, tout en réfléchissant sur ma proposition, il a machinalement broyé dans sa main.

À la tombée de la nuit, nous sommes toujours dans le maïs. Le champ ne semble pas les intéresser. Vers je ne sais quelle heure, j'ai perdu ma montre durant notre partie de crapahutage, une pluie fine et glacée se

met à tomber. Grelottant de froid, je maudis notre état-major de ne pas nous avoir équipés de bazookas, quelles belles cibles auraient faites ces autochenilles.

Tout se ligue contre nous. En plus des Boches, dans l'immédiat c'est cette cochonnerie de temps qui travaille Tintin au corps.

— Ça y est, je vais faire une crise de palu et la quinine est restée dans la chambre, m'annonce froidement ce dernier.

Quelques heures plus tard, c'est chose faite. Couché dans la boue sur un lit de tiges de maïs ramassées en hâte, le pauvre Tintin tremble de tous ses membres en poussant des gémissements à vous arracher le cœur. Et les Fritz sont toujours là. Dans le silence de la nuit où les plaintes de Tintin semblent se propager bien au-delà des nuages, je crois entendre un bruit. Putain, ils arrivent ? Les yeux dilatés d'épouvante, maintenant je perçois très distinctement le froissement des tiges qui s'entrechoquent. Qu'est-ce que je fais, je dégoupille ? Glacé d'horreur, je vois une ombre se glisser aux pieds de Tintin. Oh, le con !... C'est un chien tout efflanqué qui, en m'apercevant le cul baignant dans la boue, s'arrête net. Pourvu qu'il n'aboie pas ? Il m'observe en inclinant la tête, s'ébroue deux ou trois fois puis la truffe au ras du sol se remet en chasse. Ouf ! Et Tintin délire de plus belle. Merde ! Je ne vais tout de même pas le tuer pour sauver ma peau ? Comme il suffoque, je retire le mouchoir que j'ai noué autour de sa bouche pour étouffer ses plaintes. Et les copains, qu'est-ce qu'ils foutent ?

La nuit me paraît interminable. À quatre pattes dans cette fange, j'arrache çà et là des pieds entiers de maïs pour tenter de faire un abri à Tintin. Transi jusqu'aux os, dès que je reste inactif, je sens un long frisson me parcourir le corps et graduellement, m'engourdir les membres. Mais bordel de merde !... Est-ce qu'ils vont finir par foutre le camp ?

Désemparé, dans le courant de la nuit je perçois des bruits de moteurs. Ils partent ! Mais ce n'est qu'au lever du jour, dans le silence de la campagne endormie qu'enfin je réalise qu'ils ont quitté les lieux. Mû par l'instinct de conservation, je me jette sur Tintin en le secouant de toutes mes forces. Peine perdue ! Il ne réagit pas. Fais un effort, nom de Dieu. Pas de réponse.

Déterminé à sortir de ce borbier où nous croupissons, je le saisis par

les jambes pour le tirer dans le pré, mais épuisé, je m'écroule dans les sillons détrempés en proférant des jurons.

Au lever du soleil, alors que la pluie a cessé de tomber, j'aperçois des formes humaines qui prudemment s'approchent de la ferme. Croyant souffrir d'hallucination, je reste figé. « Qu'est-ce que tu attends, qu'ils repartent ? », me souffle une voix intérieure. Sans songer un seul instant aux conséquences d'un tel geste, je me précipite à leur rencontre. Au bruit des tiges sèches s'entre-heurtant sur mon passage, les copains ont un réflexe qui manque de me coûter la vie. Par chance, l'homme au F.M. hésite quelques secondes. « Ne fais plus jamais ça ! hurle-t-il blanc comme un linge, car il s'en est fallu d'un poil que je te descende ».

Pendant que Tintin et moi nous dorions la pilule au soleil, prévenus par un gars de garde, dans un sauve-qui-peut général chacun avait bondi dans le camion planqué à l'ombre du bosquet entourant la ferme et à bord duquel ils avaient disparu sans demander leur reste. Ce n'est qu'après avoir franchi le premier barrage qu'ils réalisèrent qu'on manquait à l'appel.

— On vous croyait morts ! me dit le porte-parole de la patrouille partie à notre recherche.

— Il s'en est fallu de peu. Mais comment les Fritz ont-ils bien pu passer nos lignes sans se faire repérer ?

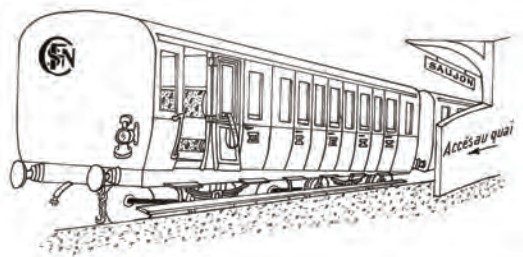
— Alors, là ! Mystère et boule de gomme ! s'exclame le chef encore sous l'effet de la surprise.

— Et dans quel but ?

— Pour du pinard, rien que du pinard, réplique le gars au F.M. revenu de ses émotions.

— À Royan, la bière doit être rare et l'eau de mer ça fout la chiasse, conclut Mic accouru à ma rencontre.

Ce qui me surprend le plus, après cette nuit passée à grelotter de tous mes membres, c'est de ne pas avoir chopé une angine carabinée accompagnée d'un bon 40 °C de fièvre. Et Tintin, tout étonné de se retrouver dans son lit bien au chaud, n'arrête pas de ressasser : « J'ai beau me creuser les méninges, je n'arrive pas à me rappeler comment cette partie de bronzage s'est terminée. »



ADIEU, LES COPAINS !

13 décembre 1944

Transis de froid dans la grisaille d'un hiver particulièrement pluvieux, nous attendons toujours la reddition des Fritz. Pourtant, nous savons très bien que le général allemand commandant la poche de Royan n'acceptera jamais de se rendre à des terroristes. Pas plus d'ailleurs qu'au général français commandant la division blindée qui joue à cache-cache sur nos arrières. À ce moment-là, il est clair qu'en face des forces massées dans la région, ces cons de Fritz ont décidé de jouer le *Crépuscule des dieux* au bord de la mer. À moins que, patiemment et en secret, ils attendent de posséder l'arme invincible pour reprendre l'offensive ?

“ Ils auraient pu choisir un autre endroit, ces cons ! ” bougonne Tintin blotti dans un coin sous une vieille tôle mangée par la rouille nous servant d'abri.

Tout à l'heure, ça va être à moi de jouer les amphibiens, dis-je tout haut en apercevant Mic, la goutte au nez, consulter sa montre d'un air réjoui.

— Eh oui, mon gars ! soupire Tintin. Et pendant que nous patageons dans ce bourbier, les Fritz, eux picolent le pinard qu'ils nous ont fauché.

Merde ! Quand je pense qu'il faut au moins dix ans de dégustation soutenue avant de déceler ce petit quelque chose qui fait toute la différence d'un cru à l'autre, ça me fait mal au ventre que ces porcs se soûlent sans en avoir apprécié la saveur particulière.

Pour meubler le peu de temps qu'il nous reste avant d'aller se rafraîchir les idées, Tintin, nostalgique, évoque l'époque où réunis avec les copains dans nos maquis respectifs nous échafaudions des coups de main téméraires. Aujourd'hui, nous sommes certains d'une chose : nos chefs n'ont plus le bel enthousiasme d'antan. Maintenant, ils sont beaucoup plus préoccupés par la portée politique de la prise de Royan que par la libération.

— Bob ?

— Présent !

— Au P.C. immédiatement.

— Mais je prends...

— Ton sergent-chef trouvera un remplaçant, précise le juteux qui fait sa ronde.

Sous une pluie battante, je me rends à pied au hameau où est installé le P.C.. Comme je franchis la porte, le poncho dégoulinant de pluie, je tombe sur Popoff, ex-commissaire du peuple dans les brigades internationales pendant la guerre civile espagnole. Je l'avais aperçu à plusieurs reprises au maquis et perdu de vue après la prise d'Angoulême. Qu'est-ce qu'il peut bien faire là, cet oiseau de mauvais augure ? me dis-je intrigué. Comme le lieutenant m'invite à m'asseoir, d'un bond Popoff pose son gros cul sur le bord du bureau et sans attendre les présentations d'usage :

— Bob, c'est avec des gars comme toi que nous allons construire la France de demain.

— Ah oui ?

Voyant que je n'ai pas manifesté un grand enthousiasme, il continue :

— Bob, il nous faut, dès à présent, préparer le redressement du pays en regroupant nos forces au sein d'une même famille et veiller à ce que la classe prolétarienne ne soit plus exploitée par une bande de profiteurs.

Sur sa lancée, tous y passent : bourgeois, patrons... Moi, je revois le premier patelin que nous avons libéré et ce brave Mic me montrant le drapeau rouge qui flottait au sommet du mât de la mairie, en affirmant :

— Bob, ceux d'entre nous qui sortiront vivants de cette aventure finiront avec une carte du parti communiste dans la poche.

À l'époque, en rigolant, je lui avais répondu :

— Écoute, prophète, dorénavant tu marcheras devant et quand nous rencontrerons les Allemands, tu feras s'entrouvrir la terre pour les précipiter en enfer.

Même si, depuis quelque temps déjà, je soupçonne certains copains d'être sympathisants à la cause communiste, je ne m'attends pas à ce qu'on me pose la question d'une façon aussi directe. Ça m'étonne beaucoup. En fait, mes chefs connaissent parfaitement mon point de vue sur le sujet et au lieu d'y aller par la bande, ils m'attaquent bille en tête. Mais comme il va falloir aller au bout des choses, je joue le jeu. Et m'adressant à Popoff :

— Avant de poursuivre plus en profondeur cette conversation, j'aimerais que vous me définissiez ce que vous entendez par même famille.

— Avec plaisir, mon gars ! Car, si mes renseignements sont exacts, ton père est un petit fonctionnaire qui trime durement pour gagner sa vie. Vrai ou faux ?

— Vrai, mais mon père n'a jamais adhéré à aucun parti politique.

— C'est là son erreur et celle d'un bon nombre de ses semblables, précise encore Popoff. Ce qui explique pourquoi, à l'heure où nous nous parlons, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants agonisent dans les camps de concentration nazis, payant de leur vie l'apathie des autres.

Comme ça ne s'oriente pas du tout dans la direction souhaitée, curieux de savoir ce qui se trame en coulisse, je tâte le terrain en ces termes :

— En supposant que je me range de votre côté, comment voyez-vous l'après-guerre ?

La réponse de Popoff est instantanée et sans équivoque.

— Ce n'est pas avec des suppositions que nous allons bâtir l'avenir Bob, mais plutôt en affirmant notre volonté de peuple souverain. Alors ! Tu es des nôtres, oui ou merde ?

Mais pendant que du regard je cherche de l'aide, mon lieutenant reste toujours aussi silencieux. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour qu'il ouvre sa gueule ? Et puis, merde ! Qu'ils aillent se faire foutre !

— C'est impossible.

— Donc, il va falloir nous quitter, p'tit gars, réplique Popoff en

sautant à pieds joints par terre. La situation politique nous y oblige. Je suis désolé, mon gars, mais ce n'est pas le jour où nous descendrons dans la rue que nous pourrons faire le tri, conclut-il très sérieux.

Il vient de confirmer ce que les rumeurs laissent entrevoir depuis longtemps. L'ennemi n'est pas encore hors de nos frontières que déjà, on risque de plonger la France dans le chaos.

— Quand dois-je partir ?

— Immédiatement ! Tu te rendras par le train au Q.G. où tu remettras à l'officier des détails cette lettre. Ensuite, ils te dirigeront très certainement vers une unité de la Première armée.

Il griffonne quelques mots sur un papier adressés à mon adjudant puis en me tendant l'enveloppe :

— Voilà qui va bougrement faire plaisir à ta mère, p'tit gars.

Il me prend pour un dégonflé, ce con-là !

Une heure plus tard, je suis de retour en ligne. À la première casemate, je tombe nez à nez avec Mic en train de pester contre le fichu temps. Pressé d'en finir, sans ménagement, je lui annonce la nouvelle.

“ Eh bien, j'en connais un qui ne va pas être long à te suivre, exulte Mic. Le temps qu'ils consultent mon dossier et me voilà chassé du purgatoire. Mais c'est formidable ! ”

C'est l'adieu à Tintin qui s'avère le plus pénible. Il veut absolument m'accompagner jusqu'à la gare et comme il y a une attente assez longue, on a amplement le temps d'échanger des propos qui me le font découvrir sous un autre jour.

Dans une salle d'attente déserte, Tintin me confie qu'il est membre actif du parti communiste. Comme je suis au courant des persécutions dont il a été victime, connaissant l'aversion des Allemands pour ces gens-là, c'est facile à deviner. Toutefois, ce qui me frappe le plus chez cet homme d'apparence quelconque, c'est l'ampleur de ses connaissances.

— Tintin, puis-je te poser une question ?

— Certainement !

— Qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

— Manœuvre !

— Mais où as-tu puisé ton savoir ?

— Dans le grand livre de la vie où tu apprendras, avec le temps, que l'histoire des hommes est un éternel recommencement.

Sidéré, je me demande comment nous avons pu vivre si longtemps ensemble, à parler de futilités... Puis après avoir jeté un œil discret à la pendule, il se vide le cœur :

— Bob je te comprends. Hier unis dans l'adversité, aujourd'hui divisés par cette marchande d'illusions que l'on appelle Liberté, c'est l'histoire qui se répète. Pourtant, nous n'avons pas totalement perdu notre temps, car malgré nos dissensions nous venons de faire un autre pas vers une société plus juste qui devrait aboutir à un monde meilleur.

Le temps de s'offrir mutuellement une cigarette et il reprend :

— La route sera longue et difficile mon gars, mais chaque étape mène inévitablement au point où, transformés par une foule de connaissances dont nous ne pouvons aujourd'hui mesurer l'importance, les peuples s'uniront pour édifier cette société idéale dont nous rêvons tous. C'est irréversible ! Un jour, la terre sera la maison du peuple et l'univers son jardin d'où, en route vers je ne sais quelle conquête, l'homme pourra contempler son œuvre. Mais ni toi ni moi ne connaissons ce jour béni d'un seul et unique...

« Le train en direction d'Angoulême rentre en gare » annonce un employé de la S.N.C.F en ouvrant la porte qui donne accès au quai. C'est l'heure de la séparation.

“ Allez ! Va, fiston, et souviens-toi que le méchant communiste n'oubliera jamais le p'tit Limougeaud, ” me dit Tintin très ému.

— Votre permission, militaire ?

— La voilà !

Quand je me retourne pour un dernier adieu, Tintin a disparu.

CHAPITRE IV

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

DÉCEMBRE 1944 À MAI 1945



LE RETOUR AU BERCAIL

Il n'y a pas de mutation : on me démobilise. Et pour cause ! Sous les conseils d'un capitaine en retraite passionné de pêche, mon père a écrit au colonel Bernard que, vu mon jeune âge, il exige mon retour immédiat. Et je suis tombé dans le panneau. Ma mère va sûrement être contente, mais c'est mon père qui va se marrer, hein Popoff ?

En pleine nuit, je décide de passer d'abord chez mon oncle, prendre le pouls de la famille avant d'affronter le paternel, car à en juger par toutes mes lettres restées sans réponse, il est clair que le soi-disant camion de bois tourne encore dans sa tête. J'y suis reçu à bras ouverts et rassuré, quelques minutes plus tard, d'un pas alerte j'enfile le boulevard Gambetta désert. Vers les deux heures du matin, timidement je frappe à l'appartement : pas de réponse. Ils dorment. Je vais cogner à la porte de la salle à manger communiquant directement avec le couloir.

- Toc, Toc !
- Qui est là ? demande d'une voix craintive ma mère.
- C'est moi, Bob !
- C'est toi, mon petit ?
- Oui, maman !

— Charles, réveille-toi, c'est Bob, il est revenu.

— Ouvre-lui et arrête d'ameuter toute la maison, grogne mon père.

Quand par deux fois, la clé a actionné nerveusement le pêne de la serrure, je tombe dans les bras de ma mère en pleurs. Comme nos étreintes n'en finissent plus, mon père, debout au milieu de la salle à manger, les bras croisés, s'écrie :

— Et à moi, on ne me dit rien ?

Sans attendre, je me précipite vers lui.

L'accolade terminée, tout en me repoussant pour mieux m'examiner, il me toise du regard puis après m'avoir tâté le creux des épaules de ses mains calleuses :

— Eh bien, je vois que le maquis ne t'a pas trop déprimé.

— J'ai pris cinq kilos et grandi de trois centimètres.

— Bravo ! Mais tu aurais pu nous prévenir.

Se ravisant, il ajoute :

— C'est vrai qu'à la vitesse où fonctionne la poste... de toute façon, tu serais arrivé avant la lettre.

Je ne réponds pas. Soulagé de l'appréhension qui me tenaillait, maintenant je n'ai qu'une hâte. Comme personne ne me le propose, j'ose formuler tout haut ce qui depuis quelques minutes tourmente mon estomac :

— Il ne vous resterait pas un quignon de pain par hasard ?

— Mais où ai-je la tête, s'écrie ma mère, c'est sûr qu'après un aussi long voyage tu dois avoir faim.

On passe à la cuisine où je dévore tous les restes de leur repas du soir.

— Tu as meilleur appétit qu'avant ton départ, constate mon père.

— Je vais ouvrir un bocal de cèpes, propose ma mère, ça va prendre cinq minutes.

— Ce n'est pas la peine, mais pour faire descendre ce succulent repas, je prendrais volontiers un bon coup de rouge.

— Tu bois du vin, à présent ! s'exclame mon père qui n'en croit pas ses oreilles.

— Eh oui !

Le verre de vin avalé d'un trait, comme j'allume une cigarette :

— Et tu fumes ! Décidément, le maquis t'a complètement transformé, mon garçon.

— La guerre, ça n'arrange pas toujours son homme, aï-tu !¹

Alors que je tire goulûment sur ma cigarette, mon père profite d'une courte absence de ma mère pour me poser la question qui le turlupine :

— Démobilisé ?

— C'est ça, mais si tu permets, nous aurons tout le temps d'en discuter plus longuement dans les jours à venir.

— T'as raison, nous en reparlerons demain ou après-demain. L'essentiel c'est que tu sois de retour en bonne santé, précise-t-il soulagé.

Comme je termine ma cigarette, il ajoute :

“ Et maintenant au lit, moi je travaille tout à l'heure. ”

Bien au chaud sous la couette, j'ai de la difficulté à m'endormir. Je repense sans cesse à la question... Bouleversé par leur accueil, je l'ai gardée sur le bout des lèvres : terrible secret qui maintenant m'opresse.

Pourtant quelle épreuve épouvantable mon départ a dû leur faire vivre !

Le lendemain, dans la grisaille d'un hiver particulièrement précoce, je savoure pleinement la douceur d'un bon lit. Même l'odeur du chocolat au lait ne parvient pas à me sortir des draps. Enfoui sous l'édredon, le nez dans la plume, je ne vois plus le temps passer.

Après le petit déjeuner, vers onze heures, je descends faire un tour en ville. Les mains dans les poches, je me rends vite compte que, depuis mon départ, pas grand-chose n'a changé. Toujours aussi aimables, les commerçants s'affairent derrière leurs étals. Le flic de service au carrefour a les mêmes gestes que sous l'Occupation. Comme avant, le facteur dépose le courrier dans les boîtes aux lettres, s'arrêtant au hasard des bistrots pour un p'tit canon. Le laitier, lui aussi termine encore sa tournée en entassant dans un cliquetis cristallin ses bouteilles de lait vides à l'intérieur d'une carriole tirée par un vieux canasson décharné. Une chose pourtant a changé : les façades des édifices et des magasins. Le bleu, défense passive masquant les lumières de la ville aux bombardiers, a disparu presque entièrement des vitrines. Assis dans un bar, je note un autre changement : il n'y a plus d'Allemands aux terrasses des cafés. Aujourd'hui, ils portent incrustées dans le dos de leurs vareuses, deux lettres blanches : P.G.

1. Expression limousine

(prisonnier de guerre). Sous la surveillance de quelques militaires, maintenant armés d'un balai, ils nettoient les caniveaux de ma ville. Quoi qu'en pense mon père, notre action n'aura pas été vaine, me dis-je. Réconforté par cette vision, je vide mon verre et le cœur en fête, je retourne à la maison. Comme je pénètre dans la cuisine, la sirène de l'Hôtel de Ville émet une longue plainte qui me fait frissonner. Par réflexe, je m'apprête à descendre dans l'abri lorsque, sans broncher, ma mère me dit : “ Tiens ! il est déjà midi et le déjeuner n'est pas prêt ”. Comme on oublie vite.

Au cours du repas, j'amène la conversation sur la journée de mon départ, mais en voyant leurs visages changer d'expression, je comprends qu'il vaut mieux ne pas insister.

— Que comptes-tu faire dans les jours à venir ? s'informe mon père afin de changer de sujet.

— Me reposer quelque temps à la ferme des grands-parents, ensuite nous verrons.

— Bravo ! Ça va faire plaisir aux vieux de t'avoir pour Noël.

Puis le visage radieux, il ajoute :

— Allez ! Pour fêter ton retour, je prends trois jours de congé et ensuite nous partons tous les deux, jeudi soir, chasser sur leur terre.

— Et maman ?

— Elle nous rejoindra samedi avec un bon jarret et dimanche, nous réveillonnerons tous ensemble.

Il y a tellement de plaisir dans sa façon de me regarder qu'il m'apparaît impossible de le décevoir. Et pour la première fois depuis bien longtemps, j'éprouve le besoin de lui être agréable.

— D'accord, mais où vais-je me procurer un fusil ?

— Ton grand-père va te prêter le sien. C'est un vieux fusil à broches, mais je me fais fort de te dégotter des cartouches.

— Au fait, dans quel état as-tu retrouvé le tien ?

L'année où les Allemands réquisitionnèrent les armes, il l'avait enterré dans le jardin derrière la ferme en me faisant jurer de n'en parler à personne.

— En parfait état et, crois-moi, je n'ai pas perdu l'œil.

Avant de quitter Limoges, je rends visite à Luc. Il demeure avec Hélène dans une mansarde de la maison de ses parents. Au premier abord, le bel amour semble déjà envolé et le gros ventre qu'arbore maintenant

Hélène n'a pas l'air de les réjouir. À mon arrivée, leur mine déconfite ne fait qu'ajouter de la tristesse à cette mansarde aux murs suintants d'humidité. Ils y dorment, se lavent, mangent non loin du seau hygiénique, qu'on devine au renflement du bas de la tenture. Ils font pitié à voir. Devant leur peu de joie à me revoir, —ils étaient en train de s'engueuler —, je profite d'un moment de lassitude d'Hélène pour prendre congé.

Après avoir dévalé les escaliers quatre à quatre, je frappe à la porte de ses parents. Ce n'est guère plus réjouissant. Ils me paraissent si déprimés, qu'à nouveau j'écourte ma visite.

Quel gâchis ! Le cœur gros, je rentre par le boulevard où, tout essoufflé, Luc avait couru à ma rencontre le jour de notre départ pour le maquis.



TU DEVRAIS AVOIR HONTE !

Comme convenu, trois jours avant Noël nous prenons le train pour nous rendre à la campagne, mais ce dernier accuse un tel retard qu'il est plus de minuit lorsqu'on pénètre dans la cour de la ferme. N'étant pas prévenus, les grands-parents se sont, selon leur habitude, couchés comme les poules et profondément endormis dans la chambre du fond, ils n'entendent pas nos appels. Même le chien demeure silencieux. Frétilant de la queue, le brave Tãiaut n'arrête pas de me lécher les mains. Allez, aboie, mon beau ! Sa réaction est immédiate : me voyant accroupi, de puissants coups de langue il me débarbouille le visage. À bout de patience, mon père introduit deux cartouches dans son fusil et tire les deux coups en l'air, ce qui déclenche un concert d'aboiements dans toutes les fermes avoisinantes et finit tout de même par les réveiller.

La chasse est excellente, une véritable hécatombe, grâce à mon père qui n'a rien perdu de son adresse. Il vous abat un lièvre en pleine course à quatre-vingts mètres et avec un seize, s'il vous plaît.

Même si leur but n'était pas de protéger les animaux, en imposant la fermeture de la chasse pendant près de deux ans, les Allemands avaient contribué bien malgré eux au repeuplement de nos campagnes. Maintenant, le gibier y est plus abondant et moins farouche.

Dans la matinée de dimanche, pendant que d'un regard d'envie je contemple le tableau de chasse de mon père, étalé au pied du châtaignier où nous cassons la croûte, il aborde le sujet par ces mots :

— Tu devrais avoir honte !

Croyant qu'il fait allusion à ma bredouille, je tente de justifier ma maladresse.

— C'est bien moins gros qu'un homme et ça court beaucoup plus vite.

— Ce n'est pas des lièvres que tu as manqués que je veux te parler, réplique-t-il en me fixant droit dans les yeux.

— Ah, bon !

— C'est pour tout le mal que tu as fait à ta mère un certain jour du mois de juin. Tu t'en souviens, j'espère ?

— Il y a des choses qu'on n'oublie pas, mais je n'avais pas le choix et vous en demande humblement pardon.

Je lui explique la raison de mon départ précipité et tente de savoir ce que cette journée a été pour eux.

— Mais tu aurais pu nous faire fusiller, ta mère et moi, s'exclame-t-il tout en renversant sous l'effet de l'émotion la bouteille de rouge qui va rouler à ses pieds.

— Ce fut le sort d'un bon nombre d'innocents, tu ne penses pas ?

— Ouais ! Mais tu peux dire que tu nous as fait faire du mauvais sang et j'ai bien cru que ta mère ne s'en remettrait jamais. Figure-toi qu'en rentrant à la maison, ce fameux lundi midi, je l'ai trouvée en pleurs me répétant sans cesse : “ Bob n'est pas rentré, il lui est arrivé quelque chose ! Charles, un grand malheur nous guette, je le sens.” Incapable de calmer son appréhension, j'ai repris mon vélo et me suis rendu au café de ta tante. Bien sûr, personne n'était au courant. Comme l'atelier était fermé, je suis redescendu à la maison. Inutile de te dire que le repas a été bref. Agacé par les lamentations de ta mère, vers les deux heures, je suis retourné à la boîte. Ah ! J'ai eu l'air fin ! Le contremaître m'a presque ri au nez quand je lui ai parlé du camion de bois. En redescendant, je suis allé à la gare déposer une demande de congé, puis j'ai fait un saut à l'école professionnelle. Là encore, tu brillais par ton absence. “ J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave, m'a dit le directeur, car il vient de terminer *major* de sa promotion

et avec la mention bien, s'il vous plaît. » Tu parles ! Finalement, en rentrant chez nous, j'ai trouvé le père de ton copain Luc en compagnie du contremaître, annonçant à ta pauvre mère votre départ au maquis. Il tenait encore dans sa main le billet griffonné par son fils. Lui, au moins, avait eu la délicatesse de prévenir ses parents. Nom de Dieu ! Quelle journée et la nuit, quel cauchemar !

— Et les parents de Luc ne vous ont pas prévenus plus tôt ?

— La mère de ton copain n'a trouvé le mot qu'en début d'après-midi, alors le temps qu'elle prévienne son mari au travail et que celui-ci se rende à la boîte pour en informer le contremaître, il devait bien être quatre heures. Mais laisse-moi continuer, j'achève. Comme je ne pouvais plus laisser ta mère seule, j'ai dû la conduire chez le docteur pour qu'il lui prescrive un calmant. Même les voisins qui, d'habitude, ne posaient jamais de question n'arrêtaient plus de nous importuner. Crois-moi, si je t'avais eu sous la main ce jour-là, je t'aurais fait passer l'envie de jouer au petit soldat. Mais oublions tout ça. Je sens la moutarde me monter au nez et je ne voudrais pas gâcher cette veille de Noël aussi bêtement. Par contre, maintenant que tu es au courant, jure-moi de ne jamais en parler à ta mère : ça la rend malade.

— C'est promis.



TU Y CROIS, TOI, À CETTE EAU MIRACULEUSE ?

Quand on rentre à la ferme, le traditionnel pot-au-feu acheté au marché noir mijote dans un énorme chaudron en fonte sous lequel, mon grand-père, à l'aide du tisonnier, égalise les braises. À l'autre bout de la pièce, sur le couvercle du pétrin, les femmes préparent les pâtisseries. Évidemment, ce modeste réveillon ne peut se comparer à ceux d'avant-guerre, mais refait surgir en moi une pensée particulière allant tout droit aux gars qui sont en train d'arpenter les tranchées humides et froides des poches de l'Atlantique, Royan et Saint-Nazaire, ou des bords du Rhin en Alsace. Puis alors qu'on s'apprête à festoyer, sans rien dire, un peu avant minuit, ma grand-mère s'habille chaudement, saisit au passage un seau vide et disparaît dans la nuit. Intrigué, j'en fais la remarque à ma mère qui, l'instant d'hésitation passé, me répond :

— Elle va accomplir ce que sa mère lui a transmis avant de mourir afin d'attirer sur nous les Grâces de notre Seigneur Jésus-Christ.

Comme c'est la première fois que j'entends parler d'un acte semblable, vu l'énormité de la chose, je reste un moment perplexe. Et ce n'est qu'après avoir réalisé à quel point cela peut-être dangereux pour grand-mère que je propose d'aller à sa rencontre.

— Reste ici ! m'ordonne ma mère. Ce qu'elle va faire, elle doit l'accomplir seule et en cachette.

— Mais que va-t-elle faire de si important pour que tu m'interdises de l'aider ?

— Je vais te le dire, mais auparavant tu vas me promettre d'en garder le secret.

— C'est juré !

Après s'être signée, baissant la tête comme si elle craignait que des yeux invisibles ne lisent les paroles sur ses lèvres, elle me chuchote :

— Ta grand-mère se rend à la source où, agenouillée devant la margelle du puits, elle va prier. Quand le premier coup de minuit retentira au clocher du village, elle remplira le seau à ras bord, le portera jusqu'au cœur de l'étable pour en chasser les Démons. Après, elle aspergera les murs à l'aide d'un rameau de gui et visitera toutes les bêtes en humectant leur museau de cette eau miraculeuse qui les protégera de la maladie jusqu'à l'année prochaine. Ensuite, nous passerons à table.

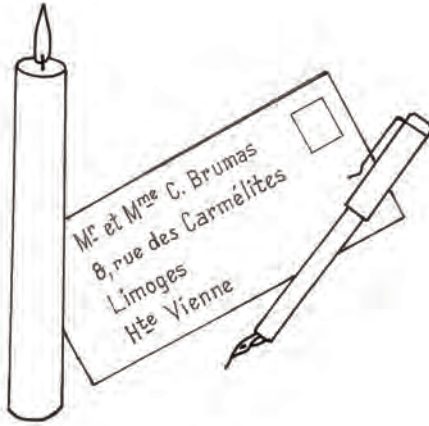
Abasourdi par ce que je viens d'entendre, machinalement je réplique :

— Tu y crois, toi, à cette eau miraculeuse ?

— Bien sûr ! Cela fait partie de nos traditions, gros nigaud.

Maintenant, je comprends beaucoup mieux pourquoi tant de superstitions persistent encore dans nos campagnes : la chouette chuintant dans la nuit sur un arbre proche de la maison annonce une mauvaise nouvelle, une glace brisée : sept ans de malheur, le chien de la ferme hurlant au clair de lune : la mort, une rencontre avec un chat tout noir : des ennuis et combien d'autres présages. Mais ces braves paysans illettrés ressentent tout ça avec une conviction tellement profonde, qu'il est inutile de tenter de les raisonner.

De retour de sa tournée, le visage serein, ma grand-mère accroche sa pelisse derrière la porte et nous convie à passer à table. Le lendemain, mes parents nous quittent. “ Je t'ai laissé des cartouches, me dit mon père, mais profite-en pour te reposer, car bientôt il va falloir songer à reprendre le collier. ”



C'EST L'HEURE...

Accaparé par les mille et une besognes que doivent accomplir les paysans durant l'hiver, je n'ai pas vu le temps passer. Comme il n'y a ni calendrier ni horloge, les bêtes décident du lever et du coucher, le soleil, des repas, les lunaisons, des semailles et des récoltes, les vents ou les crépuscules, des conditions atmosphériques du lendemain. Un beau matin, en feuilletant un journal acheté chez le forgeron dont la femme tient épicerie, je réalise que nous sommes mi-février. Finalement, incapable de me faire à l'idée que les Alliés peuvent très bien gagner la guerre sans moi, trois jours plus tard, je prends la décision de rejoindre la Première armée française.

En quittant la ferme ce jour-là, le cœur gros, mais fermement résolu à poursuivre le combat, je ne rentre pas à la maison. Rendu en ville, je me présente à la caserne Beaublanc afin d'y souscrire un engagement pour la durée de la guerre. « Tu tombes bien, me dit l'adjudant de service, le dernier contingent part demain pour l'Alsace ». Sans hésitation, je signe le contrat en me vieillissant d'un an. Je n'ai pas encore dix-huit ans. Dans la soirée, profitant du calme de la salle de police, je libère ma conscience en écrivant à mes parents. Je n'ai pas à chercher mes mots, ils viennent tout naturellement à la flamme vacillante de la bougie me servant d'éclairage.

Aux armées, mi-février 1945

Chers parents,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route pour la plus extraordinaire croisade de tous les temps. Jamais, depuis que le monde existe, l'homme n'a eu l'occasion de participer à une mission aussi noble (j'y crois dur comme fer). C'est donc animé d'une grande fierté, qu'irrésistiblement je vais me joindre à cette formidable armée et abattre sans pitié les bourreaux de millions d'opprimés qui dans les camps d'extermination nazis attendent la fin de leur cauchemar.

En écrivant ces mots, je frissonne à la pensée qu'on puisse les oublier sans le moindre remords. Comment, devant tant de souffrances, peut-on rester insensible et cacher sa honte en feignant de les ignorer ?

Dans le silence de la pièce où je me trouve, la pénombre se fait complice et projette en moi les scènes horribles maintenant à la une des journaux.

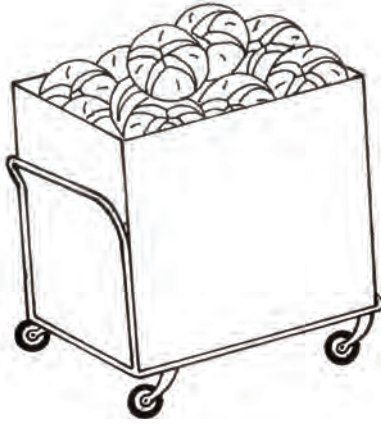
Il y a trop de gens, là-bas derrière les barbelés, pour que je me dérobe. Comme vous le savez, la machine hitlérienne n'est pas encore morte. Bien au contraire, sentant sa fin très proche, elle intensifie ses crimes. Alors, pour tous ceux qui souffrent dans leur chair et leur âme, je vous le demande, arrêtez de vous lamenter sur mon sort et pensez un peu à eux. Car demain, en voyant les sourires pathétiques de ces ombres humaines, vous comprendrez, j'en suis sûr, la véritable raison de mon départ. Mais quoiqu'il arrive, souvenez-vous que nos souffrances ne pourront jamais se comparer aux leurs.

Comme je recharge mon stylo, le clairon sonne l'extinction des feux et le sergent de garde me fait signe de rejoindre mon dortoir. L'essentiel étant dit, je conclus rapidement :

Excusez-moi, c'est l'heure.

Votre fils qui vous aime.

Bob



FONFON

Après une nuit peuplée de cauchemars où le visage de ma mère en pleurs se juxtaposait aux scènes des charniers faisant la manchette des journaux, je descends très tôt dans la cour de la caserne afin de m’oxygéner et chasser de mon esprit ces images horribles. Finalement, las de tourner en rond dans cette cour ceinturée de murs délavés par le temps et que seuls quelques arbres rabougris égaient de leur verdure naissante, je m’assois à l’entrée d’un couloir. Machinalement, je sors une cigarette, l’allume tout en suivant des yeux les volutes de fumée bleutée s’échappant de mes lèvres pour aller se perdre dans l’air frais d’un matin pas comme les autres, quand :

“ Hé ! rigolo, pousse ton cul ou je t’écrase ! ” me gueule un gars en immobilisant à quelques centimètres de mon dos un chariot rempli de boules de pain.

D’un bond, je fais face à l’insolent et m’apprête à le corriger lorsque je vois apparaître de derrière cette boulangerie ambulante, un visage ne m’étant pas inconnu.

- Bob ! Qu’est-ce que tu fais là ?
- Fonfon ! Et toi, vieille branche ?

C'est un bon copain que j'ai perdu de vue sous l'Occupation. Il est le fils d'un grand musicien disparu en pleine gloire et nous nous sommes connus à l'école primaire où nous avons usé nos fonds de culotte sur les mêmes bancs. Par la suite, lui s'est dirigé vers le classique et moi vers le technique.

Abandonnant son chariot au beau milieu du couloir, il me convie à le suivre.

— Qu'est-ce que tu fous à l'intendance, tu n'as pas lâché les études pour la boulangerie, tout de même ? lui dis-je surpris.

— Bien sûr que non, mais j'ai vite appris à me démerder, mon vieux, et crois-moi, par les temps qui courent, le seul endroit peinard en caserne, c'est encore les cuisines.

En franchissant la porte à sa suite, je crois pénétrer dans un dépotoir : tout n'est que rouille, rafistolage et désordre, d'où émane une odeur d'égoût.

— Et c'est là-dedans que vous nous préparez à bouffer ! ne puis-je m'empêcher de constater dans un haut-le-cœur.

— Au début, ça surprend un peu, mais on s'y fait vite, précise-t-il. De plus, en partant, les Fritz n'ont pas jugé nécessaire de faire le ménage, bien au contraire. Alors, tu comprends...

— Depuis combien de temps traînes-tu tes bottes dans ce capharnaüm ?

— Ça va bientôt faire deux mois. Et tout ça à cause de Maurice, père du peuple et sauveur de l'humanité.

— Non !

— Eh oui ! Même que les petits copains, allergiques aux noms à charnière¹, m'ont viré de Saint-Nazaire en me recommandant de rejoindre l'armée des aristocrates.

Comme dans la région, nous sommes en pleine dissidence, les jeunes communistes, U.J.R.F.², voient déjà Maurice Thorez³, président de la première République populaire de France.

— Eh bien ! Ils se gourent ! reprend Fonfon tout excité. Le Français

1. Nom à particule

2. Union des Jeunes Républicaines Françaises

3. Secrétaire général du parti communiste

est beaucoup trop individualiste. Écoute autour de toi, partout c'est le même refrain : « Si j'étais au pouvoir, je ferais ceci, je ferais cela ». Crois-moi, nos concitoyens sont beaucoup plus attachés à leurs principes de cul-terreux qu'à une doctrine révolutionnaire qui risque de bouleverser leurs habitudes. À vrai dire, l'Internationale communiste n'est pas pour demain et en supposant que cela se fasse, le dernier pays à y adhérer sera la France. Mais toi, comment es-tu venu échouer ici ?

— En songeant aux pauvres mecs en train de pourrir en Allemagne.

— Ça ne sera plus très long... Oh le con ! Quelle heure est-il ?

— Six heures.

— Merde ! Le pain devrait être rendu au fourgon chargé de le transporter à la gare. Salut ! Je fonce, sinon nous n'en aurons pas pour le voyage. Et n'oublie pas, rendez-vous dans le wagon de queue.



EN ROUTE VERS L'ALSACE

En fin de matinée, le vague à l'âme, j'essaie de faire plus ample connaissance avec mes futurs compagnons. Ce n'est guère réjouissant. La plupart sont de nouvelles recrues, racolées aux quatre coins du département par une propagande de bouche à oreille. Les malheureux ! Ils rêvent de se couvrir de gloire pour séduire une marraine de guerre ou encore pour épater les copains. Fascinés par le matériel ultramoderne des Alliés, — qu'ils n'ont vu qu'aux actualités — ils s'imaginent déjà aux commandes d'un char d'assaut, au volant d'une jeep ou d'un G.M.C., pourchassant l'Allemand en fuite sous les applaudissements des foules en liesse. D'autres, persuadés qu'ils ne participeront pas aux combats, se sont engagés pour la frime. Inquiets, aujourd'hui ils échafaudent des stratégies pour se trouver une planque dans les états-majors.

Ceux en provenance des maquis se tiennent à l'écart, assis sur les marches de la salle de police d'où ils contemplant, d'un air désabusé, ces futurs héros. « Fermez vos gueules et approchez, j'ai à vous parler » clame un adjudant debout dans l'embrasure de la porte du corps de garde.

Comme si le ciel venait de tomber dans la cour, le brouhaha fait place à un profond silence, suivi du martèlement des pas sur le pavé. Dominant

la foule de son 1,55 mètre rehaussé de cinq marches, il hurle ses ordres : « Je serai votre chef de convoi jusqu'à destination. Départ à pied dans quinze minutes. Vous traverserez la ville en rang, par quatre, au pas de route et en silence. Arrivés à la gare, je vous communiquerai de nouvelles instructions. C'est tout ! »

Pète-sec, le frère !

Quand on forme les rangs, je me glisse au centre de la colonne et me colle près d'un géant à l'allure un peu innocente, car en examinant attentivement l'itinéraire, j'ai appris avec stupeur que nous passons à moins de cinquante mètres du bistrot de ma tante. Me faisant tout petit, rendu là je risque un œil vers le café : la porte est fermée. Illico, je me redresse en poussant un soupir de satisfaction qui fait rigoler le grand dépendeur d'andouilles me servant de paravent.

À la gare, je poste ma lettre et comme me l'a conseillé Fonfon, discrètement je me dirige vers le fourgon de queue. Mais voilà qu'en me voyant grimper dans le wagon, l'adjutant, qui a les yeux partout, se met à pousser une gueulante à s'en faire péter les cordes vocales. Ignorant la présence de mon père quelque part au travail sur un quai, il provoque par ses hurlements un véritable attroupement. Mais est-ce qu'il va la fermer, bordel ! Voyant que je n'obtempère pas à ses ordres, ce conard me rejoint et tente par la force de me pousser sur le quai. Pris de panique à l'idée de voir surgir mon père, la rage au cœur, je l'empoigne par le cou et le dépose dans un coin hors de vue des curieux. Peine perdue, cet âne bâté braille de plus belle. Tu vas la fermer, ordure ! Sa respiration devient rauque. Le visage violacé, il n'en pipe plus une. Réalisant que je suis en train de l'étrangler, je relâche mon étreinte tout en le maintenant contre la paroi du compartiment, un genou sur ses joyeuses, prêt à les lui écraser au moindre geste et, furieux, je lui crache au visage : Ne te trouve jamais devant moi durant le combat sinon je t'abattraï comme un chien !

Vague mouvement de la pomme d'Adam.

— Tu m'entends ?

— Tu n'auras pas ce plaisir, parvient-il à articuler entre deux déglutitions.

— Et qui m'en empêchera ? Hein, mon salaud !

— Une fois sur place, moi je fais demi-tour, m'avoue cet enfoiré.

C'est finalement l'arrivée de Fonfon qui met fin à l'algarade. Il lui explique la raison de mon emportement et le persuade de me laisser seul avec lui. Décidément, mes premiers contacts avec les juteux ont le même effet qu'un pavé dans la gueule d'un flic un jour de manif.

“Laisse tomber, dans trois jours tu ne verras plus sa sale gueule,” me dit Fonfon occupé à mettre un peu d'ordre dans le compartiment.

C'est un départ bien différent. Cette fois, loin de prendre la fuite pour sauver ma peau, je vole comme un bon samaritain au secours de millions d'opprimés. Pourtant, le même sentiment de culpabilité m'opprime aussi intensément que la première fois. Que c'est donc difficile de faire plaisir à tout le monde, me dis-je en revoyant par la pensée le visage de ma mère en pleurs et les sourires anticipés des prisonniers libérés.

— Allez ! Oublie ce conard et viens boire un coup, me dit Fonfon.

— Merci, je n'ai pas soif.

— Hé ! tu ne vas pas me faire une crise de cafard, copain ?

— Si le fait d'être triste à l'idée d'imposer une nouvelle épreuve à ses viocs c'est avoir le cafard, alors, oui !

— Voilà bien un raisonnement de fils unique. Si tu avais un frère ou une sœur, tu n'aurais pas ce problème, mon vieux.

— Ça ne te fait rien à toi de quitter ta mère et ta sœur ?

— Ma sœur a bien d'autres soucis et n'a guère le temps de s'occuper de son frangin. Quant à ma mère, envoutée par le charme irrésistible de son directeur, elle passe le plus clair de son temps à se refaire une beauté. Et puis, un jour ou l'autre, il faut bien se libérer de la tutelle de ses parents, non ?

Bringuebalé par le roulement oscillatoire du convoi, graduellement j'oublie la famille et le con de juteux pour me laisser distraire par un paysage presque printanier sans cesse renouvelé. En fait, tout paraît si calme dans cette nature en fête, qu'il est difficile d'imaginer que nous sommes encore en guerre. Pourtant, nous roulons vers elle. Graduellement les cimetières peuplés de croix blanches et grises, surgissent de partout. Les morts ont envahi les champs. Dans des villages qu'on croit désertés, parfois on perçoit aux abords des voies un air d'accordéon nous rappelant le p'tit bal du samedi soir : défoulement d'une jeunesse insouciant qui oublie son drame dans l'alcool et la danse.

Durant les trois jours de ce voyage interminable, je n'ai pas l'occasion de rencontrer l'adjudant. Mais à chaque arrêt prolongé, je l'entends arpenter le ballast comme un chien de berger aboyant après ses brebis.

— Tu devrais lui jeter un croûton de pain en récompense, dis-je à Fonfon, sinon il risque d'oublier le meilleur de ce que ses dresseurs lui ont enseigné.

— Tu l'aimes vraiment pas.

— Je le déteste !

Pour accélérer le service, trois fois par jour, j'aide à répartir le plus équitablement possible les rations. Ce travail terminé, blottis sous des couvertures de laine, le wagon n'étant pas chauffé, mon pote et moi échangeons des propos sur nos activités passées. Nous constatons, un peu amers, qu'à Royan comme à Saint-Nazaire, nous éprouvions à ce moment-là les mêmes difficultés dues aux mêmes raisons : un manque flagrant d'armes offensives à cause des engagements politiques de nos chefs.

Le troisième jour, en début d'après-midi, le convoi s'immobilise dans une gare en ruine, sous les regards des sentinelles battant la semelle sur une terre glacée.

“ Tout le monde en bas, ” annonce à plusieurs reprises une voix anonyme canalisée par un porte-voix.

Claquant des dents dans un froid sibérien, je rejoins les copains sous l'œil vigilant de notre chien de berger. Enveloppés dans nos couvertures bigarrées, nous ressemblons à s'y méprendre à une colonne de déportés politiques en route vers un camp d'internement.

“ Faites monter votre bande de clochards dans les camions stationnés sur la place et ensuite, venez me rejoindre à ma jeep, ” ordonne un officier au juteux.

Glacés jusqu'aux os, on s'entasse sur les banquettes latérales des G.M.C. où, à l'abri d'une bâche raide comme la justice, on a l'impression d'avoir moins froid.

— C'est frisquet l'Alsace au printemps, me dit Fonfon tout en frémissant de tous ses membres.

— Plus le pays est froid, plus les filles sont chaudes, affirme sans rires un gars vachement documenté.

— Si d'ici là, nous ne sommes pas morts de pneumonie, c'est

encourageant, reconnaît Fonfon.

En attendant l'âme sœur prête à me réchauffer les pieds, il faut faire quelque chose, sinon... "Tiens, mets ça dans tes chaussettes," me propose un gros rougeaud en me passant une pincée de moutarde en poudre.

La réaction ne se fait pas attendre : dix minutes plus tard, j'ai les pieds en feu.

Après un voyage épouvantable, — les camions roulent sur des pistes faites de tôles perforées —, les fesses en compote, on fait notre entrée dans un village où, dans des crissements de pneus, notre convoi s'immobilise devant une école à l'intérieur de laquelle un gros poêle alsacien diffuse une chaleur revigorante. Consignés avec deux sentinelles en arme à la porte, après un bon repas chaud, on en profite pour faire un brin de toilette. Puis, propres comme des sous neufs, on s'allonge sur la paille fraîche qui dès qu'on y touche libère des effluves sentant bon les moissons. Curieusement, cette odeur très particulière me rappelle l'époque où, perché sur la charrette débordante de gerbes de blé, je rentrais à la ferme de mes grands-parents en rêvant à des aventures extraordinaires. C'est bien ça, maintenant que tu es en pleine action, tu songes au calme de la campagne, me dis-je un brin nostalgique.



L'ALSACE AU PRINTEMPS

À nouveau l'incorporation et à nouveau je me vieillis d'un an. "Soyez fiers d'appartenir à la seule armée française reconnue par les Alliés", nous dit l'officier en nous souhaitant la bienvenue au sein de la Première Armée. Quelques heures plus tard, revêtus de notre uniforme anglais, nous sommes méconnaissables. "T'es beau comme un Dieu !" s'exclame Fonfon en ajustant les plis de ma capote.

Beau, peut-être, mais terriblement déçu d'avoir à combattre sous un uniforme étranger et de surcroît, dans un régiment formé en grande partie de gars issus des F.F.I. et qui traîne une flopée d'officiers et de sous-officiers tenant mordicus à conserver leurs galons. Bien sûr, ils doivent passer un examen, mais jugez-en par vous-même. À cet effet, le responsable chargé de l'homologation des grades dispose d'une section ayant comme consigne d'obéir aveuglément aux ordres reçus.

- Votre grade ?
- Sous-lieutenant.
- Parfait ! Faites manoeuvrer cette section.
- Garde-à-vous ! En avant, marche ! Une, deux, une, deux...
Section, halte !

— Bien, maintenant, allez jusqu’au mur et faites-leur exécuter un demi-tour en marchant.

— Arme sur l’épaule ! En avant, marche ! Une, deux, une...

Incapable de commander correctement un demi-tour, le pauvre sous-lieutenant voit s’écraser la section bête et disciplinée contre le mur. Adieu galons !

Au suivant !

La plupart d’entre eux jouent de malchance et de sous-lieutenant ou d’adjudant, ils se retrouvent sergent ou caporal.

— Ne fais pas cette gueule-là, sergent, lance Fonfon à un sous-lieutenant rétrogradé, de capitaine me voilà rendu deuxième pompe et je n’en fais pas un drame, moi.

— Hé ! Arrête de te foutre de ma gueule, rétorque celui-ci furibard.

Une chance que d’autres officiers supérieurs aient du métier. Débarqués du Tchad ou d’Afrique du Nord, ils se baladent en jeep, arborant orgueilleusement leurs batteries de cuisine¹ à en faire rêver plus d’un.

— Rassemblement, votre commandant va vous parler, gueule du haut du perron d’une villa un quelconque sous-off.

Comme il est loin de posséder le don de galvaniser les foules, son discours est long et ennuyeux jusqu’au moment où, ayant signifié aux bleus qu’ils subiraient un entraînement intensif avant de nous rejoindre, armés de beaux mortiers tout neufs, il ordonne :

— Que les anciens maquisards sortent des rangs et se regroupent sous les ordres de l’adjudant-chef R... Dorénavant, vous lui devez obéissance, c’est votre chef de section.

“ Chouette, il reste ! ” me crie une voix intérieure.

“ Oh, nom de Dieu ! ” s’exclame Fonfon le souffle coupé.

Les yeux rivés sur lui, je jubile. Maintenant, mon fumier, tu en fais partie de cette chair à canon. Quand nos yeux se croisent, le message est si clair qu’il change de couleur. “ Ça y est, il s’écroule, ” murmure Fonfon en le voyant s’agripper au balcon. Mais non ! Surmontant la trouille qui doit lui nouer les tripes, il nous fait mettre au garde-à-vous et après avoir rendu son salut au commandant, il rompt les rangs.

1. Décorations

Le lendemain, on rejoint notre compagnie d'affectation en demi-repos à Mackenheim où depuis une semaine, les anciens goûtent la douceur du foin bien sec, juste au-dessus de l'étable des vaches d'un fermier pro-allemand.

Un jour, alors que tous les nouveaux sont réunis dans la cour de la ferme pour se familiariser avec les nouvelles armes, ce salaud de pecnot, en distribuant le fourrage à ses bêtes, en profite pour tenter de tuer un ancien à coup de fourche. Surnommé le philosophe à cause de sa naïveté excessive, — il est encore plus jobard que moi —, l'ancien ne doit son salut qu'à l'intervention rapide d'un de ses copains qui, feignant de dormir, suit le manège du coin de l'œil. Juste comme le fermier amorce le geste fatal, d'un puissant coup de crosse de fusil, le gars fait voler en l'air l'outil qui va se planter ailleurs. "Ne t'amuse plus jamais à ce petit jeu-là," hurle ce dernier en braquant son arme vers le pecnot, sinon je te fais sauter ta sale tête de boche pour ensuite donner ta cervelle en pâture à tes porcs. Le vieux profère des menaces en patois alsacien puis, furieux, dévale les marches de l'escalier quatre à quatre pour se réfugier dans sa cuisine.

Cet enfoiré s'en est pris au philosophe parce qu'il courtise une de ses filles. Eh oui ! Tout en respectant l'interdiction formelle de ne pas nous approcher de la résidence familiale — il la voit en douce au village — malgré son air con et sa vue basse, le philosophe réussit à déjouer la vigilance paternelle et s'envoie gaillardement la plus francophile de la famille.

Un matin alors que je tire ma flemme dans le foin, Fonfon, tout excité, vient me sortir de ma torpeur avec une histoire incroyable.

— Bob, réveille-toi ! J'en ai une bien bonne à te raconter et crois-moi, ça vaut le coup.

— C'est si drôle que ça ?

— À mourir de rire !

— Comment ça ?

— Tu te souviens du gros rougeaud qui t'a passé la farine de moutarde pour te réchauffer les pieds ?

— Oui, bien sûr.

— Il est à l'hôpital.

— Et tu trouves ça drôle ?

— Très ! Car je dois t'avouer que sous son air con, il cachait un raffinement auquel je n'aurais pas pensé. Merde ! c'est tellement invraisemblable que je ne sais plus par où commencer.

— Tu accouches, oui ou merde ?

— Eh bien, figure-toi qu'en passant devant l'étable tout à l'heure, j'ai entendu un cri épouvantable suivi de plaintes. Tout de suite, j'ai pensé au philosophe et me suis dit : Ça y est ! ce coup-là, le vieux con l'a planté. Mais en ouvrant la porte, devine ce que j'ai vu ?

— Le rougeaud, je suppose ?

— Le rougeaud, oui ! Mais allongé dans la litière, à moitié inconscient, alors qu'un veau fouillait de son museau sa braguette ouverte.

— Non !

— Je te jure !

— Comme ça, il se faisait siphonner les roubignoles par cette pauvre bête ?

— Sûrement ! Et le veau, d'un puissant coup de tête dans les joyeuses, lui en a fait voir trente-six chandelles.

— Ça a dû lui scier la banane ?

— Tu parles ! Et la gueule qu'il se payait, sans parler du reste. Même l'infirmier en lui appliquant des compresses froides en pleurait de rire. On aurait dit deux figues bien mûres, prêtes à tomber tellement elles étaient violacées. Mais le plus drôle, c'était d'entendre ses lamentations. Il se faisait un sang d'encre à l'idée qu'il lui faudrait expliquer tout ça à son arrivée à l'hôpital.

— Pas facile.

— Évidemment ! Mais pour calmer son angoisse, l'infirmier lui a suggéré de dire qu'en sciant du bois, son pied a glissé sur la bûche et qu'il est tombé à califourchon sur la chèvre.

Nullement surpris par ce que je viens d'entendre, pour corroborer la description proposée, j'ajoute :

— C'est pas très glorieux, mais beaucoup moins gênant à expliquer, tu ne trouves pas ?

— Merde ! Je le soupçonnais d'être vicelard, mais à ce point, poursuit Fonfon.

Intrigué par ses propos, mine de rien, je pousse la conversation un chouïa plus loin :

— Dis-moi, copain, est-ce que tu as déjà assisté à ce genre d'exhibition ?

— Moi...jamais ! Et toi ?

— Oui, au maquis. C'était des paris stupides où, pour ne pas perdre la face et nous prouver qu'ils avaient tout vu et tout essayé, certains fanfarons s'exécutaient en affirmant qu'en Indo, quand ils étaient isolés dans la brousse, ils se tapaient des chèvres en rêvant aux femmes.

— J'espère qu'elles avaient les yeux bridés, conclut Fonfon sidéré.

Quelques jours plus tard, on prend position au bord du Rhin. À cheval sur ma mitrailleuse Hotchkiss, Fonfon assis à mes côtés, on surveille les blockhaus où de l'autre côté du fleuve, les Fritz sont confortablement installés. Mis à part le fait que nous soyons très loin de la mer, l'endroit nous rappelle les gourbis alors que face aux poches de Royan et de Saint-Nazaire, nous attendions patiemment la reddition des Allemands.

Environ une semaine avant la grande offensive, on voit enfin arriver la section des mortiers. Gonflés à bloc, ils s'installent sur notre aile droite et bien décidés à nous en mettre plein la vue, rapidement, ils mettent un tube en batterie. Commandée par un officier dont l'expérience se limite au camp d'entraînement, la démonstration est brève : un éclair suivi d'un grand boum ! Et voilà un paquet de mecs allongés au sol, criblés d'éclats. Pour un coup de maître, c'est réussi. Ces cons, dans leurs précipitations, avaient installé le tube sous un arbre dénudé où l'obus, en heurtant de plein fouet une branche, a explosé.

Le temps que ça arrive aux oreilles du commandant et les mortiers reprennent le chemin de l'entrepôt suivis de leurs servants en route pour le dépôt.

Par un curieux hasard, juste avant le jour J, Fonfon est détaché au P.C. du bataillon en qualité d'estafette et remplacé par un Polonais que tout le monde appelle Skoro, diminutif d'un nom beaucoup plus long. Chic type, mon nouveau pourvoyeur sort d'un maquis et n'a de Polonais que le nom. Natif d'une ville du Nord de la France où son père exerçait le métier de mineur, suite à l'arrestation et à la déportation de sa famille en Allemagne, Skoro n'a plus qu'une seule idée en tête : faire payer chèrement

aux hitlériens le prix de cette séparation. Mais son plus cher désir, véritable raison de sa présence dans l'armée, est précisément de participer à la libération de milliers de Taté i Mamé (Papa et Maman) et pourquoi pas ?

Un soir, après le départ de Fonfon, j'ai la visite de notre adjudant qui sous le faux prétexte d'une inspection me prend à part et me propose, comme ça tout bonnement, de faire la paix. Il est encore trop tôt, répondis-je sèchement. Mais rassure-toi, mes comptes je les règle toujours de face, jamais dans le dos. La main tendue, ne sachant plus quelle attitude prendre, dans un sursaut de fierté il fait volte-face et disparaît dans la nuit.

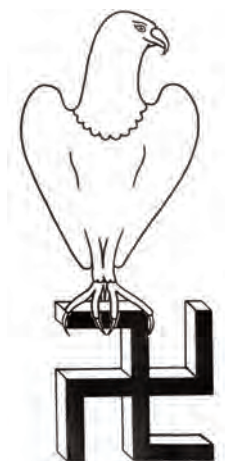
— Qu'est-ce qu'il te voulait ? demande mon sergent toujours prêt à fayotter.

— Me rappeler combien notre première rencontre a été enrichissante et amicale.

Skoro qui a suivi de loin mon entretien avec le juteux profite d'une visite aux latrines pour m'assurer de son soutien. Mis au courant de mon différend avec ce conard par Fonfon, dans un élan fraternel il s'est rangé de mon côté. Et c'est la culotte baissée que côte à côte, nous scellons d'une vigoureuse poignée de main notre bonne entente.

— On lui chie sur la gueule ?

— On lui...



DE L'AUTRE CÔTÉ, C'EST L'ALLEMAGNE

Le jour tant attendu arrive. Par un beau matin de la fin-mars, on reçoit l'ordre de se mettre en route pour une destination d'abord inconnue. À pied, par petits groupes, on quitte notre retranchement avec armes et bagages. “ Ça y est ! Cette fois, on y va ! ” gueule un baroudeur dans l'âme.

Où ça ? Pour déjouer les esprits trop curieux, l'état-major fait circuler le bruit que nous allons prêter main-forte aux Américains en Belgique. Mais pendant que nous donnons libre cours à notre imagination, — on appréhende une contre-offensive semblable à celle de Von Rundstedt dans les Ardennes —, nos voisins d'en face braquent leurs canons. À peine venons-nous de mettre pied sur la route, qu'une succession de miaulements bizarres, suivis d'explosions transforme rapidement la route en cratères fumants. “ Dispersez-vous, ordonnent les officiers et continuez d'avancer à l'abri des bordures. ” Réalisant qu'ils tirent à la limite de la portée de leurs canons, notre commandant de compagnie décide de passer à travers champs, sauvant ainsi bien des vies et me remplit d'admiration envers notre lieutenant. Incapables d'allonger le tir, les Fritz arrêtent le pilonnage sous lequel, malheureusement, quelques traînards malchanceux viennent de finir, au bord de cette route, un combat à peine commencé.

En fin d'après-midi, couverts de poussières et fourbus, on atteint un sous-bois où nous attend une flotte de camions G.M.C.. Comme il faut patienter jusqu'à la nuit, je profite de ces quelques heures de détente pour tenter de connaître notre destination. À mon grand étonnement, les chauffeurs n'en savent pas plus que nous.

— Tout ce que je sais, me dit l'un d'entre eux, c'est que je dois suivre le camion devant moi.

Ce qui, loin de me satisfaire, m'incite à poser une question encore plus bête et méchante :

— Et si le type qui te précède se balance dans le fossé, tu le suis ?

— Hé, p'tit gars, encore un qui me prend pour un mouflet, si tu avais déjà conduit un G.M.C. dans un convoi en pleine nuit et sans phares, tu comprendrais qu'on n'a guère le choix.

Bien sûr ! Ce qui explique pourquoi on trouve parfois des tas de ferraille entassés les uns sur les autres au fond des précipices.

Embarqués en début de soirée, on roule une bonne partie de la nuit vers l'inconnu, les yeux rivés sur le camion collé à notre cul, tout en implorant la Divine Providence de garder bien ouverts les yeux des conducteurs. Ce qu'on peut être croyant dans ces moments-là !

— C'est pas possible... ils doivent bouffer des carottes à longueur de journée pour conduire comme ça, s'exclame un bigleux tout en écarquillant les yeux à l'approche du camion qui pourrait nous percuter.

— Hé, l'Anglais ! (Il fait allusion à l'uniforme.) Baisse la bâche.

À l'allure où ils roulent, je préfère ne rien voir, ajoute un autre qui lui, pratique la politique de l'autruche.

Ouf ! Quand le convoi s'immobilise en bordure d'un bois et qu'on nous ordonne de descendre, c'est avec soulagement qu'on saute à terre.

“ Silence, défense de fumer et en colonne par un, ” me chuchote mon sergent.

Machinalement, je transmets les ordres tout en cherchant du regard mon pourvoyeur Skoro qui, pris d'une envie pressante, s'est isolé dans la nature.

“ En avant et sans bruit, ” ordonne cette fois le sous-off.

Vachement inquiet, je demande à mon voisin s'il a vu Skoro. Sans s'émouvoir, ce dernier me fait signe que non et passe le mot pour qu'il vienne me rejoindre en tête de la colonne.

À la queue leu leu, notre section marche des heures, empruntant par endroits d'étranges sentiers délimités par des rubans fixés à des branches et qu'il faut bien se garder de franchir si on ne veut pas se faire envoyer en l'air par une mine.

— Où allons-nous ? s'inquiète Skoro qui vient tout juste de me rejoindre.

— Au baroud, mon pote, mais pour le reste, mystère et boule de gomme !

Finalement, un peu avant l'aurore, on débouche au bord d'un fleuve en crue dont on perçoit le roulement tumultueux.

“ Ça ressemble étrangement au Rhin, ” me fait remarquer Skoro qui a passé une partie de l'hiver sur la digue à Mackenheim.

“ Que chaque homme prenne position individuellement le long de la forêt. Allez ! exécution et en sourdine, ” ordonne notre juteux.

Seul dans un trou d'obus à l'abri d'un sapin, je regarde dans la nuit noire défiler les eaux glacées de cet interminable serpent lumineux prêt à nous engloutir. Animé d'une fierté soudaine où l'orgueil l'emporte sur la peur, je me dis : de l'autre côté, c'est l'Allemagne et tout à l'heure tu vas y poser le pied. C'est formidable ! Comme le jour tarde à poindre, ressentant un léger creux à l'estomac, je décide de casser la croûte. Sans bruit, j'ouvre une ration K pour en retirer une boîte de fromage et un paquet de biscuits. Tout en mastiquant ce délicieux mélange, — c'est fou ce que les goûts peuvent changer —, les mains collantes de paraffine, je sens monter vers moi d'étranges émanations. Quelle odeur, ma sœur ! Ce fromage à la saveur si délicate, dégage des vapeurs que je ne lui connaissais pas. Affamé, je termine la boîte. Après m'être rincé les amygdales, (je n'en ai plus), d'une gorgée de thé froid, l'odeur pestilentielle est toujours là. Y'a sûrement une bestiole de crevée quelque part, me dis-je un brin perplexe. Finalement, ce n'est qu'au lever du jour que j'aperçois horrifié, la source de cette puanteur. En face de moi, à deux mètres à peine au-dessus de ma tête, pend accroché à une branche d'un sapin par la manche de sa vareuse, un bras en décomposition qui pointe son moignon vers le corps déchiqueté et sans jambes d'un Allemand. La tête boursouflée tirant sur le marron, il fixe le ciel de ses yeux grands ouverts d'où s'échappe une substance gélatineuse blanchâtre à vous soulever le cœur. Incapable de supporter plus longtemps cette vision, je me glisse en rampant dans le bois.

Je suis encore sous le choc de cette macabre découverte quand, rompant le silence angoissant, notre artillerie se met à bombarder le bois d'en face. D'abord, quelques explosions qui, rapidement, se succèdent à un rythme accéléré. Ça vole de partout. Des troncs d'arbres entiers se couchent dans un roulement assourdissant. Et vas-y que je te déboise le coin ! Qu'est-ce qu'ils prennent sur la gueule, les Frisés ! Quand cesse le bombardement, un moment hébété, je crois être atteint de surdité.

Mais à peine les bourdonnements d'oreilles ont-ils disparu que d'autres bruits grandissant en intensité se propagent jusqu'à nous. Ce sont les bateaux chargés de faire la navette entre les deux rives. Mis à l'eau en un point plus propice, ils dévalent le courant comme des dingues. Dès qu'ils sont à notre hauteur, par groupes de huit, sous les cris d'encouragement de nos officiers et les injures des pilotes exaspérés par notre lenteur, on embarque. Accroupis le long du bordé de nos bolides propulsés par des moteurs hors-bord surpuissants, nous volons littéralement sur l'eau, guettant l'autre rive, anxieux de voir la réception que nous y réservent les Fritz. Notre attente est brève ! À peine venons-nous de quitter la berge qu'une multitude de colonnes d'eau jaillissantes nous encadrent, envoyant dans les cris horrifiés de ses occupants plusieurs canots par le fond. Collé aux autres gars, dans le feu de l'action, je ne me suis même pas rendu compte de la présence de mon adjudant. En l'apercevant, rien que pour l'emmerder, crâneur, je gueule : Finie la rigolade, n'est-ce pas, chef ? Il me regarde et esquisse un pâle sourire ; il a les chocottes. Et moi donc ! Puis, par je ne sais quel hasard, enfin nous touchons l'autre rive.

Mais voilà qu'au moment de sauter à terre, je reste coincé dans la position accroupie. Mon sac à dos bourré de munitions, auquel est accrochée une boîte d'aluminium étanche pleine de cigarettes, reste pris à l'extérieur de la coque de noix nous ayant servi d'hydroplane. J'ai beau tirer, je demeure prisonnier du bordé et ignoré des copains.

“ Sortez-moi ce mec du bateau, gueule le pilote cramponné à son gouvernail, ou je le fous à la baille ! ”

Il le ferait, ce con-là, me dis-je toujours coincé. C'est finalement le dernier à descendre, en l'occurrence le juteux qui, après une brève hésitation, arrache la boîte d'aluminium prise dans une cornière sectionnée et me délivre de cette position pour le moins ridicule.

Ça s'est passé tellement vite et j'ai l'air tellement con qu'il me faut

plusieurs secondes avant de trouver les mots pour le remercier. Et lui de répliquer :

“ C’est tout naturel, tu aurais fait la même chose, n’est-ce pas ? ”

Alors là, c’est moins sûr !

Sur sa lancée, ma compagnie entame une avance prudente sous le couvert de la forêt inondée. Attaqués sur leurs flancs par la 9^e D.I.C.¹ débarquée avant nous plus bas, les Allemands ont déjà amorcé un repli vers Karlsruhe où ont lieu de violents affrontements. Mais là encore, les diables rouges² les délogent de la carrière où ils sont retranchés pour nous laisser le nettoyage de la ville défendue par des fanatiques isolés.

Au hasard d’un soupirail ou d’une fenêtre, on rencontre la résistance de quelques forcenés qui, refusant de se rendre, ont choisi de mourir pour leur Führer. Mais au fur et à mesure que nous progressons, je reste stupéfait par l’âge des défenseurs : certains n’ont pas quatorze ans. Et dire que je croyais être le plus jeune combattant de toutes les armées. “Tout à l’heure, à grands coups de pieds dans le cul, vous allez me retourner ces mouflets chez leurs mères,” s’écrie notre juteux après les avoir examinés de plus près. Au début, on rassemble tous ces misérables sur une immense place où l’on peut lire sur une plaque criblée d’éclats : Platz Adolph Hitler. Dépenaillés, les mains derrière la nuque, ils font pitié à voir les héros d’hier. Plus encore, ces officiers bardés de médailles qui maintenant s’avancent craintifs vers la fouille, appréhendant sans doute les repréailles dont ils étaient coutumiers. Durant l’inspection, on les sépare en trois groupes : les enfants et les vieillards d’un côté, les soldats de la Wehrmacht de l’autre et enfin, les S.S.. Puis on attend les ordres.

Dans ma section se trouve un ex-étudiant en médecine surnommé Pignolle, sans doute à cause d’un fort penchant à pratiquer la masturbation et aussi à sa manie de tremper sa verge dans nos quarts de vin pour, après nous avoir écoeurés, en avaler le contenu. Ce qui parfois provoque des prises de gueules assez violentes. Mais comme nous connaissons tous sa triste histoire, la plupart du temps nous l’excusons.

1. Neuvième division d’infanterie coloniale.

2. Surnom des gars de la 9^e D.I.C.

Résistant de la première heure, vers la fin de l'occupation allemande et en dehors de ses cours à la faculté, Pignolle s'était spécialisé dans le vol d'essence qu'il siphonnait à même les réservoirs des camions allemands. Pris sur le fait par des soldats de la Wehrmacht, ces derniers l'avaient confié aux bons soins de la Gestapo. Ces grands spécialistes de la question, toujours aussi zélés, lui avaient fait le coup de la baignoire. Voyant que les bains alternés d'eau chaude et d'eau glacée suivis d'immersions prolongées à la limite de l'asphyxie ne donnaient pas le résultat escompté, ils avaient poussé le vice jusqu'à lui casser une jambe. Exaspérés par son mutisme, pour clore l'interrogatoire, ils s'étaient complu à lui brûler le dos à l'aide d'un fer à repasser tout en lui enfonçant des aiguilles chauffées à blanc sous les ongles des mains avant de le jeter inconscient au fond d'un cachot où, lors de la libération de sa ville, il fut découvert à moitié mort. L'homme équilibré qui avait franchi la porte d'entrée de la Gestapo, en était ressorti transformé en monstre au point que même ses amis les plus intimes ne le reconnaissaient pas.

Par je ne sais quel caprice du destin, Pignolle est arrivé chez nous avec une seule idée en tête : tuer... Tuer tout ce qui porte un uniforme allemand.

Pendant que nous faisons une pause, assis par petits groupes non loin des prisonniers, Pignolle, pris d'une fureur soudaine, se saisit d'un fusil mitrailleur et sans avertissement, se met à tirer sauvagement sur les enfants. Dans des hurlements entrecoupés de pleurs, on voit des corps s'abattre. Réalisant qu'il va les tuer tous, des gars se précipitent et le désarment avant qu'il ait le temps d'enclencher un second chargeur. C'est la mêlée où, terrassé par les copains, il bat l'air de sa jambe folle, en hurlant :

“ Laissez-moi faire, sinon dans vingt ans, ce seront eux les tortionnaires de vos enfants ! ”

“ Qu'est-ce qui se passe ? ” demande notre lieutenant attiré par la fusillade et les hurlements.

En voyant le carnage, il fait évacuer les blessés et ordonne à Pignolle de le suivre.

Dans l'heure qui suit, on apprend qu'il a été muté dans le service auxiliaire et qu'il ne sera pas cité à comparaître devant un conseil de

guerre. “ Maintenant, il ne tuera plus personne, ” nous confie le copain chargé de nous annoncer la nouvelle. Il se trompe comme nous le verrons plus tard.



LA BARAKA

La mort a parfois de drôles de façons. Elle s'infiltré partout, même où on l'attend le moins. Puis au moment où tout semble jouer en sa faveur, voilà que le destin s'en mêle et renverse la situation au point de changer le cours des choses. Le grain de sable, en somme, qui fait que... Cela dit, après avoir remis nos prisonniers à une escorte chargée de les conduire au bataillon, mon groupe entreprend le ratissage du secteur nous étant assigné. Quelle chance ! On tombe sur une maison close où l'on est accueillis par une nuée de prostituées qui, au cri de : *Mein lieber* (Mon amour), nous sautent au cou en nous offrant du schnaps à profusion, ce qui transforme rapidement cette opération de nettoyage en une partie de plaisir, sans qu'aucun ne s'y oppose. Au diable la guerre, à nous les femmes qui fument et qui pètent dans la soie ! Cependant, Skoro, toujours aussi méfiant, n'en continue pas moins à inspecter les lieux, et ce, malgré les efforts soutenus d'une de ces garces tentant, sans succès, d'user de tous ses charmes pour le retenir dans la grande salle. Il ne va pas très loin. Rendu au bout du couloir, il entrevoit dans une demi-obscurité, des soldats allemands prenant la fuite. Sans sommation, il tire dans le tas et se met à gueuler : « Aux armes, les copains, c'est un traquenard ! » Il s'ensuit une riposte de pistolet mitrailleur où se perdent ses derniers mots.

Brutalement arraché aux jeux de l'amour par les détonations qui se répercutent dans la salle comme un roulement de tonnerre, chacun se rue sur son arme, prêt à faire feu. « Merde ! C'était trop beau ! » maugrée un copain en fourrant dans sa poche un soutien-gorge qui quelques secondes plus tôt retenait toute son attention. Prises de panique, les filles se mettent à crier et à courir dans tous les sens comme de véritables folles.

Dans cette pagaille où le plaisir d'étreindre un corps de femme a cédé la place à la fureur de tuer, je réussis à me glisser auprès de Skoro. Il n'est pas blessé.

— Y en a deux qui ont filé dans la pièce voisine, précise-t-il en me montrant l'endroit du doigt.

— Allons-y !

Ma première rafale passe à travers la porte comme dans du beurre, suivie de puissants coups de pieds qui arrachent la serrure. Simultanément, on lâche une seconde décharge qui se perd contre le mur. Foudroyés par les premiers projectiles juste au moment où ils ouvraient la fenêtre pour filer, deux vert-de-gris gisent dans une mare de sang, l'un d'eux tenant encore dans sa main la tenture à laquelle il s'était agrippé en tombant.

— Skoro, combien étaient-ils ?

— Difficile à dire, mais sûrement plus de deux et ces putes le savaient.

Pendant que les copains prennent d'assaut l'étage supérieur, on rassemble ces dames. Comme l'une d'elles parle un peu français, on finit par la faire avouer.

— Ils étaient nombreux ?

— Une dizaine.

— Ils foutent le camp ! hurle un gars en dévalant l'escalier pendant que les copains les mitraillent par les fenêtres.

Salopes !

Pourquoi n'avons-nous pas réagi plus violemment envers ces filles ? Je ne saurais le dire. Mais elles viennent de nous faire réaliser que nous n'avons pas encore acquis des réflexes d'envahisseurs. « Il va falloir changer de tactique, » dit Skoro, sinon certains d'entre nous vont finir sur le ventre d'une pute, un poignard entre les deux omoplates.

On a beau fouiller le coin en questionnant les civils chez qui nous faisons irruption, on ne retrouve pas leur trace.

— Si vous voulez mon avis, avance un gars, il suffit de coller quelques otages au mur et...

— Pas question, réplique notre sous-off, nous ne sommes pas des SS.

— Alors foutons le camp d'ici, propose le même gars, car tout à l'heure, sous les regards idiots de ces empaillés, — il désigne un groupe de civils figés de peur —, il se pourrait que notre bon cœur nous perde.

Comme nous arrivons à la limite de notre secteur et qu'il ne reste plus beaucoup de maisons à fouiller, notre groupe termine sa mission dans un gasthaus (restaurant).

Contrairement aux établissements de chez nous avec leurs larges vitrines garnies de publicités sur les spiritueux, celui-ci ne laisse rien paraître de sa véritable raison d'être. La salle est vide. Pourtant un homme et une femme, les patrons sans doute, se tiennent debout derrière un énorme comptoir. Lui un géant, à la tête carrée qu'une absence de cheveux rend très antipathique et qui contraste avec le visage encore séduisant de sa compagne, reste de marbre.

Comme je dépose mon F.M. sur une table.

“ C'est à toi de faire la cave, ” me dit mon cabot-chef en me confiant son pistolet mitrailleur, moi je m'occupe de ta pétoire tout en surveillant le crâne d'œuf et sa frau.

— Pas de soldat nazi chez vous ? demande notre sergent dans un allemand petit nègre.

— Nein ! répond sèchement la tête carrée.

Rapidement, on se disperse pour accomplir cette ultime tâche de routine afin de s'assurer qu'en dehors de ce couple il n'y a personne d'autre. Pressé d'en finir, à la lueur de ma lampe électrique, je descends l'escalier menant au sous-sol et débouche dans une grande pièce où il y fait noir comme dans un tunnel. Évidemment, pas de fenêtre ni électricité, mais il semble y avoir de tout : lits, tables, réchauds à gaz, ustensiles de cuisine. Pour se protéger des bombardements, ils y ont élu domicile en y entassant leurs objets de valeur. Alors qu'à l'aide de ma torche électrique j'en fais le tour sans rien remarquer d'anormal, je décide de me rendre à une énorme armoire collée contre le mur du fond. Trahi par une table basse qui a échappé à mon regard, je me prends les deux pieds dedans en poussant un puissant juron. Quel con ! En tentant de rattraper mon équilibre,

mon pistolet m'échappe et ma torche s'éteint en touchant le sol. Au lieu de te précipiter à la fauche, tu ferais mieux de regarder où tu mets les pieds, me surpris-je à dire tout haut. Et me voilà les quatre fers en l'air sur un plumard. Mes allumettes ? Comme je fouille dans mes poches, je pressens une ombre plus noire que le noir qui m'entoure se jeter sur moi. Dans un réflexe de protection, je lève le bras gauche où va se planter un je ne sais quoi suivi d'une sensation de brûlure alors qu'une masse sombre déviée par ma parade s'abat sur le lit. L'espace d'un éclair, je saisis mon poignard de la main droite et frappe au hasard dans ce tas de viande qui pousse un cri épouvantable tout en m'envoyant valdinguer contre la barre du pied du lit où je reste coincé, sans arme, agrippé à un bras inerte au bout duquel s'échappe un objet métallique. Retenant mon souffle, j'écoute... Pas le moindre bruit ! D'un coup de reins, je me dégage. Desserrant mon étreinte, je sens un bras glisser entre mes doigts et une main toute molle rentrer en contact avec la mienne. Dans un geste de répulsion, je lâche prise. Patatras ! Quelque chose de flasque vient de s'abattre sur le plancher. Puis... plus rien. Seul le grand silence semble occuper la pièce. La gorge serrée par une peur atroce, je ne pense plus qu'à une seule chose : sortir de là et voir... voir enfin la lumière. Ce n'est qu'au pied de l'escalier, quand je m'agrippe à la rampe, que je ressens une douleur lancinante me paralyser le bras à la hauteur du poignet alors qu'un liquide poisseux me colle les doigts. Tremblant de tous mes membres, je gravis les marches qui n'en finissent plus.

En me voyant apparaître, chancelant et un bras couvert de sang, le copain assis devant mon F.M. se lève d'un bond et :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Un Chleuh, je suppose...

Pris d'une rage soudaine, il se tourne vers le couple en gueulant :

“ Fumiers ! Vous avez failli faire zigouiller un copain ! ”

Puis hors de lui, il saisit le F.M. et leur crache sa haine en vidant un chargeur au complet.

Alertés par les détonations, les copains de corvées aux étages supérieurs bondissent à notre secours. Mais rendus au milieu de l'escalier, en apercevant le tableau, ils s'arrêtent horrifiés.

— Tu n'aurais pas dû faire ça ! gueule le sous-off au copain qui tient encore mon F.M. dans ses mains.

— J'aurais peut-être dû les remercier de nous avoir caché la présence d'un de leurs tueurs, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas une raison suffisante pour abattre des civils, réplique le sous-off en m'apercevant.

— Écoute-moi bien, sergent de mes deux, reprend le cabot, j'en ai plein le cul de ta façon de faire la guerre. Quand ils ont fusillé mon père pris en otage à la sortie de l'usine où il travaillait, ils n'ont pas fait de sentiment, eux. Pourtant, mon vieux n'avait rien fait, lui. Mieux que ça, son usine fabriquait des moteurs d'avion leur étant destinés. Et puis, au lieu de nous regarder avec des yeux de merlan frit, vous feriez mieux d'aller vérifier si l'ordure qui a tenté de dessouder Bob est bien morte.

Comme il achève de fixer mon pansement, les copains remontent le cadavre d'un SS vêtu de la tenue noire qu'ils traînent jusqu'au pied du comptoir.

— Tiens ! me dit le sous-off en me tendant la dague du Chleuh qu'il a ramassée au pied du lit, voilà un joli trophée dont tes petits-enfants un jour seront fiers.

— Qu'est-ce qu'il y a de gravé sur la lame ? C'est la première fois que j'en vois une d'aussi près.

— Alles Für Deutschland (Tout pour l'Allemagne) précise mon pourvoyeur à nouveau à mes côtés.

Les jambes en flanelle, soutenu par Skoro, je me rends au poste de secours. La blessure est profonde, mais sans gravité, constate le toubib. La lame est passée à quelques millimètres de l'artère radiale en glissant sur l'os.

“ T'as la baraka ! ” me souffle Skoro à l'oreille alors qu'un infirmier m'enfonce d'un seul coup une aiguille à la hauteur de l'omoplate.

— À la diète pendant vingt-quatre heures et surtout, pas d'alcool, prescrit le Toubib en m'injectant une solution antitétanique.

— Et les femmes ? demande Skoro, histoire de me redonner un peu de couleur.

— S'il en a le courage, il n'y a rien qui s'y oppose, conclut le Toubib. Alors que moi, ruisselant de sueur, — j'ai une sainte horreur des piqûres, — je sens le plancher basculer au plafond.



QUELLE SORTE DE CARTES UTILISEZ-VOUS ?

En arrivant à la compagnie, j'ai l'agréable surprise de rencontrer Fonfon. Depuis son affectation au P.C., il est au courant de tout et nous annonce qu'avant de nous engager à nouveau dans la bataille, l'état-major a décidé de nous accorder deux jours de repos. Mais comme la ville n'est plus qu'un amoncellement de ruines et que Skoro, en rigolant, lui demande s'il a repéré un pont pour y passer la nuit. Il réplique : “ Hé ! Tenez-vous bien les gars ! Pas question de dormir à la belle étoile ou de prendre la garde car nous logerons chez les particuliers dans le centre-ville où nous vous avons réquisitionné les plus belles maisons encore debout. Alors qu'en dites-vous les potes ? ” Effectivement, cela me donne un sursis inespéré, moi qui, assis sur un tas de décombres, me demande secrètement si demain j'aurais la force de poursuivre le combat. Puis, très fier de lui, tout en roulant des mécaniques, il prend les choses en main :

“ Allez ! debout, esclave, et à présent suivez votre guide jusqu'à la piaule spécialement réservée pour nous trois. ”

Maintenant, ce sont mes pieds qui me torturent. Trop petites, les chaussures enfilées en hâte lors de l'habillement en Alsace ont fait naître durant les marches forcées des ampoules profondément infectées.

— Pourquoi ne te ferais-tu pas porter pâle ? me dit Fonfon en me voyant marcher sur des œufs. Avec ta blessure au bras et tes pieds en marmelade, c'est gagné : quinze jours d'hosto, un mois de convalo et peut-être l'Armistice.

— Il n'en est pas question ! Je ne me suis pas rendu jusque-là pour tirer au cul, mais bien...

— D'accord, on a compris, vieux frère, conclut Skoro qui déteste les tirades patriotiques.

“ Nous y sommes ! Messieurs les Anglais, passez les premiers. ” En s'effaçant, Fonfon nous invite à pénétrer dans un immeuble cossu à la façade criblée d'éclats d'obus. Au troisième, à sa suite nous franchissons la porte d'un intérieur richement décoré où nous accueillent deux femmes parlant parfaitement français. Comme s'il était chez lui, Fonfon m'installe sur le canapé du salon et, les présentations terminées, retourne au P.C. quérir à manger. Spontanément, la plus jeune des deux Allemandes m'apporte un oreiller qu'elle glisse sous ma tête tout en me proposant fort gentiment d'aller m'allonger sur un lit.

— Vous y seriez plus confortablement installé, me dit-elle dans un français impeccable.

— C'est très gentil, mais je préfère rester ici. Cependant, j'accepterais volontiers un grand verre d'eau bien fraîche.

— Je vais plutôt vous préparer une infusion, ça vous détendra, reprend-elle.

Dès qu'elle a disparu, inquiet tout en m'adressant à Skoro :

— Ça se voit tant que ça ?

— Pour être franc, tu n'as pas très bonne mine et à ta place j'accepterais son offre, répond ce dernier.

— Oh que non ! Car, tu conviendras avec moi qu'en pareille circonstance, il faut savoir rester vigilant.

— Ne sois pas idiot, vieux frère, tant que je serai là personne ne viendra t'achever, je te le garantis.

— Je reste.

— Comme tu voudras.

Alors que j'inspecte du regard le décor dont le luxe et le bon goût témoignent d'une époque où les Seigneurs de la guerre s'approprièrent les

biens d'autrui sans le moindre scrupule, je tombe en contemplation devant deux superbes dragons en porcelaine de Chine qui semblent garder jalousement un magnifique paravent oriental tapissé de soie. Dans la salle à manger, j'admire le calme et l'élégance de la plus jeune occupée à dresser la table. Avec grâce, elle dépose sur une nappe d'un blanc immaculé des assiettes en porcelaine de Saxe dont les motifs dorés rehaussent la pureté diaphane de la matière, laissant transparaître l'ombre de ses doigts effilés qui les manipulent avec précaution. C'est trop d'honneur, à moins que Fonfon lui ait tapé dans l'œil ? me dis-je perplexe.

Quand tout est en place et que la plus âgée achève de déposer au centre de la table une lampe à pétrole garnie de dentelle, c'est un émerveillement de voir ce déploiement de luxe où les verres en cristal finement travaillés laissent filtrer des faisceaux de lumière se reflétant sur les nombreuses facettes des porte-couteaux soigneusement disposés devant des couverts d'argent gravés aux initiales de la famille.

— Quand votre camarade sera de retour et pendant que madame ma mère préparera le repas, nous prendrons l'apéritif, dit-elle à Skoro.

Comme ce dernier, paralysé par la gêne, ne répond pas, je précise :

— Pour moi, un léger bouillon de légumes suffira.

— Nous y avons pensé. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais aller me changer, ajoute-t-elle en s'éloignant.

Impressionné par ce faste, Skoro, mal à l'aise, me fait part de ses inquiétudes.

— Ça sert à quoi ces bouts de verre qu'elle a mis devant le paquet de couteaux ?

— Ces bouts de verre, c'est du cristal où on dépose son couteau pour ne pas salir la nappe.

— Et tous ces verres ?

— Un pour chaque vin.

— Et cette batterie de cuillers, de fourchettes, de couteaux bicornus.

— Selon les mets.

— Ouais ! Mais il y en a de différentes tailles, lesquels je vais prendre en premier ?

— Ça va dépendre de ce que Fonfon va ramener, mais pour ne pas faire d'impair, observe-le et ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Alors qu'ils sirotent un excellent apéritif puisé à même la réserve personnelle du commandant de bataillon, moi j'ingurgite un affreux bouillon de légumes sentant le rutabaga. L'estomac barbouillé par une réaction de mon organisme aux diverses injections reçues, loin d'exciter mon appétit, les émanations provenant des plats pleins de bonnes choses me soulèvent le cœur.

Si pour ces dames et Fonfon le repas est un régal, pour Skoro c'est un véritable supplice qui ne prend fin que lorsque la maîtresse de maison les invite à passer au salon pour y prendre le café.

Dans la soirée, pour tuer le temps, la plus jeune sort d'un tiroir un volumineux jeu de cartes qu'elle dépose sur la table en demandant à Fonfon de couper. En faisant des petits paquets, elle le fixe d'un regard complice tout en l'interrogeant sur ses préférences : Amour, argent, santé. ?

Intrigué par la dimension anormale du jeu alors qu'elle s'apprête à dévoiler l'avenir de Fonfon, je pose la question idiote :

— Puis-je savoir quelle sorte de cartes vous utilisez ?

— Des tarots ! Pourquoi ? Ça vous intéresse ?

Surpris, j'hésite un instant puis réflexion faite :

— Disons que ...

— Eh bien, dès que j'aurai fini d'explorer l'avenir de votre camarade, je me pencherai sur le vôtre, me dit-elle en retournant une carte. Un jeune homme brun...

— C'est moi, s'exclame Fonfon tout en la dévorant des yeux.

— Couvrez ces cartes : je vois une femme blonde.

— C'est elle ! me chuchote Skoro à l'oreille.

Sous l'éclairage sautillant de la lampe à pétrole, elle se lance dans la description d'un futur très mouvementé. Puis clôturant ses prédictions sur une fin lointaine et paisible, elle approche un guéridon du canapé et me prie de couper.

À mon contact, les cartes ne tiennent pas le même langage. Plus j'en aligne, plus les choses se compliquent et finalement, font apparaître un froncement de sourcils sur son visage de madone.

— C'est grave ? lui dis-je en la voyant hésiter.

— J'ai du mal à cerner votre destin. Vous avez de très bons signes annonciateurs de fortune et de gloire, mais toujours accompagnés du

spectre de la mort. On dirait qu'elle enveloppe votre existence d'un manteau invisible que ma perspicacité ne parvient pas à percer.

Alors qu'elle en retourne une autre, brouillant les cartes, elle ajoute :

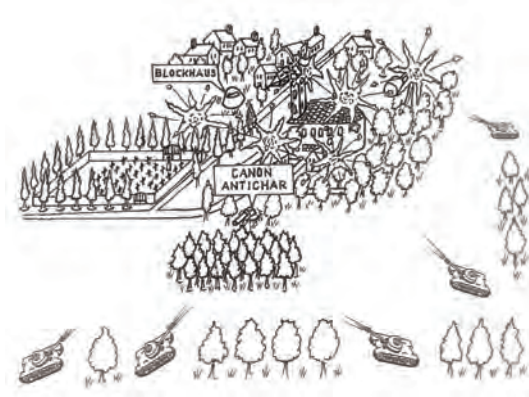
“ Je regrette, mais je ne peux vous en dire davantage. ”

C'est une façon de me faire comprendre qu'il ne me reste plus longtemps à vivre, me dis-je tout en affichant un air désinvolte.

— Allez ! À toi Skoro, propose Fonfon qui s'amuse comme un p'tit fou.

— Non, merci ! Je préfère garder mes illusions jusqu'au bout, répond mon pourvoyeur.

Comme il commence à se faire tard, ces dames prennent congé de nous en me proposant la chambre la plus confortable. Mais le canapé est si douillet qu'il me sert de lit pour la nuit.



BRUTALEMENT, C'EST LE GRAND SILENCE

- Où allons-nous ? s'inquiète un gars, du fond du camion.
- Aux fraises ! rétorque un autre.
- Arrêtez de déconner et numérotez plutôt vos abattis, gueule un pessimiste qui rapidement se fait clouer le bec par un balèze n'appréciant pas du tout son manque d'humour.

Ces deux jours passés à me faire dorloter par la vieille Allemande m'ont complètement retapé. Et les bottes, cadeau de mon lieutenant, me vont à ravir. Libéré de mes boulets, j'ai l'agréable sensation de marcher sur un nuage en pantoufles de velours.

Pendant que nous roulons silencieux sur des chemins défoncés, mon pourvoyeur fouille dans son sac et en sort un objet enveloppé dans un maillot de corps.

- Tiens, je ne t'ai jamais fait de cadeau. me dit-il en souriant.
- Mon poignard ! T'es vraiment chouette, Skoro.
- “ Ah la vache ! il pourrait freiner plus doucement, ” gueule un gars affalé à nos pieds, alors que notre camion s'immobilise brutalement en cognant du cul contre un arbre en bordure d'une route.

En sautant du G.M.C., on sent la terre vibrer sous nos pieds. Effec-

tivement, nous ne sommes plus très loin du front et percevons distinctement le roulement ininterrompu d'un puissant tir d'artillerie. Mais de prime abord, ce qui m'intrigue le plus c'est la présence de trois camions de ravitaillement stationnés à environ cent mètres l'un de l'autre. Que peuvent-ils bien avoir à nous distribuer ? Au départ, nous avons touché nos rations K et tout ce qu'il faut pour tenir le coup pendant trois jours. Tout en marchant, j'observe leur manège sans que ça fasse tilt dans ma tête. Quand, rendu à la hauteur du premier, on me remet un quart vide, je crois comprendre. Au deuxième, plus de doute : " Avale ça et vite ", me dit un type, le jerrycan dégueulant un liquide jaunâtre qui, en plus de me laver les mains, asperge mes bottes.

Bête et discipliné, je fais cul sec. Beurk ! Les yeux en roue libre et le gosier en feu, je crois crever d'asphyxie. Comme Skoro qui a bu ça sans sourciller, — ils sont blindés les Polonais —, sort une cigarette, dans une affreuse grimace qu'accompagne une voix éraillée, je parviens à articuler :

— Ne craque pas d'allumettes, Sko, sinon j'explose !

" Pou... pou... pour qu'ils nous do... dopent de la... la... la sorte, ça... va être du... dur, " bégaye notre sergent, les yeux ronds comme des boules de loto, tout en balançant son quart vide dans le troisième G.M.C..

Plus nous avançons le long de la route, plus il devient évident que les Frisés ne sont plus très loin. En fait, ils sont retranchés dans le village sur lequel notre artillerie déverse des tonnes d'obus imitant au passage les miaulements d'une horde de chats en furie. Mais les ordres sont formels : ne pas s'aventurer au-delà du bois et attendre à l'abri des arbres la fin du pilonnage.

— Hé Bob ! Qu'est-ce que tu penses de la fraülein tireuse de cartes ? me demande Skoro allongé près de moi.

— Très cultivée et baisable.

— C'est également l'avis de Fonfon, mais lui, il l'a baisée, affirme mon pourvoyeur.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

Il ne répond pas. Mais pour nous qui savons nos familles en sécurité, point de slogans : " Les Allemands ne sont pas nos amis. Ne fraternisez pas avec l'ennemi. " Nous, nous cherchons le rapprochement. C'est con, la guerre. D'autant plus qu'au seuil de la délivrance, bon nombre de prisonniers meurent sous les bombes de leurs libérateurs.

Puis, alors que nous commençons à prendre racines brutalement, c'est le grand silence ! Un silence où tout un chacun se regarde en se disant à lui-même : Tout à l'heure... peut-être... et ce soir les copains braderont mes cigarettes.

— Dans quelques minutes, ça va être à nous de jouer, annonce le juteux en jetant un œil à sa montre.

— On fait ça comment ? lance un plaisantin, à la belote ou au poker ?

— On fait ça au pas de course jusqu'au mur du cimetière d'en face, précise le juteux.

— Tu parles d'un endroit pour un rancard, mais puisque tu y tiens, allons-y ! reprend le même pince-sans-rire.

— Hé minute ! vous n'allez pas abandonner un copain ? s'inquiète Skoro accroupi derrière un arbre.

C'est plus fort que lui, avant chaque attaque, il faut qu'il lâche du lest.

Au signal, c'est la ruée sauvage sous un déluge de 88 Autrichiens projetant dans les airs des nuages de terre et de poussière. Tout en zigzaguant, (je me rappelle les beaux conseils du G.M.R. à Angoulême), poussé par une envie folle de parvenir vivant au cimetière, je cours comme un dératé, tout en me disant :

Souviens-toi ! Un crochet à gauche, à droite... mais je suis complètement con, fonce tout droit, Ladoumêgue¹ Boum ! Et badaboum ! Sur le cul ! Il n'est pas tombé loin, celui-là ? Allez ! Debout, esclave, ce n'est vraiment pas le moment d'admirer le paysage. Merde ! Où sont les copains ? Alors, tu accélères, Tarzan de mes deux ! C'est pas vrai ! Il est bien loin ce putain de mur ? Ouf ! Enfin le v'là.

Le feu au cul, je déboule les derniers mètres menant au portail où les premiers arrivés s'acharnent à faire sauter la serrure.

“ Abritez-vous derrière les tombes, ” hurle le juteux, et ouvrez l'œil !

“ Bob, par ici, ” me crie Skoro, tout en faisant des signes désespérés de la main.

Dans toute cette confusion où chacun pense d'abord à sauver sa peau, je maugrée contre Skoro. Pourtant, c'est de ma faute. Si au lieu de zigzaguer comme si j'affrontais un tir de mitrailleuse, j'avais foncé

1. Champion de course à pied

tout droit, nous ne nous serions pas perdus de vue. Mais l'idée de me retrouver seul et sans munitions en pleine bagarre me rend agressif.

— Ce n'est tout de même pas de ma faute si l'alcool te scie les guibolles, réplique ce dernier en me voyant marmonner.

C'est vrai que je bougonne, mais maintenant, c'est contre cette saloperie de F.M. anglais. Au maquis il m'avait émerveillé et voilà qu'aujourd'hui, je suis prêt à l'échanger contre n'importe quelle autre arme. Tout ça parce qu'il s'enraye et me brûle les mains à chaque changement de canon. Croyez-en mon expérience, j'ai vraiment hâte de mettre le grappin sur une mitrailleuse allemande. C'est une arme splendide cette MG 42. Très maniable et bien protégée par un carénage en tôle perforée, elle débite mille cinq cents balles à la minute avec une précision remarquable. De plus, son tir est tellement rapide et ses balles si rapprochées, qu'elle vous coupe un homme en deux. De surcroît, grâce à ses bandes articulées, elle peut être utilisée dans les combats de rue.

Depuis que l'artillerie allemande a cessé son tir de barrage, ce sont les mortiers qui maintenant pilonnent le cimetière et claquent sur les tombes en nous aspergeant de mille débris.

“ Mais ces fumiers profanent leurs propres tombes ! ” s'indigne Skoro qui est très pieux.

“ Faites chauffer la colle ! ” s'écrie un mécréant en voyant un crucifix voler en éclats.

Dans cet enfer des hommes, de partout s'élèvent les voix des damnés.

“ Notre sergent est blessé, ” gueule un copain en se portant à son secours.

“ Infirmier ! ” hurle un autre, la main transpercée par un éclat.

“ Premier groupe en reconnaissance à l'entrée principale, ” ordonne le juteux.

Comme des ombres, on se glisse entre les caveaux jusqu'à une voûte donnant accès à une place au centre de laquelle est dressé un calvaire. Quelle réception ! On est accueillis par des rafales de mitrailleuses qu'accompagne le tir sporadique d'un canon de vingt millimètres posté dans le blockhaus d'en face.

“ D'la merde ! on sort pas ”, grogne notre cabot-chef² collé au pilier du portique criblé de balles.

Impressionné par ce monument élevé en l'honneur de celui qui a passé sa vie à prêcher l'amour entre les hommes, Skoro ne peut s'empêcher de se signer.

Ordre de décrocher ! On ne se fait pas prier. Les autres sections déployées sur notre flanc droit amorcent le même repli, mais prises à découvert elles subissent de lourdes pertes.

De retour à l'entrée du cimetière, on attend les ordres. "Les chars arrivent," nous affirme le juteux, le talkie-walkie collé à l'oreille. Effectivement, des blindés se profilent à l'horizon.

"Hi Hi ! Tout à l'heure, ça va chier des bulles, les gars ! " gueule tout en gloussant un plaisantin en les voyant se diriger vers nous. Quelle impression de puissance, mes amis ! Dans le crissement métallique de leurs chenilles labourant le sol de leurs crampons rouillés, les premiers arrivés s'immobilisent, font pivoter leurs tourelles d'où sortent, de leurs longs tubes d'acier, des aboiements sinistres. Comme s'il avait été sapé à la base, on voit le clocher de l'église s'incliner dangereusement puis s'effondrer dans une gerbe de débris incandescents qui tournoie dans le ciel comme des serpentins un soir de 14 juillet. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, crachant la mort de toutes les bouches de ses canons, l'escadron tout entier se met à déverser un flot continu d'obus transformant cette partie du village en brasier.

"Qu'est-ce qu'ils prennent sur la gueule les frisés ! " lance mon pourvoyeur médusé.

— Ça ne sera plus très long, nous fait remarquer un gars, en voyant le juteux à l'écoute de la radio régler à nouveau sa montre.

— Encore ! s'exclament certains.

— Eh oui, les gars ! Mais cette fois, à nous le bon bout du bâton, s'empresse de souligner le juteux.

Puis tout en continuant sur sa lancée :

— Dix chars sont détachés pour notre protection. Mais attention : surveillez bien vos flancs et ne vous faites pas piéger connement par une mitrailleuse qui aurait laissé passer votre bouclier pour mieux vous descendre. Compris ?

Et un petit comique d'ajouter :

— Oui papa.

Ce qui provoque un fou rire général et fait même rigoler le juteux. Mais notre jubilation est de courte durée. Alors qu'à l'abri de nos mastodontes, nous imaginons les Fritz en train de chier dans leur froc, dans un fracas épouvantable, le char précédant le nôtre s'immobilise net en laissant échapper de sa tourelle disloquée un jet de flammes suivi d'une série d'explosions. " Nom de Dieu ! Y'a un canon antichar de camouflé quelque part ", hurle dans son émetteur radio notre juteux sidéré.

À peine venons-nous de réaliser d'où vient le danger qu'une seconde déflagration fait trembler le sol sous nos pieds. Privé d'une de ses chenilles, le char sur notre droite amorce un brusque demi-tour pour s'arrêter, embourbé jusqu'au plancher. " Plein pot ! " gueule le chef de notre blindé avant de disparaître à l'intérieur de sa forteresse à roulettes. Dans un rugissement assourdissant, on voit notre bouclier d'acier se cabrer en arrachant d'énormes mottes de terre qui nous collent au tapis.

— Mais, il nous abandonne, la vache ! lance un gars.

Les moteurs à fond, l'escadron se disperse en exécutant un ballet fantastique pour tenter d'échapper au tir de son redoutable ennemi. Couchés par terre, le souffle coupé, nous assistons impuissants à ce rodéo endiablé, nous demandant comment cette ronde infernale va se terminer. Boum ! Et à nouveau, un obus vient de frapper de plein fouet un autre char d'où s'échappe instantanément une épaisse fumée noire. Horrifiés, nous voyons un corps émerger du kiosque, se plier en deux de douleur, puis se volatiliser dans une formidable explosion qui rapidement, transforme la masse d'acier en brasier d'où s'échappe une pluie de projectiles incandescents.

" Ils ont repéré le canon, " gueule le juteux, le récepteur rivé à l'oreille.

Des blindés, qui foncent en zigzaguant vers le village, simultanément part un feu croisé pour aller percuter un objectif invisible à nos yeux. Une autre salve, puis une troisième...

" Ça y est, ils l'ont eu ! " s'écrie notre juteux en brandissant de joie son talkie-walkie.

À la tombée de la nuit, illuminés par les incendies, on occupe le village. Lorsqu'on débouche sur le parvis de l'église, une abominable odeur

de chair calcinée, mêlée au souffle chaud du bois brûlé, plane irréaliste sur les gravats où reposent les suppliciés prisonniers des décombres. Le visage ruisselant de sueur et les habits maculés de sang, les secouristes allemands dégagent de cet enchevêtrement puant les corps affreusement mutilés de femmes, d'enfants et de vieillards qu'ils étendent à même le sol en les classant selon la gravité des cas. Ignorant la règle fondamentale selon laquelle tout bon artilleur choisit le point le plus haut pour régler un tir à courte distance, les villageois s'étaient entassés dans l'église pour prier.

En parcourant cette place jonchée de cadavres baignant dans une eau noirâtre, où les ombres immobiles des mourants se confondent avec la nuit, j'entends un appel dans ma langue. C'est un prisonnier français. Le visage émacié par la souffrance, il me tend une main tremblante et réclame une Gauloise.

— Je n'ai pas de Gauloise, répondis-je sincèrement désolé, mais si tu veux un paquet d'américaines...

— Non merci, voilà cinq ans que je fume de la paille, alors tu comprends...

Agenouillé près de lui, ne sachant comment atténuer sa souffrance, je l'écoute me parler de la France.

“ Bob, rapplique en vitesse, gueule Skoro. Nous prenons immédiatement position à l'autre bout du village. ”

Au moment où je le quitte, le prisonnier désespéré, c'est un gars de Paris, me murmure :

“ Tu avoueras, mon pote, qu'après cinq piges de captivité chez les Fridolins, ça fait mal au ventre de se faire plomber le bide par des Gaulois. ”

Il est convenu que la deuxième section prendra la garde jusqu'à minuit et sera relevée par la nôtre. Afin de profiter d'un semblant de repos, il faut bien dormir un peu, mon groupe s'installe dans une maison d'apparence aisée. N'eut été une odeur particulière qui d'emblée nous chatouille les narines et le fait d'avoir aperçu des femmes se réfugier dans une pièce, la maison nous aurait paru abandonnée.

Ça sent bon ici, me dis-je en pénétrant dans la cuisine où nous avons l'agréable surprise de trouver la table mise et garnie de pains briochés.

“ Tiens, tiens ! glousse notre cabot-chef en soulevant le couvercle d’une casserole posée sur le coin de la cuisinière, on se préparait à célébrer une petite fête sans nous inviter, les gars.” Maintenant, l’odeur du chocolat chaud envahit la cuisine et nous saute dans le ventre. “Ça va nous changer des conserves américaines,” s’empresse d’ajouter Skoro, l’eau à la bouche. Comme des affamés, on se met à mordre à belles dents dans les brioches alors qu’un copain, trouvant la ration un peu faible pour onze, transvase le tout dans un récipient plus grand, en y ajoutant quelques tablettes de chocolat et du lait en boîte.

“ Elles ont peur qu’on les viole, ces conasses ! ” s’esclaffe notre cuistot d’occasion en déposant la casserole brûlante sur la table.

Cela provoque une suite de commentaires très imagés qui déclenchent une succession de rires retentissants. Exaspérée par nos exclamations de joie, une vieille grand-mère sort de la pièce où elles s’étaient toutes réfugiées et, en larmes, nous débite dans sa langue des paroles probablement très désagréables.

“ Qu’est-ce qu’elle veut, c’... cette vieille taupe ? ” bafouille un gars, la bouche encore pleine d’un mélange de brioche et de chocolat.

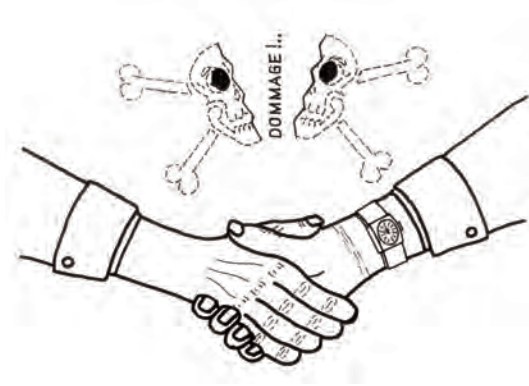
Et à nouveau, fuse une suite de plaisanteries gauloises.

“ Y a personne qui baragouine le Chleuh ? demande Skoro. C’est dommage, on lui aurait expliqué comment ses petits potes fermaient la gueule des gens d’Oradour et d’ailleurs. ”

Exacerbée par tant d’insolence, elle nous fait signe de la suivre. “On aurait dû fouiller la baraque,” murmure notre cabot-chef, devenu subitement méfiant. Comme nous la suivons en armes, elle ouvre la porte d’une chambre et se jette à genoux au pied du lit recouvert d’un drap blanc, autour duquel des femmes en larmes veillent les dépouilles mortelles de deux jeunes enfants en habits de communiant, un missel entre les mains.

“ Oh nom de...de Dieu ! On... on a bou... bouffé la... la cola...tion des... des mômes ! ” bredouille notre cabot-chef pris d’un haut-le-cœur.

Sans ajouter un seul mot, sur la pointe des pieds, on sort de la maison pour aller se réfugier dans une grange.



BON ANNIVERSAIRE, BOB

À la mi-avril 1945, l'invincible Allemagne n'est plus qu'un immense champ de ruines où malgré les aboiements répétés de Goebbels¹ à la radio, la race des Seigneurs assiste dans le sang et les larmes à l'agonie du grand Reich.

La ligne Siegfried enfoncée, on saute de village en village en écrasant les derniers nids de résistance. À marches forcées, parcourant quarante kilomètres par jour, nous vengeons nos morts, remplacés le jour même par des gars prélevés dans d'autres unités. Devenu une véritable machine à tuer, je n'éprouve plus le besoin de prendre des notes. Un jour ou l'autre, moi aussi je finirai quelque part aux abords d'un village, avec comme épitaphe le traditionnel Mort au champ d'honneur. Qu'importe où j'ai traîné mes bottes. La mort ne fait pas de tourisme et se moque éperdument du lieu où elle moissonne. Et c'est le cul posé sur un monticule, qu'héberté, j'assiste au chargement des corps disloqués que des brancardiers désabusés entassent sans ménagement dans des camions. Puis, après quelques heures de repos passées à brader les cigarettes des copains

1. Chef de la propagande nazie

disparus, la M.G. sur l'épaule, je repars sans dire un mot, prêt à tuer... Tuer machinalement et sans état d'âme. Mais depuis que j'ai déniché mon nouvel outil, je suis un autre homme. Pourtant cette arme me cause beaucoup de soucis, car à tout moment je peux manquer de munitions.

Pour pallier cet inconvénient, après chaque attaque, Skoro et moi récupérons toutes les bandes de mitrailleuses pouvant être logées dans nos sacs. De peur d'être un jour à court de suppositoires pour Chleuhs, on a même sacrifié le linge : une bande de plus vaut mieux qu'un caleçon de rechange. Comme nous cherchons un moyen d'augmenter notre autonomie, un jour, au cours d'une pause, une solution se présente. Voilà qu'en suivant d'un œil amusé le curieux manège du rougeaud, (l'amant du veau en Alsace), qui, assis à l'écart sur le bord de la route, introduit de drôles d'objets dans son sac, amène Skoro à se poser tout haut la question clé :

— Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer avec ça ?

— Mais il est bourré de vices, ce mec ! dis-je en le voyant soupeser une pierre puis la rouler dans un maillot de corps.

— Viens, on va lui faire cracher le morceau, suggère Skoro, persuadé qu'il nous cache quelque chose d'obscène.

Pas le moins du monde gêné par notre présence, le gros lourdaud continue à ranger ses roches. Comme on s'assoit près de lui, il lève son sac à bout de bras, le dépose par terre, le soulève de nouveau et satisfait, enfle les bretelles. Impatient de connaître la véritable raison d'un tel comportement, sans détour je pose la question qui me turlupine :

— Tu collectionnes les minéraux, mec ?

Il me fixe d'un air soupçonneux puis sans rire :

— Non ! Je me leste.

Il est vraiment lourd, le frère, me dis-je intérieurement.

— Ça vous étonne, hein les gars ? reprend-il.

— Euh ! Ça nous surprend un peu, mais sans plus, répond Skoro.

— Eh bien, si vous étiez montagnards, vous sauriez qu'un homme se fatigue beaucoup plus vite quand il n'est pas convenablement chargé, conclut notre alpiniste.

Ah, ouais ? Le plus con n'est peut-être pas toujours celui qu'on pense, mais voilà l'homme qu'il nous faut pour assurer notre autonomie. Tout en admettant la justesse de son raisonnement, on arrive à le

convaincre de se lester de bandes. Nous l'avons tellement baratiné en lui vantant ses qualités exceptionnelles d'endurance, qu'au patelin suivant il accepte même de prendre deux bandes de plus en les enroulant tout bonnement autour de son corps. Saucissonné dans son armure, tel un preux chevalier sans monture, inlassablement il marche d'un pas régulier sans jamais émettre la moindre plainte.

“Merde ! Il est increvable, ce mec,” me répète Skoro durant nos longues marches, alors qu'éreintés, nous avons toutes les peines du monde à le suivre.

Le 12 avril : en route vers un autre combat, comme nous faisons une pause Skoro épuisé, se laisse choir sur l'herbe en gueulant :

— À quand la relève, bordel de merde ?

— Après cette attaque, répond le nouveau sergent.

— T'es sûr ? rétorque Skoro, perplexe.

— Certain... et je tiens ça de très haut.

— Ce n'est pas une référence, réplique le cabot-chef d'un air plutôt sceptique.

— Cette fois, c'est sérieux, je vous le jure, surenchérit le sous-off.

— S'il dit vrai, on lui paie la traite, propose Skoro en me faisant un clin d'œil, sinon c'est lui qui banque. D'accord ?

— Je maintiens le pari les gars, mais ça va vous coûter cher, affirme notre optimiste très sûr de lui.

— S'il boit comme il pisse, il va nous siffler au moins deux mois de solde, me fait remarquer à Skoro en voyant notre homme quelques instants plus tard, s'éterniser au pied d'un arbre.

Qu'elle est belle cette forêt de sapins où en silence nous avançons sur un tapis d'aiguilles sèches, l'oreille attentive au moindre bruit. Même le berger allemand de notre lieutenant, d'ordinaire si agressif, semble transformé par la douceur des lieux.

“ On n'attend plus que vous pour ouvrir le bal ! ” nous balance au passage un gars planqué dans un trou, alors que nous nous déployons sous le couvert des arbres au bord d'un verger.

Rendu cafardeux à l'approche de mes dix-huit printemps, ce jour-là

je n'ai plus envie de me battre. En moi, quelque chose s'est brisé et a cédé la place à une grande lassitude se traduisant par une effroyable trouille. C'est plus fort que tout : j'ai peur... peur de mourir le jour de mon anniversaire. Il avait raison Mic, lorsqu'il disait : " Tes parents ne t'ont pas mis au monde pour faire de toi un martyr. " Mon père aussi avait raison lorsqu'il affirmait : " Les Alliés n'ont pas besoin de toi pour gagner la guerre. " Ils avaient tous raison, les planqués : j'aurais dû rester à la maison.

— Bob, tu m'écoutes ?

Quand les gendarmes vont annoncer ma mort à ma mère, elle va en mourir de chagrin, la pauvre.

— Tu pourrais répondre quand je te parle, ça ne t'écorcherait pas la gueule, s'indigne Skoro, agacé par mon mutisme.

— J'ai les chocottes, vieux frère, et la sensation d'arriver au bout du voyage.

— Hé ! Arrête de déconner et pense plutôt aux filles qui vont vous sauter au cou en rentrant dans le patelin d'en face.

Sans grande conviction, j'installe ma sulfateuse sur un monticule entre les deux troncs d'un arbre poussé en fourche et m'allonge en compagnie de Skoro flanqué du gros rougeaud.

"Préparez-vous à couvrir le groupe en reconnaissance sur notre droite," ordonne le juteux.

Comme à l'entraînement, on voit les copains se déployer en éventail et progresser en rampant dans le champ. À moins de deux cents mètres de la première rangée de pommiers, ils glissent toujours silencieusement dans l'herbe.

"Si ça se trouve, les Fritz se sont barrés," me chuchote Skoro.

Cent cinquante mètres, au pif : rien ! Cent mètres, toujours le même silence angoissant.

— Ils ont foutu le camp ! me crie le gros rougeaud, le nez collé à mes godasses.

— Ta gueule !

Je commence à y croire quand soudain, un feu d'enfer jaillit de dessous les pommiers, ponctué du crépitement des armes automatiques dont les projectiles soulèvent des petits nuages de poussière autour des copains pris au piège. Impossible de les couvrir si près de l'ennemi. La rage au cœur, nous assistons muets d'épouvante au carnage.

“ Tu vois, Bob, me dit Skoro les larmes aux yeux, c’est ça une ruse de guerre et comme des cons, nous sommes tombés tête baissée dans le panneau. ”

Mais nous n’avons pas encore tout vu. Quand les brancardiers se précipitent pour ramasser les corps, malgré leur brassard de la Croix-Rouge, ils sont lâchement abattus.

“ Si j’en pique un tout à l’heure, ” s’écrie Skoro, je l’écorche vif.

Le menton posé sur la crosse de mon arme, comme dans un mauvais rêve, je vois des corps immobiles sur lesquels descend une fine poussière grise animée de particules argentées scintillant au soleil du printemps.

— Bob, ces enfoirés nous... nous narguent, bafouille le gros rougeaud en me tapant sur les fesses.

— Comment ça ?

— Regarde au fond du champ, juste en face de nous.

— Mes fumiers, vous ne l’emporterez pas en enfer, me fait dire tout haut le démon qui vient de resurgir en moi. La hausse à la bonne place, je lâche une première rafale. Comme un pantin désarticulé, le plus proche du pommier s’écroule foudroyé et bascule dans le trou où sont planqués les servants d’une mitrailleuse.

— En plein dans le mille, gueule le gros rougeaud tout congestionné de plaisir.

Abandonnant la caisse où il puisait les munitions, le deuxième vert-de-gris se met à courir et disparaît quelques secondes plus tard dans le bois d’en face. Fou de rage d’avoir loupé une aussi belle cible, au hasard je vide une bande au complet. La culasse de ma sulfateuse ouverte, furieux je me mets à gueuler :

— Alors, ça vient ?

— Il a emmêlé les bandes, répond Skoro tout en se précipitant pour aider le rougeaud.

Perdant patience, je m’apprête à pousser une seconde beuglante, quand un sifflement déchire l’air, suivi de : “ Ah ! les salauds, ils l’ont eu ! ” Lorsque je me retourne, Skoro gît par terre, les yeux grands ouverts, baignant dans une mare de sang, un énorme trou dans le dos : une salve de vingt millimètres.

— Infirmier !

— C'est inutile, reprend le gros rougeaud livide.
— Les vaches ! Les fumiers ! Les ordures !
— Mon lieutenant, les Fritz attaquent en force sur notre flanc gauche, annonce, vert de peur, un sergent dépêché par son chef de section.
— Baïonnette au canon, hurle le lieutenant, et pas de quartier !
— Bien, mon lieutenant.
— Sergent !
— Oui, mon lieutenant.
— Tenez coûte que coûte et dites à votre adjudant d'abattre sur-le-champ tout homme qui tenterait de s'enfuir. Est-ce clair ?
— Très clair, mon lieutenant.
— Adjudant-chef, R... allez avec vos hommes renforcer notre flanc gauche et ne vous repliez sous aucun prétexte.
— À vos ordres, mon lieutenant.

En partant, je jette un dernier regard sur la dépouille mortelle de mon frère d'armes. Mais comme ce n'est guère le moment de se recueillir : Allons-y ! dis-je au rougeaud qui n'a pas encore retrouvé ses couleurs.

Dans la fureur du combat, sonné par la disparition de Skoro, j'oublie la peur. Au bord de l'hystérie et soulé par l'odeur de la poudre, je venge mon pote sans la moindre pitié.

Lorsque l'ennemi bat en retraite, brutalement c'est le calme. Que d'appels pathétiques n'avons-nous pas entendus dans ce bois de tristesse, alors qu'impuissants à soulager tant de souffrance, le gros rougeaud et moi fumons cigarette sur cigarette.

Pendant l'accalmie, portées par une brise légère, d'autres plaintes aussi douloureuses nous parviennent d'en face. Mais émises dans une autre langue, elles n'éveillent en nous que mépris et rancœur.

Qu'ils crèvent et qu'ils la ferment !

Malédiction ! Dans un bruit d'enfer, tandis que tout autour de nous le sol semble s'entrouvrir pour mieux nous ensevelir, les vert-de-gris déclenchent un tir de représailles qui seme la panique dans nos rangs. Affolés par une pluie de fusants aux retombées dévastatrices, quelques peureux amorcent un repli vers l'intérieur du bois. « Regagnez vos postes, » ordonne notre lieutenant. Campé sur un monticule à la manière d'un fier guerrier du désert, il semble défier la terre entière. Menaçante, sa voix

se répercute dans la clairière comme au jugement dernier. “À moins que vous ne préféreriez une balle française ?” conclut-il tout en manoeuvrant rapidement la culasse de sa carabine à répétition. Interloqués, les gars se consultent du regard et en silence, regagnent leurs positions.

— Merde ! Il n’a pas froid aux yeux le lieutenant, reconnaît le gros rougeaud.

— C’est des balles américaines qu’il a dans son chargeur, nous fait remarquer le petit futé qui remplace Skoro.

Durant des heures, le tonnerre des fusants éclate au-dessus de nos têtes, fauchant de ses éclats bleutés tous ceux qui n’ont pas jugé nécessaire de se creuser un abri. Deux par deux, terrés au fond des trous recouverts par nos sacs à dos, nous appréhendons l’instant fatal, sans oser dire un mot.

Quand cesse le pilonnage, à nouveau c’est un va-et-vient de brancards. Ils emportent les corps de nos infortunés camarades, parmi lesquels se trouvent notre lieutenant, les fesses criblées d’éclats, et dont le berger allemand agonise au pied d’un arbre, le poitrail perforé.

Si les vert-de-gris contre-attaquent, cette fois, nous sommes foutus, me dis-je en contemplant ce paysage de désolation où les sapins, comme autant d’ombres lugubres, pointent leurs troncs décapités vers le ciel qui s’obscurcit déjà.

Quelle nuit ! Quel cauchemar ! Le jour de mon anniversaire nous trouve allongés tête-bêche, glacés de peur et de froid, guettant à tour de rôle l’assaut de l’ennemi.

“ Repli immédiat et sans bruit, ” ordonne notre juteux devenu commandant par intérim de notre compagnie amputée de ses officiers et d’un paquet de gars.

Et maintenant que les Allemands restent bien sagement dans leurs trous, notre état-major nous ordonne de reculer. Ah, les stratèges !

Du bord de la route, nous devons assister au pilonnage des positions ennemies. “ C’est loupé ! ” hurle mon pourvoyeur en plongeant dans le fossé, au moment où la première marmite destinée aux Allemands nous tombe dessus.

— Allongez le tir, gueule à la radio le juteux furibard.

— Mon adjudant ?

— Oui !

Et boum ! Une autre marmite transforme la route en cratère fumant.

— Le radio et le juteux ont disparu, s'écrie le gros rougeaud les yeux dilatés d'épouvante.

Tout ce qui reste du juteux nous apparaît émergeant d'une montagne de terre les doigts crispés sur le micro.

— Il est mort !

— Tu crois ?

Voyant quelque chose bouger, la pelle à la main, on se précipite pour l'aider à sortir de ce qui aurait pu être sa tombe.

— Ça va, chef ?

— Ça va ! Hé ! Merci les gars.

— Mon adjudant ?

— Eh bien, accouche !

— C'est un com... commandant que tout à l'heure vous aviez à l'autre bout, bredouille transi de peur l'opérateur radio, sain et sauf.

— Ah oui ! eh bien, les commandants de cette espèce, moi je leur pisse au cul...

C'est pas vrai !

— Londe de choc lui a déplacé une case, me chuchote le rougeaud qui, soufflé de l'entendre injurier un officier supérieur devant nous, n'en croit pas ses oreilles.

— Pour l'instant, c'est nous qui l'avons dans le baba, nous fait encore remarquer mon con de pourvoyeur du fond de son fossé.

Enfin, les miaulements cessent, puis reprennent de plus belle pour finalement atterrir chez l'ennemi.

— On en fume une ? me propose le juteux plus décontracté en me tendant son paquet de cigarettes.

— Pourquoi pas !

— T'as pas l'air en forme ?

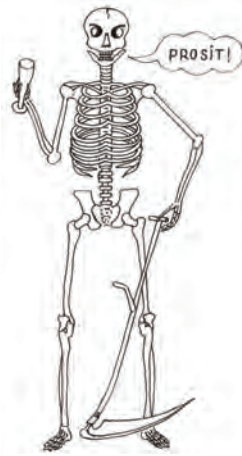
Et moi, alors que les chaussettes me tombent de peur sur les godasses, je réponds :

— Ben... je vais avoir dix-huit berges dans quelques minutes, alors tu comprends... J'aurais bien aimé les fêter ailleurs.

Il hésite un moment puis dans un sourire, me tendant la main :

— Bon anniversaire, Bob.

Machinalement, je lui serre la pince. Après tout, c'est peut-être le moment ou jamais de faire la paix.



PROSIT !

Je me dis que la guerre, vue de l'état-major à des kilomètres du front, doit être bien différente de celle que nous connaissons. Et où sont les camps de la mort ? Pour l'instant, nous n'avons vu qu'une suite de villages et de villes semblables aux nôtres, que de morts inutiles ! J'aurais dû suivre les conseils de mon père. Et puis, merde ! J'ai cru bien faire après tout. Ça ne fait rien, ça doit être dur de mourir au printemps. Pourtant malgré les satanées marmites aux sifflements inquiétants voilà qu'au fur et à mesure que s'égraine le temps, j'éprouve presque un soulagement. Adossé à un arbre, le regard perdu dans le lointain, je revois mon Limousin natal. Les prairies verdoyantes où, aux pieds des collines recouvertes de genets dorés, brillent des rivières d'eau vive dont le chant mélodieux se mêle au bruissement des peupliers laissant s'échapper de petites boules cotonneuses qui, portées par les ailes du vent, parcourent aériennes mon beau jardin d'enfants et me rappellent qu'il n'y a pas si longtemps, je courais après elles en jouant dans les champs...

— Reviens avec nous, Bob, on remet ça ! gueule un gars dont la voix ne m'est pas inconnue.

— Fonfon ! Qu'est-ce que tu fais là ?

En l'absence de communications radio, le chef de bataillon l'envoie porter un message à nous faire dresser les cheveux sur la tête. Honneur suprême ! Notre compagnie se voit confier la mission d'ouvrir une brèche dans les positions chleuhs. Fier de la bravoure dont vous avez fait preuve, bla-bla-bla, je vous donne rendez-vous demain sur la place de l'église, précise notre commandant, très sûr de lui.

— Il n'a pas dit comment, nous fait remarquer mon con de pourvoyeur, toujours aussi futé ?

— L'arme à la main, rétorque Fonfon en nous quittant, et n'oubliez pas vos capotes, y'a de la vérole dans l'air.

Ah ! Qu'il est drôle ce brave !

Nous sommes au rendez-vous. Les vert-de-gris ont tout simplement profité du pilonnage de leurs positions avancées pour foutre le camp, nous laissant comme à l'accoutumée quelques objets piégés, histoire de plomber la cervelle des plus téméraires.

Bien vivant et libéré de mon obsession morbide, je m'appête à fêter dignement mes dix-huit printemps quand, au hasard d'une fouille routinière, le destin vient contrecarrer mes projets : Ah ah ! Qui est-ce qui va se taper de bonnes crêpes aux fraises ? C'est ma petite gueule, me dis-je en découvrant dans le placard d'une cuisine un énorme pot de confiture. Encore une douceur que les Fritz ne s'enverront pas, n'est-ce pas mon p'tit Bob ? Enthousiaste, je me fais du cinéma. Maintenant, il ne te manque plus qu'un bon vin du Rhin, une belle fraülein et te voilà comblé. Puis tout en fantasmant : Tiens, pour l'occasion, avant de la sauter, tu lui enduiras les seins de confiture, elle aimera sûrement ça. Tandis que je m'y vois, je crois entendre dans mon dos, mon cabot-chef se racler la gorge. C'est sa façon de nous signaler qu'il a déniché de bonnes bouteilles. Et histoire de rigoler, je lui gueule :

— Boit un coup ça t'éclaircira la voix, mec !

— Kamarad !

Nom de Dieu ! Dans une volte-face digne d'un mousquetaire sans rapière, il s'en faut de peu que, le souffle coupé, je lâche le bocal sur les bottes d'un unterleutnant de la Wehrmacht.

— Krieg fertig ! (La guerre est finie.) me dit ce dernier en me tendant son pétard, le chargeur ouvert et la crosse en avant.

Le temps de reprendre mes esprits, tout en cherchant du regard un endroit pour y déposer l'objet de ma convoitise, j'ordonne :

— Les mains en l'air, los !

Son parabellum confisqué, je lui pique sa dague et sans attendre les copains occupés à fouiller le reste de la maison, je le conduis au P.C.. Comme on débouche dans la cour d'un coquet pavillon, du haut du perron notre nouveau lieutenant me fait signe de lui amener le prisonnier. Je m'exécute. Puis pressé de rejoindre les copains, je salue quand, sans se départir de son calme, il me demande de rester. Je n'en crois pas mes oreilles. À peine venons-nous de franchir la porte d'entrée qu'à nouveau, il donne des ordres : " Sergent, ajoutez deux couverts. " Rectifiant la position, très digne, l'unterleutnant porte la main à sa croix de fer, salue, tend sa casquette au sergent médusé et sur l'invitation de son hôte, prend place à sa table.

Merde ! Me voilà pris à bouffer avec un vert-de-gris. On aura tout vu ! me dis-je. Dans un face à face presque cordial, le dialogue s'amorce entre les deux officiers. Ce n'est pas vrai, je rêve ? Pauvre Skoro. Pendant que le vert-de-gris s'en fout plein la gueule toi, tu bouffes les pissenlits par la racine. Et dire que pas plus tard qu'hier tu voulais les écorcher vifs. C'est une honte ! Je suis sûr que si tu nous voyais tu ne comprendrais pas ? Moi aussi je ne comprends plus, mais un ordre est un ordre.

Au milieu du repas, émoustillé par le bon vin, voilà que notre vert-de-gris reprend des couleurs. Libéré de ses craintes, le visage congestionné par l'alcool, il sort de la poche intérieure de sa veste, non sans une certaine élégance, un petit album en cuir ciselé et déballe sous nos yeux sa précieuse collection :

— Das ist meine frau. (C'est ma femme.)

— Tu ne devais pas t'emmerder durant tes permes, hein, mon salaud ? lui balance le lieutenant, dans un demi-sourire.

— Wie bitte ? (Pardon ?)

— Je disais qu'elle est jolie – Hübsch.

— Jawohl ! (C'est vrai !)

Toute la famille y passe : la mère, la belle-mère, le père mort à Verdun, les deux mouflets assis dans l'herbe près d'un roquet aux yeux noyés dans le poil. Et moi, pour me donner une contenance, comme un con, j'acquiesce de la tête.

“ Krieg fertig, Deutschland alles kaputt, Franzose bon, prosit, kamarad. ” (La guerre est finie, l'Allemagne est détruite, Français bon, à ta santé, camarade se plaît à répéter l'interleutnant)

Il est bourré le mec. Mais merde ! Il charrie, le lieutenant. Ça se voit qu'il n'était pas là quand ces salauds tiraient les brancardiers comme des lapins. À moins... Et ce dernier d'ajouter :

“ C'est dommage qu'il ne parle pas français. Il nous aurait expliqué comment ils ont fait pour perdre la guerre. ”

Au digestif, notre hôte change de sujet et glisse dans la conversation :

— Dein camarade pas corrects, foltern-torturer-soldat franzose.

D'une voix sincère, je le pense encore, l'Allemand dessaoulé, rectifie :

— Kein Kamarad, offizier, sondern SS. (Pas camarade, officier, mais SS.)

— Tu étais pourtant là hier, non ?

— Wehrmacht, gut soldat. (Wehrmacht, bon soldat.)

— Gut soldat, mon cul, réplique le lieutenant rouge de colère.

Ignorant la fin tragique d'une patrouille dirigée l'avant-veille par un officier de la compagnie postée sur notre flanc droit, je ne comprends pas à quelles tortures il fait allusion.

Puis me prenant à témoin, notre hôte me demande :

— Comment t'appelles-tu ?

— Bob, mon lieutenant.

— Tu aimes la grande musique ?

— Ben, à vrai dire je préfère la musique légère, mais...

— Peu importe, ces fumiers ont atteint un tel raffinement dans leurs façons d'interroger les prisonniers qu'ils éprouvent autant de plaisir à t'arracher les ongles qu'à écouter une symphonie de Beethoven, conclut-il.

Il a compris, me dis-je en voyant le vert-de-gris changer de couleur. Mais pourquoi tout ce cinéma ? Il n'a qu'à l'expédier dans un camp avec tous ses semblables et le tour est joué. Quant à moi, Beethoven ou Strauss, je n'ai qu'une hâte : rejoindre les copains qui, pendant que je me fais chier, ont dû préparer en douce une petite fête pas dégueulasse.

Comme un adjudant entre pour demander ce qu'il doit faire des autres prisonniers en attente dans la cour, le lieutenant se lève et les yeux injectés de sang, me gueule :

— Bob, descends-moi cette ordure, mais avant, montre-lui ce que ses petits copains ont fait de la patrouille.

Abasourdi, je lève les yeux vers l'Allemand dont je crois deviner les pensées. Pas un mot, pas un geste. Il porte les yeux sur son parabellum suspendu à mon ceinturon et d'un regard inquiet, interroge chaque visage. Moi, je me revois, le pot de confiture entre les mains, face à cet homme que maintenant on me demande de tuer.

- C'est un ordre, mon lieutenant ?
- Non, mais comme c'est ton prisonnier.
- Dans ce cas, si vous permettez, je...
- OK, j'ai compris ! Adjudant V. !
- Oui, mon lieutenant.
- Qu'on m'amène le dénommé Pignolle.
- Bien, mon lieutenant.

Ce jour-là, à tour de rôle, une dizaine de prisonniers défilèrent devant les corps affreusement mutilés de la patrouille martyre, puis tombèrent sous les balles de Pignolle à quelques mètres de la grange où reposaient nos suppliciés. Évidemment, en se rendant, ils ne pouvaient imaginer qu'ils finiraient ainsi, pas plus qu'ils ne comprirent la jouissance de Pignolle.

En sortant de la grange, inévitablement je passe devant le charnier. À la vue du cadavre défiguré de l'unterleutnant, pris d'un haut-le-cœur, je me précipite contre un arbre pour dégueuler.

— Hé ! Où étais-tu ? Ça fait des heures qu'on te cherche, me crie un mec en me donnant une grande tape dans le dos.

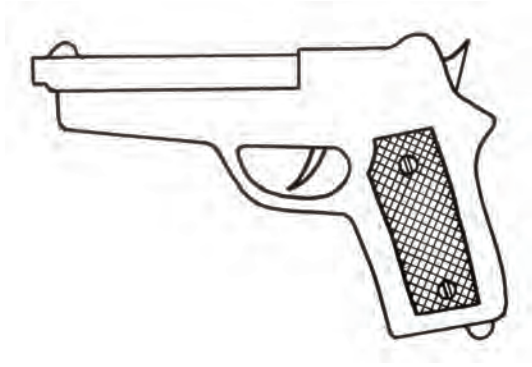
C'est mon cabot-chef qui, pompette, veut qu'on aille rejoindre les copains en train de célébrer mon anniversaire. Et moi, alors que d'horribles pensées s'entrechoquent dans ma tête, je ne trouve rien de mieux à dire que :

— Tu m'excuseras, caporal, mais la fiesta, ça sera pour une autre fois.

CHAPITRE V

LE REPOS DES GUERRIERS

MAI 1945 À DÉCEMBRE 1945



C'EST ÇA, MON CON !

Pour des raisons dont nos officiers n'ont pas à nous rendre compte, au lieu de prendre le chemin de l'arrière, on va prêter main-forte à des gars de la 4^e D.M.M.¹ en difficultés dans un village qu'ils viennent de reprendre pour la deuxième fois.

Comme on attend, planqués le long des maisons, la fin du pilonnage des vert-de-gris, le gros rougeaud, à nouveau chargé de pierres, (ma mitrailleuse s'est définitivement enrayée), me fait remarquer que j'ai gagné mon pari. Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Le sergent est à l'hosto avec des éclats de mortier dans la poitrine et Skoro bouffe les pissenlits par la racine alors que nous guettons les vert-de-gris qui, d'une minute à l'autre, vont surgir en gueulant comme des ânes pour se donner du courage.

C'est le dernier combat ! Le lendemain, on embarque à bord des G.M.C. chargés de nous déposer, loin de cette putain de guerre.

“ Ça doit être bon de pouvoir se balader sans craindre de recevoir une balle dans le cul, ” me dit mon con de pourvoyeur en sautant du camion.

1. 4^e division marocaine de montagne

Ça doit. Mais, dans l'immédiat, nous n'avons qu'une hâte : dormir... Dormir tout notre soûl et oublier ces réflexes barbares qui, à tout moment, risquent de faire de nous des assassins. Eh oui ! Qu'on le veuille ou non, à partir d'aujourd'hui, il va falloir réapprendre à modérer nos élans. Considérés comme dangereux, on nous désarme. C'est trop beau : plus de cris, plus de sang, plus de larmes. Maintenant, nous avons devant nous des figures ne reflétant plus la peur et qui s'étonnent qu'on les dévisage avec suspicion. Des mains tendues spontanément, des sourires auxquels on répond par une grimace, sans y croire. Une foule de détails dont nous avons perdu l'habitude. Mal à l'aise au milieu de tant de sollicitude, nous avons l'impression de tomber dans l'absurde.

Deux jours plus tard, en visitant une ferme — j'ai une envie folle de gober des œufs frais — je suis attaqué par un berger allemand qui, sous les regards horrifiés de ses maîtres passe de vie à trépas. Comme un enragé, pas le chien, mais moi, je sors mon parabellum caché sous mon blouson : clic ! Pas de détonation ! Mouvement rapide de la culasse : toujours rien. Par l'habitude de tuer dès qu'on s'en prend à ma personne, je me saisis d'un outil de jardinage et, comme un dément, je frappe jusqu'à ce qu'il n'y ait plus à mes pieds qu'un tas de poils baignant dans son sang. Au comble de ma fureur, dans la cour désertée par ses habitants, je cherche du regard quelqu'un sur qui me venger. Réalisant qu'ils ont fui, je jette l'outil par terre et me rends chez le Toubib. Mais c'est seulement lorsqu'il a fini de panser mes blessures que je comprends pourquoi on nous a désarmés.

— Tu n'aurais pas dû le tuer, me dit le Doc, ça t'aurait évité un séjour à l'hôpital.

— Comment ça ?

— Vivant, nous aurions pu vérifier s'il avait la rage.

À contrecœur, je prends le chemin de l'hosto où, pendant une semaine, à raison de deux visites par jour, un interne accompagné de deux costauds joue dans mes yeux à l'aide d'une lampe électrique.

La nuit, grâce à la complicité de l'arbi² de garde à qui j'ai promis de lui présenter une fiancée, je vais courir le jupon. Très vite séduit par une

2. Arabe

charmante Alsacienne aux nattes longues et soyeuses, jusqu'aux premières lueurs de l'aube, j'oublie les laideurs de la guerre.

À mon arrivée à la gare de Bischwiller transformée provisoirement en hôpital, on m'a confisqué mon parabellum en disant : « On te le remettra à ta sortie ».

Quand j'obtiens mon congé, le pétard a disparu. Le capitaine responsable du personnel m'explique qu'il l'a prêté à l'un de ses subordonnés envoyé en mission au front. « Dites au commandant de votre compagnie de nous écrire, mais ne tardez pas trop, car dans les dix jours à partir du retour de l'officier, si personne ne l'a réclamé, nous l'expédierons au dépôt », précise-t-il sans rire. C'est ça, mon con ! me dis-je pas dupe.

Évidemment, ce planqué ne pouvait comprendre à quel point j'y tenais. Même si le secrétaire du lieutenant fit des pieds et des mains pour récupérer l'arme, je ne la revis jamais. Mon seul souvenir : la preuve écrite et signée de la main de ce fumier.



L'ANTICHAMBRE DE LA MORT

Le 8 mai, je retrouve les copains bourrés comme des huîtres, mon pote Fonfon au clavier d'un orgue en train de jouer « *Le chant des partisans* », au fond de la chapelle déserte de l'asile de fous d'Achern.

C'est fini ! Il n'y a plus un nazi ! Même si en 1933 Hitler a été porté au pouvoir avec une majorité écrasante de quatre-vingts pour cent, aujourd'hui il ne reste que des braves gens qui durant de longues années se sont pliés à la volonté d'un fou de peur de finir dans une chambre à gaz. Et comble de l'absurde, les glorieux combattants de la liberté maintenant se font troubadours et passent le plus clair de leur temps à draguer.

- Schokolade, soldat ? quémangent les enfants dans les rues.
- Hast du eine schwester ? (T'as une soeur ?)
- Nein !
- Geh scheissen. (Alors, va chier.)
- Ich habe eine. (J'en ai une moi.), s'écrie presque invariablement un môme de la bande, les yeux brillants de fierté.
- Wie alt ist sie ? (Quel âge a-t-elle ?)
- Achtzehn jahre. (Dix-huit ans.)
- Du stellst mich ihr vor, und ich gebe dir zwei tafeln chokolade.

Einvers-tanden ? (Tu me la présentes et je te donne deux tablettes de chocolat. Ça marche ?)

— OK !

Parfois, pendant que le même s'empiffre de chocolat, sa sœur, discrètement, se fait sauter sous une porte cochère. Mais comme nous ne sommes pas là uniquement dans le but de consoler un peuple de femmes dont les mâles sont morts, prisonniers ou en traitement dans des hôpitaux de par le monde, on nous affecte à la surveillance d'un camp de prisonniers.

J'ai oublié le nom de l'endroit. Il est situé en forêt noire, à proximité d'un petit village semblable à bien d'autres villages, mais qui offre la particularité d'avoir été épargné par la guerre. Et pour cause ! Ils se sont bien gardés de s'y battre, les ordures. Au centre, sa mairie, son école, son église et un peu plus loin, son petit cimetière que longe une route bordée d'arbres où il n'y a pas si longtemps, fanfare en tête, les enfants défilaient au pas de l'oie en levant fièrement le bras droit vers le ciel. Tout autour, des champs, tantôt verts, tantôt gris, agrémentés par-ci, par-là, de bosquets où dorment, envahis par la rouille, des instruments aratoires. Plus loin, la forêt mystérieuse et secrète, à travers laquelle serpente une route sablonneuse où l'on aimerait se promener en admirant la nature. Rompant le charme du lieu, au détour d'un virage, dans une clairière, se dressent des baraques ceinturées d'une double rangée de barbelés hauts comme une maison. Aux quatre coins, des miradors, en bas, un chemin de ronde, près du poste de garde, une porte immense qui interdit à plus d'un millier de vert-de-gris de prendre la clé des champs. Juste revanche, direz-vous. Exact ! Pourtant, je ne vous ai pas entraînés jusque-là pour vous parler d'eux.

À peine arrivés, sous les regards désabusés des fauves tournant en rond dans leur cage, on inspecte les alentours. Quelle chose affreuse ! De l'autre côté de la route, légèrement sur la droite, une bâtisse en brique noircie par la fumée laisse entrevoir par des orifices béants dans lesquels s'engouffrent, suspendus à la voûte, des convoyeurs en forme de crochets de boucher, des brûleurs à jamais éteints, recouverts d'une cendre grise et blanche : la crémation à la chaîne. À deux pas, un hangar hermétique qui respire le monoxyde de carbone par un tube, soigneusement scellé à un mur, qu'un chauffeur consciencieux devait relier à un flexible fixé au pot

d'échappement d'un véhicule. À l'intérieur, des murs gris couverts d'inscriptions inachevées que des mains malhabiles ont gravées de leurs ongles, dans des langues que nous ne comprenons pas. Au plafond, une multitude de pommes d'arrosoir d'où devait s'échapper, non pas l'eau de douche annoncée, mais bien le gaz mortel produit par un moteur à explosion. Quelle horreur !

Le fait de savoir que ces ordures ont logé dans cette baraque me donne la chair de poule, ” me dit Fonfon en franchissant la porte du poste de garde.

À part les meubles vidés de leur contenu, tout a été emporté ou brûlé. Pas le moindre indice sur l'identité des malheureux gazés.

“ Hé les gars ! venez voir le travail, ” gueule un copain en faisant irruption dans le poste.

Encore tout essoufflé, il nous amène au bord du ruisseau qui sépare cette antichambre de la mort d'un terrain en pente d'où s'échappent, par un éboulis, des fragments de chair en décomposition. Comme les fours ne suffisaient pas à éliminer tous les cadavres, dans leur précipitation, ils les avaient entassés pêle-mêle à l'intérieur d'un énorme trou recouvert d'une mince couche de terre où l'on enfonce jusqu'aux genoux.

Voyant le charnier glisser chaque jour davantage dans le ruisseau, on fait construire un mur de béton. Pendant que les gars de la Wehrmacht s'affairent à endiguer ce coulis visqueux, les SS, à grands coups de pied dans le cul, ramassent les morceaux de chair éparpillés le long du ruisseau. Le travail terminé, pour commémorer le martyr de ces inconnus, on fait fabriquer une énorme croix qu'à l'occasion d'une brève, mais émouvante cérémonie, on plante au sommet de la pente. Que pouvons-nous faire d'autre ?

Comment ces braves villageois prétendus antinazis avaient-ils pu rester silencieux, alors qu'à proximité de leurs maisons brûlaient les feux de l'enfer ? C'est la voluptueuse Gertrude chez qui je loge une semaine sur deux, qui m'apporte la réponse :

— Bop, me dit-elle dans son fort accent germanique, tu crois fraiment que nous sommes tous nazis ?

— Je me le demande ?

— Mein lieber, (Mon amour) tu es inchuste.

— Alors, pourquoi n’avez-vous rien fait ?

— Pas possible.

— Pas possible, pas possible... vous n’avez que ces mots à la bouche, bordel !

— Que feut dire, bordel ?

— Je t’expliquerai plus tard, dis-moi plutôt comment vous avez pu laisser faire une chose aussi monstrueuse ?

Comme elle ne parvient pas à trouver les mots pour me convaincre, sans autre explication, elle me propose de nous rendre au cimetière. Qu’est-ce que cet endroit peut bien avoir à faire avec toutes ces horreurs ? me dis-je, chemin faisant. En fait, il détient la preuve qu’en dépit de notre scepticisme, au risque de leur vie, des Allemands ont osé s’élever contre la barbarie. Collés au mur, sous deux mètres de terre, reposent neuf villageois fusillés à titre d’exemple.

“ C’était fraiment pas possible, ” conclut-elle en me tendant ses lèvres.



LE TEMPS D'UN SOUPIR...

Faut être cinglé ! Pour échapper à la patrouille, Maria et moi, on a cavale comme des dératés jusqu'à la maison du couple français. Sympa, ces Franzoses ! Très certainement des travailleurs volontaires, mais allez donc le prouver. Et puis, c'est tout de même grâce à eux si Maria et moi, on peut s'envoyer en l'air sans que sa belle-mère le sache. Enfin, sans que ça paraisse trop. On a beau avoir aimé son héros et s'être donnée à lui pour le meilleur et pour le pire, quand on vous le retourne le crâne rafistolé à grand renfort de plaques de ne je sais quoi et le bigoudi cisaillé par un éclat d'obus, il n'y a guère que l'amour maternel pour résister, et encore... il lui arrive de battre sa mère. Maria est terrorisée : elle a peur qu'au cours d'une de ses crises de folie, il les tue toutes les deux. Zut ! Sur ma lancée, j'ai pompé textuellement ce qui est écrit dans mon journal de route.

Je disais donc... Ah oui ! Le fou émasculé, vous l'avez deviné, c'est le mari de Maria. Et moi, l'idiot à la virilité grandissante, je joue de malchance.

Ce soir-là, on fête l'anniversaire de Maria. Comme ça se passe chez les Franzoses et qu'elle ne peut pas se libérer avant le couvre-feu, il est normal que je lui serve d'escorte, mais mon commandant de compagnie,

jaloux comme un pou, ne l'entend pas de cette oreille. Maria vient tout juste de souffler les bougies du gâteau, qu'on frappe à la porte. C'est le lieutenant qui pour la circonstance a pris le commandement de la patrouille. Finie la fête ! Une, deux, une, deux... Sous bonne garde, je me rends à la mairie où comme d'habitude, je franchis la petite porte dérobée menant droit au ballon.

Le lendemain, je connais la sentence : deux jours pour m'être fait remplacer durant mon tour de garde et huit jours pour avoir incité une Allemande à sortir dans la rue pendant le couvre-feu.

Bien équipées, ces mairies : elles ont toutes au moins une cellule pour m'y recevoir. Et la vache de lieutenant m'a coffré parce que Maria refuse de céder à ses avances. Cependant, je ne me tiens pas pour battu. Un jour j'aurai ma revanche. Finalement, l'occasion se présente durant mon séjour en taule. Ce jour-là, Fonfon est de garde. La porte de ma cellule grande ouverte, nous jouons à la belote quand la secrétaire de mairie, qui est la maîtresse du lieutenant, s'empare de mon calot et tout en piquant un sprint se met à gueuler : " Such ihn doch, du kriegst es nicht " (Cours après, tu l'auras pas). Il s'ensuit une course à l'échalote qui se termine sur le canapé du bureau du maire où, dans des contorsions à faire damner un saint, cette petite garce met tous mes sens en émoi. J'hésite cependant. Et si le lieutenant nous tombe dessus ? Comme je lui en fais la remarque, elle éclate de rire :

— Er ist impotent ! (Il est impuissant !)

— Wie das ? (Comment ça ?)

— Jedesmal wenn er mit einer frau schäft braucht er mindestends zwei tage um sich wieder zu erholen. (Chaque fois qu'il fait l'amour, ça lui prend au moins deux jours avant de récupérer.)

— Nein ! Wirklich ? (Non ! C'est pas vrai ?)

— Und er stinkt nach alkohol. (Et il pue l'alcool.)

En moi-même, je jubile : Eh bien, ma p'tite, tu ne vas pas être déçue, moi je n'ai que ça à faire ! Et vas-y mon gars ! Oh oh ! Faut être vraiment gâteaux pour ne pas remettre ça sur le métier, me dis-je, en faisant sauter son lance-pierres d'où surgissent deux magnifiques tétons tout roses, durs à souhait. Ce qui me change de ceux de Maria, un tantinet dégonflés. Mais voilà que... à peine le temps d'un soupir et, d'un brusque coup de

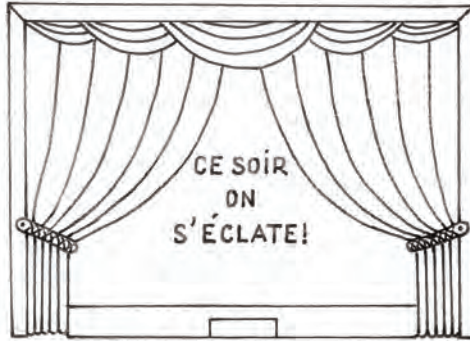
rein à m'éjecter du canapé, elle s'agrippe à moi en me plantant ses ongles démesurément longs dans le dos. Ouille ! Oh non ! C'est pas vrai ! Et tout ça à cause du lieutenant qui en coup de vent vient de faire irruption dans la pièce. Estomaqué, il profère je ne sais plus quelles menaces puis rouge comme une tomate, fait volte-face et dégringole les marches du grand escalier menant au rez-de-chaussée.

Nous sommes encore à poil quand Fonfon tout essoufflé apparaît dans l'encadrement de la porte restée grande ouverte. “ Avec tes conneries, moi j'en prends pour dix jours, ” gueule-t-il de dépit. Puis, subitement pris d'un fou rire, il ajoute : “ Mais ça ne fait rien, à ce tarif-là je suis prêt à payer le double uniquement pour le plaisir de revoir la tronche du lieutenant quand il descendait l'escalier. Au fait, est-ce qu'il a trouvé ce qu'il cherchait ? ”

Ignorant la raison d'une telle intrusion à un moment pareil, j'en déduis que je viens de lui offrir sur un plateau le moyen de me faire passer l'envie de piétiner ses plates-bandes. Pas du tout ! Il ne retient qu'un motif : celui d'avoir aidé un prisonnier à sortir de sa cellule sans l'autorisation d'un supérieur.

Fonfon se retrouve au trou pour dix jours.

Belote, rebelote... et, dix de der !



THÉÂTRE AUX ARMÉES

« Ah c'qu'on s'emmerde ici,
ah c'qu'on s'emmerde ici,
merde ici, merde ici, tsoin, tsoin... »

chante à tue-tête Fonfon dans la cellule où nous purgeons, non plus huit, mais quinze jours fermes de taule. Tout ça à cause du curé à qui nous avons fauché deux chandeliers pour agrémenter nos soirées en galante compagnie.

- Arrête, tu me pompes l'air, Fonfon.
- Tu veux peut-être que je te chante une berceuse ?
- Non, que tu fermes ta gueule.
- C'est long quinze jours sans parler, tu sais...

— Quand on a un brin d'imagination, ça passe vite, crois-moi.

Le temps que ça fasse tilt dans sa tête et cette fois, la mine réjouie :

- Hé ! Si on écrivait un sketch ? suggère ce brave.
- Comme ça, au pied levé ?

— On raconte bien que Kessel et compagnie ont écrit le chant des partisans sans jamais avoir traîné leurs bottes dans un maquis. Alors, avec ton imagination et ma musique, on doit être capable de crayonner quelque chose de drôle. Non ?

On est loin de se douter que cette façon de tuer le temps va nous sortir du trou. De fil en aiguille, mine de rien, on écrit quatre sketches à deux personnages. Et comme nous répétons au fur et à mesure que nous écrivons, cela ne manque pas d'intriguer les copains de garde à l'entrée de ce qui nous sert de prison. Ils se bidonnent tellement qu'on en arrive à se poser des questions : ou bien ils trouvent ça vachement marrant ou alors, ils se foutent royalement de notre gueule ? Emballés, ils en touchent un mot au sous-lieutenant qui, après nous avoir écoutés en cachette, en parle au lieutenant. Tant et si bien qu'à quelques jours de notre sortie de cabane, notre commandant de compagnie nous fait appeler au P.C. et d'une voix enjouée :

— Asseyez-vous... cigarette ?

— Avec plaisir, mon lieutenant.

— Voilà donc mes deux fortes têtes... Rassurez-vous, je ne vous ai pas fait venir dans mon bureau pour vous sermonner, ajoute-t-il en se dirigeant vers un placard : Schnaps, Vodka ?

— Schnaps.

Les verres pleins, comme tout bon militaire respectueux de la sacrosainte hiérarchie, il aborde le sujet par le haut.

— Le commandant de notre bataillon à qui j'ai parlé de votre initiative a trouvé cette idée très intéressante et a décidé de vous encourager en vous accordant son appui.

— Même à des taulards ? lui fait remarquer Fonfon.

— Même à des taulards, comme vous dites, et si vos sketches sont aussi bons qu'on le prétend, je vous donne ma parole d'officier qu'il sera présent le soir de la première.

— C'est trop d'honneur !

— À votre succès et qu'il puisse nous faire oublier votre mauvaise conduite, ajoute-t-il en levant son verre.

— Alors, nous sommes libres ?

— Non seulement libres, mais exempts de corvée et de garde. Et maintenant, au travail ! conclut-il en trinquant avec nous.

— Merci, mon lieutenant.

C'est une véritable mobilisation générale. Sous l'impulsion de notre commandant de compagnie, la salle des fêtes, fermée depuis belle lurette,

connaît rapidement une activité fébrile. Chacun, selon son métier, s'ingénie avec des moyens de fortune à réparer les dégâts causés par les vandales nous ayant précédés. Même les commerçants finissent par nous offrir leur aide. C'est comique.

— Hé ! Grand-père, passe-moi un marteau !

— Was ? (Quoi ?)

— Nom de Dieu ! Comment on dit marteau en allemand, demande un gars du haut d'un escabeau, une tringle à rideau dans une main, tout en attendant de l'autre l'objet recherché.

— J'en sais rien, moi, répond un mec, occupé à scier une planche coincée sur une marche juste en dessous de lui.

Pendant qu'à grand renfort de mimiques tous ces braves tentent de se comprendre, Fonfon et moi nous partageons les tâches. Le soir, au son d'un piano désaccordé, Fonfon fait répéter les chœurs de la scène finale recrutés parmi les copains les plus doués, alors qu'aux prises avec des guenilles bouffées par les mites, je sélectionne les costumes que Gertrude et Martha, nos deux concubines du moment, s'affairent à rafistoler de leur mieux. Une semaine avant la date fixée, tout est terminé, ou presque... Comme il ne reste plus qu'à régler quelques petits détails mineurs, on en profite pour figoler la dernière scène et, tout particulièrement, la tombée du rideau me recouvrant à moitié. C'est le seul moment dramatique d'une suite de réparties comiques et, pour lui donner l'impact recherché, il faut que ce soit parfait.

Histoire d'arrondir les angles avec nos deux nanas et de les remercier pour leur collaboration, on décide de leur consacrer une soirée entière, débutant par un souper aux chandelles avec poulet froid et vin du Rhin. On se procure le liquide dans la cave personnelle du lieutenant et les volatiles lors d'une razzia dans une ferme située sur le territoire de la compagnie voisine. Comme ça, ni vu ni connu, vas-y que je t'embrouille. Mais nous ne sommes pas les seuls à y avoir pensé et nos officiers, pas dupes, ont conclu à notre insu une entente de réciprocité qui s'avère efficace.

Deux jours plus tard, alors que nous sommes réunis au grand complet pour le rapport de la journée, stupéfaits, nous voyons notre lieutenant sortir de son bureau en compagnie de la fermière.

“ Merde ! On est fait ! ” s'exclame Fonfon à la vue de la vieille matrone laide et arrogante qui passe la compagnie en revue.

— Der da und der da ! (Lui et lui !)

— Sortez des rangs ! ordonne le lieutenant rouge de colère.

Après s'être excusé auprès de l'Allemande, il appelle notre juteux et, furieux, nous passe un puissant savon qu'il accompagne de dix jours de taule.

“ Avec le motif qu'il vous a collé au cul, vous venez d'en prendre pour un mois, ” nous confirme le juteux en nous conduisant au trou.

Dix au départ, plus dix au bataillon et encore dix au régiment, ça fait le compte.

— Voilà une partie de cul qui nous coûte cher, dis-je à Fonfon, allongé sur sa paillasse, les mains derrière la nuque.

— Que veux-tu, le poulet de grain n'a plus de prix ! reconnaît ce dernier sans trop s'émouvoir.

De retour à l'ombre, il nous paraît impossible qu'après tant d'efforts notre lieutenant ne nous sorte pas du trou.

— On est bien d'accord, me dit Fonfon très sûr de lui, notre libération en échange de notre participation. Et rien d'autre !

— Mais c'est du chantage ! s'exclame le lieutenant à qui le lendemain, nous tenons de semblables propos.

Chantage ou pas, il nous sort de taule, non sans nous avoir arraché la promesse de ne rien tenter de répréhensible durant un mois.

Le soir de la première, la salle est pleine à craquer, presque tous les copains ont amené une fille. Cachés derrière le rideau, nous attendons, minés par le trac, l'entrée du commandant et de son escorte que notre lieutenant a reçus à dîner.

“ Ça y est, ils arrivent, ” chuchote en coulisse notre pseudomachiniste, en voyant tous les gars au garde-à-vous dans la salle.

Quelques minutes plus tard, revêtu de sa tenue de fantaisie à laquelle il a épinglé sa batterie de cuisine, notre juteux vient nous prévenir que nous pouvons commencer. “ Frappe les trois coups, ” glisse Fonfon à l'oreille du machiniste tout en lui remettant le manche à balai.

Jusqu'à l'entracte, la salle est secouée par des rires entrecoupés de commentaires laissant clairement deviner que les gars s'amuse follement. Comme nous terminons sur une note plus sérieuse, à la fin du dernier acte, c'est le délire. Debout, les copains entonnent la Marseillaise sous les

regards médusés de nos officiers figés au garde-à-vous. Au dernier accord, dans un même élan, les plus costauds se ruent vers la scène pour nous porter en triomphe jusqu'au bar réservé aux officiers. Emballé par cette soirée qui dépasse toutes nos espérances, notre commandant de bataillon nous convie à sabler le champagne et nous fixe rendez-vous pour le sur-lendemain à son bureau.

— Brumas ? Brumas ? Ce nom me dit quelque chose, répète-t-il songeur tout en le notant sur son agenda.

— C'est-à-dire que... vous comprenez, bafouille le lieutenant rouge comme une tomate.

— Est-ce que par hasard il ne figurerait pas sur la liste des prisonniers invisibles ? reprend le commandant en fermant son calepin.

Incidemment, sa visite à la prison, en plein après-midi, avait coïncidé avec l'heure à laquelle les deux prisonniers faisaient soi-disant leur promenade sanitaire.

Silence de mort... le ciel semble nous être tombé sur la tête quand, dans un sourire qui en dit long, le chef de bataillon conclut :

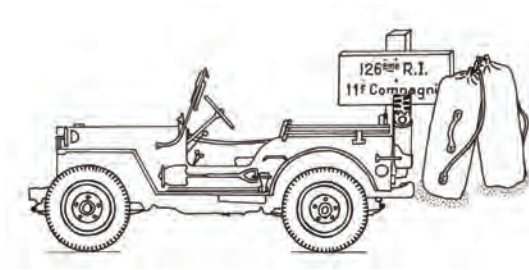
— Eh bien, espérons que votre commandant de compagnie ne nous privera pas d'un spectacle aussi divertissant, n'est-ce pas lieutenant ?

Ouf !

Si la tombée du rideau, au dernier acte, a soulevé un tonnerre d'applaudissements de la part des copains, il a produit un tout autre effet sur les Allemandes. Profondément choquée, Gertrude a filé à l'anglaise. Elle avait apporté un soin particulier à recoudre l'uniforme SS dont j'étais revêtu pour la scène finale, mais n'a pas apprécié le rôle auquel il était destiné et encore moins, le fait de voir tomber son beau SS, (c'est ce qu'elle me répétait à chaque essayage), sous les balles des terroristes, en poussant un Heil Hitler ! qui avait fait hurler de joie les copains déchaînés.

Tard dans la nuit, quand je rentre me coucher, je trouve la porte de la chambre verrouillée à double tour, mon oreiller intentionnellement jeté sur le canapé du salon recouvert pour la circonstance d'une multitude d'aiguilles plantées çà et là sur les parties rembourrées.

Oh ! La chipie !



CRAPAHUTEZ, NOM DE DIEU !

Patronnés par notre commandant de bataillon pendant près d'un mois, nous faisons la tournée des compagnies où, dans l'enthousiasme des salles combles, je meurs en scène tout en guettant la réaction de la belle fraülein draguée quelques heures plus tôt et qui, invariablement, profite de l'euphorie du moment pour s'éclipser. Décidément, ce rôle de SS n'est pas à mon avantage. Las de nous envoyer la pute de service, quand vient le temps de rejoindre notre compagnie, nous ne sommes pas fâchés de retomber dans l'anonymat du bon bidasse et de retrouver le plaisir de coucher avec une fille au cœur plein de tendresse.

— Langenbrand, tout le monde descend, gueule le chauffeur qui nous a ramenés à tombeau ouvert.

— Ouf ! Mais tu t'es gouré de compagnie ! s'exclame Fonfon, en voyant pour la première fois la gueule des gars de garde devant le P.C. où notre jeep vient de s'immobiliser.

— Comment ça ? réplique notre con de kamikaze, après avoir jeté nos sacs marins à nos pieds.

— Bob, tu connais ces mecs-là ?

— Moi... non !

— Vous êtes bien de la onzième ? s'informe, un tantinet surpris, notre chauffeur auprès des sentinelles de faction.

— Oui.

— Alors, vous y êtes, les gars ! affirme-t-il en enclenchant d'un coup sec la deuxième.

— Mais puisqu'on te dit qu'on ne connaît pas...

Sans me laisser le temps d'achever ma phrase, dans un crissement de pneus, tout en hochant la tête, il nous abandonne froidement sur place.

— Eh bien, il ne reste plus qu'à questionner les gaziers de garde, soupire Fonfon.

— Salut, les gars !

— Salut !

— Nous sommes bien à la onzième compagnie ?

— Oui.

— Ah !

Pas très bavard, hein ?

Comme on pénètre à l'intérieur du gasthaus, on tombe nez à nez avec le capitaine Rabeau de la Molletière. C'est un ancien de 39-40 s'étant lui-même affublé de ce surnom. Alors que nous étions en ligne devant la digue à Mackenheim, saoul comme un cochon, le 2^{ème} classe Rabeau, aux bandes molletières devenues légendaires, s'était présenté en pleine nuit devant une casemate de la compagnie postée sur notre flanc droit en gueulant à la barbe du troufion de garde :

“ Je suis le capitaine Rabeau de la Molletière, je viens passer vos gourbis en revue. ”

Ce qui n'avait pas du tout fait rigoler l'officier réveillé en catastrophe par le sous-off de service.

— Tiens ! Nos artistes sont de retour, s'écrie ce brave Rabeau en nous serrant la main.

— Pourrais-tu nous dire ce qui se passe ? lui demande Fonfon qui ne tient pas à épiloguer sur notre tournée.

Tout en ingurgitant des bières à notre compte, il nous apprend que nous avons un nouveau commandant de compagnie, sorti tout droit d'une école militaire. Imbu des théories nouvelles, il s'est entouré d'officiers et de sous-officiers du même cru et qui font crapahuter les copains sous le tir réel d'une mitrailleuse.

— Mais c'est de la démente ! s'écrie Fonfon horrifié.

— On en prend une autre, propose Rabeau en tripotant nerveusement son verre vide.

— Drei bier herr wirt. (Trois bières, patron.)

— Et ce n'est pas tout, les gars ! Depuis que nous sommes dans ce patelin, à n'importe quelle heure de la nuit et par n'importe quel temps, il nous expédie en montagne avec pour objectif la prise d'un piton ou l'encerclement d'un chalet. Comme récompense, dans l'heure qui suit le retour, il exige notre présence devant le P.C. pour une inspection de détail. Là, muni de gants blancs, il vérifie chaque arme en signalant à son lèche-cul de juteux tous ceux qui devront se présenter pour une seconde et parfois une troisième inspection. Le tire-au-flanc écope de tours de garde supplémentaires et le taulard, des corvées les plus dégueulasses. Il a même poussé le vice jusqu'à éplucher la liste des prisonniers enregistrés depuis le mois de juin.

— À la nôtre ! s'exclame Fonfon qui en a suffisamment entendu.

— Au fait, qui sont les nouveaux de garde à l'entrée ?

— Les appelés de la classe 43 et, d'après lui, ce sont ses préférés.

Le contraire nous eut étonnés.

— Autre chose, les copains, ajoute-t-il sans rigoler : pas trop d'alcool. Au moindre signe d'ébriété, il se plante devant vous en sniffant votre haleine et, d'un air de dégoût, vous sucre votre prochaine perme.

Nullement pressés de rencontrer nos nouveaux officiers, en se baladant dans le village on se trouve une piaule chez le particulier. Quelle chance ! La maison est habitée par un grand-père un peu dur de la feuille sur lequel veillent sa belle-fille et sa petite-fille. Comme c'est à mon tour de faire un choix, j'opte pour la petite-fille au regard plein de promesses, laissant à Fonfon le soin de séduire la mère dont le mari est tombé glorieusement à Stalingrad.

Le lendemain, pendant qu'à grand renfort de bouffe, Fonfon déploie tous ses charmes auprès de la veuve éplorée — les ventres sont affamés — en compagnie de Rabeau qui, braconnier dans l'âme, a profité de randonnées nocturnes pour repérer le gibier, on va chasser le cerf.

En fin d'après-midi, découragés par la pluie, on finit, trempés comme des soupes, dans une auberge perdue en montagne. C'est un ancien

rendez-vous de chasse oublié des hommes, dans lequel trois femmes, dont une Asiatique, ont élu domicile.

Quelque peu effrayées par cette visite inattendue, elles nous reçoivent avec méfiance.

— Wir suchen eine interkunft, (Nous cherchons un abri,) dis-je à la femme aux yeux en amande.

— Soyez les bienvenus, répond celle-ci, d'une voix nasillarde.

— Vous parlez français ?

— Couramment.

— Vous êtes Indochinoise ?

— Ma mère l'était, moi je suis Japonaise.

— À part vous trois, y a-t-il quelqu'un d'autre dans cette maison, s'inquiète Rabeau qui trouve ça louche.

— Personne.

— Et vous n'avez pas peur ?

— Nous nous sentons en plus grande sécurité qu'en ville, ajoute-t-elle le plus naturellement du monde.

Comme cette petite conversation a fait disparaître le malaise causé par notre arrivée, elles nous convient à nous départir de nos vêtements. C'est enveloppé dans des couvertures qu'on termine la soirée devant un bon feu de bois où, posés sur le dossier des chaises, nos uniformes tout fumants dégagent une odeur de chien mouillé.

— Ces trois gonzesses, seules à des kilomètres de toute habitation ne m'inspirent pas confiance, me confie Rabeau une fois dans la chambre.

— T'as peur qu'elles nous trucident ?

— Y'a du wehrwolf (maquis) dans le coin.

— T'es dingue ?

— Et pourquoi crois-tu qu'à plusieurs reprises le lieutenant nous a envoyés faire un tour dans la montagne ?

— Pour vous emmerder.

— Non ! Pour provoquer un accrochage.

— Hé capitaine de la Molletière, la guerre est finie !

Afin de le rassurer, à tour de rôle on veille sur le sommeil de l'autre et comme à l'aube il ne s'est rien passé, Rabeau se sent plus à l'aise.

La veille, alors que nous bavardions en compagnie de ces dames,

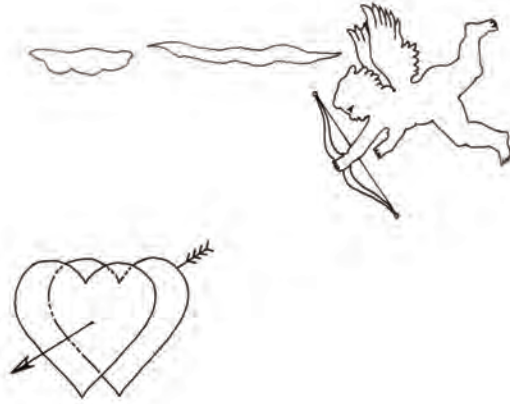
j'avais remarqué, non sans une certaine émotion, avec quel soin tout particulier la Japonaise s'occupait de mes vêtements. Mais épuisé par cette excursion et ne voulant pas trop brusquer les choses, je m'étais contenté de poser mes jalons, tout en lui promettant discrètement de revenir.

Comme nous partons très tôt, ces dames dorment encore quand nous fermons la porte derrière nous. Il fait un temps superbe. Une légère brume matinale enveloppe la montagne voisine d'une auréole blanche d'où émerge au centre une pointe bleutée éclairée par un faisceau de lumière multicolore. Féérique ! " Hé ! vois-tu ce que je vois ? " me glisse à Poreille Rabeau, au détour d'un sentier. Devant nous, dans une clairière à environ trois cents mètres, paissent un cerf et une biche. Sans faire de bruit on se rapproche. Rendus à moins de cent mètres, simultanément, deux coups de feu retentissent, amplifiés par l'écho qui se répercute en avalanche jusqu'au fond de la vallée endormie. Le cerf foudroyé s'écroule. Par contre, la biche sur laquelle j'ai tiré reste plantée sur ses quatre pattes, immobile.

Merde ! C'est pas possible, elle est empaillée, me dis-je incrédule.

Le temps qu'on se rende sur place, elle a disparu. Pendant que mon copain vide le mâle, je suis les traces de sang et finalement je la découvre couchée dans un bosquet. Haletante, elle me fixe de ses yeux tristes d'où s'échappent des larmes qui me font réaliser qu'il me faut l'achever. Nous devons faire deux voyages et pour nous remettre de notre fatigue, en début d'après-midi, le lieutenant ordonne de sonner le rassemblement. Couvert par le général en chef commandant la Première armée française qui autorise une perte d'un pour cent, notre lieutenant nous fait faire le parcours du combattant sous le feu de sa mitrailleuse Hotchkiss. Comme nous sommes les derniers sur la fin du parcours, Fonfon et moi avons droit aux encouragements du nouveau juteux :

— Mais crapahutez, nom de Dieu ! Crapahutez ! nous gueule cette grande asperge excitée par les regards impatients du lieutenant qui n'arrête pas de regarder sa montre.



MADAME BUTTERFLY

— Tiens, fume ! s'écrie Fonfon en joignant le geste à la parole.

Et moi, tout en l'imitant, d'ajouter :

— C'est de la troupe !

Ce manque de respect envers un adjudant nous vaut huit jours de taule, agrémentés chaque matin du nettoyage des chiottes aux murs barbouillés de virgules.

“ Si vous récidivez, ce n'est pas en France que vous passerez vos quinze jours de permission, mais au cachot, ” nous promet le lieutenant en nous expédiant au ballon.

Gardés le jour par les bleus et la nuit par les anciens, quelle erreur, un soir de nostalgie on profite du bon cœur de Rabeau et de la complicité de notre cabot-chef pour prendre le large. “ Nous serons de retour avant la relève, c'est juré ”, affirme Fonfon histoire de les rassurer un peu.

Comme nous projetons d'aller passer la nuit au chalet de la Japonaise, notre quadragénaire de Rabeau a volontiers troqué la culotte de l'une de ses compagnes contre une bouteille de schnaps.

Vers vingt heures, la tête en fête, on frappe à la porte.

— Toc, toc...

— Wer ist da ? (Qui est là ?) demande une voix masculine avec un fort accent français.

— On s'est fait doubler, me glisse à l'oreille Fonfon.

— Mach auf ! (Ouvrez !)

Quand la porte pivote sur ses gonds, on se trouve devant un commandant français qui, planté à l'entrée du salon, nous accueille un colt à la main.

Cette fois, on l'a dans le baba ! me dis-je, figé au garde-à-vous.

— Nom, matricule et unité...

— C'est inutile, commandant, ces soldats sont mes invités s'empresse de préciser la Japonaise.

N'en croyant pas mes yeux, à petits pas, je la vois s'avancer, aérienne, puis s'incliner pleine de grâce devant Fonfon ahuri.

— Je ne vous attendais plus, ajoute-t-elle dans un sourire, les yeux brillants de plaisir.

Sans se départir de son calme asiatique, elle nous présente au commandant qui, revenu à de meilleurs sentiments, laisse tomber son interrogatoire.

Réalisant à quel point la situation est dangereuse, on abandonne toute idée de jouer les vedettes pour laisser à notre trouble-fête le soin de meubler la soirée. Ce qu'il s'empresse de faire après avoir transformé la table en carte d'état-major où les forces en présence sont représentées par des cercles et des croix qu'il dessine d'un doigt dégoulinant de bière puisée à même son verre.

Les champs de bataille ne sont qu'un immense échiquier que, d'un revers de sa main velue, il débarrasse d'une position ennemie sous les regards distraits de ces dames. La guerre est un défi captivant dont le succès dépend de la stratégie. (Et nous, alors ?) Le combat terminé, il se fait présenter les officiers prisonniers qu'il convie à un déjeuner pour échanger des opinions sur le déroulement du combat. Les bajoues violacées par l'abus de bonne chère, il se gargarise d'anecdotes qui commencent à faire bâiller son auditoire. Il paraît même que de Lattre¹ écrivit à son chef : « Ton dispositif se termine sur la hauteur en sifflet, débrouille-toi pour qu'il se transforme en tromblon ». Ah ! les stratèges : c'est nous qui

1. Général commandant la 1^{re} Armée française

formions le tromblon. Évidemment, notre guerre à nous n'a pas le même éclat. Si nous avons ouvert la bouche...

Fatigué d'écouter ce moulin à paroles, je profite d'une courte pause pour glisser un bref, mais significatif :

— Excusez-nous, mais nous devons partir.

— Bob, avant que vous nous quittiez, j'aurais quelque chose à vous montrer, s'empresse d'ajouter l'asiatique. Si vous voulez bien me suivre.

Discrètement, elle m'entraîne dans le boudoir où, agenouillée devant le siège qu'elle vient de m'offrir, elle s'excuse de cette soirée.

— À vrai dire, en vous rendant visite, je pensais que nous aurions un autre sujet de conversation, ne puis-je m'empêcher de lui faire remarquer.

— Je suis désolée, Bob, mais je ne pouvais pas prévoir.

— C'est votre ami, le commandant ?

— Oui et non.

— Comment ça ?

— C'est l'ami d'une de mes compagnes qui a beaucoup fait pour moi.

— Alors, je reviendrai.

— Voulez-vous que nous convenions d'un jour ?

— Ça va être difficile. Dans l'immédiat, je suis consigné et dans quinze jours je pars en permission en France.

— Vous tenez tant que ça à revoir votre pays, ajoute-t-elle après une brève hésitation.

— Pas précisément.

— Alors que diriez-vous si, pour me faire pardonner, je vous proposais un adorable petit chalet...

— Pour nous deux ?

— Ça vous ferait plaisir ?

— Cio Cio... vous permettez que je vous appelle Cio Cio.

— Comme il vous plaira !

Fou de joie, je la prends dans mes bras et dans un même élan, on échange un baiser si passionné qu'il nous fait basculer sur le tapis.

“ Quelle fougue ! ” s'exclame-t-elle en se libérant doucement.

Quelques instants plus tard, la main de Cio Cio dans la mienne, je me présente dans le salon pour prendre congé de ces dames et du commandant qui, à ma grande surprise, a délaissé sa stratégie pour parler musique avec Fonfon.

Comme convenu, bien avant la relève, nous sommes de retour au ballon où nous attendent Rabeau et le cabot-chef.

— Et puis, ça s'est bien passé ? s'empresment-ils de demander.

— Pour être franc, ça ne valait pas la bouteille de schnaps que Bob va se faire un plaisir de payer, réplique Fonfon terriblement déçu.

Ma permission en poche, c'est à bord du Dodge affecté au ramassage des ordures que je me rends au rendez-vous avec madame Butterfly.

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je tout haut quand, sortant d'un virage, notre tas de boue s'immobilise derrière une jeep stationnée devant l'entrée du chalet.

— Une jeep, répond en rigolant le copain qui a gentiment accepté de me conduire jusque-là.

— Merde ! Le commandant !

— Moi je vois un sous-bitte en train de se bidonner tout en lisant un illustré et rien d'autre ! réplique-t-il cette fois plus sérieux.

Sans réfléchir davantage, d'un bond je me rends à la jeep.

“ Bob, je suis à vous dans deux minutes, ” me crie Cio Cio du haut du balcon, tout en agitant un petit mouchoir de soie qu'elle cache toujours dans une de ses manches.

“ Y'en a qui ne vont pas s'emmerder, hein mon pote ? ” me balance le sous-off en faisant un clin d'œil au copain.

Triple con ! Tu aurais dû penser que dans la pagaille où se débattent actuellement les civils, les bagnoles sont rares et l'essence bien davantage, me dis-je en découvrant, en plus des valises, des vêtements féminins posés sur le siège avant de la jeep.

En femme avisée, Cio Cio a obtenu, par l'entremise de sa copine qui est la maîtresse du commandant, qu'un chauffeur muni d'un ordre de mission en règle nous véhicule jusqu'à notre nid d'amour.

Le temps de bondir à sa rencontre et d'échanger entre deux compliments quelques baisers fort prometteurs, le copain a casé un peu partout les caisses de victuailles chapardées à l'intendance et parmi lesquelles on s'installe, coincés sur le siège arrière de la jeep.

“ Comme ça, vous ne risquerez pas d'être éjectés, ” nous gueule le sous-off en appuyant comme un dingue sur le champignon.

Partagé entre le plaisir d'êtreindre Cio Cio littéralement rivée à moi

et la hantise de finir écrasé sous ce tas de ferraille, on arrive par je ne sais quel miracle au bout du voyage. “ Pendant que vous allez vous occuper des bagages, je vais aérer la maison, ” nous dit Cio Cio titubante de peur.

Comme je viens de convenir du jour et de l'heure du retour avec notre kamikaze, il enclenche la seconde, fait patiner l'embrayage puis hilare :

“ Hé ! mec... fais gaffe au téléphone japonais, ça pompe un gars, ” s'écrit-il dans un ricanement aussitôt couvert par le rugissement du moteur qui l'emporte, telle une tornade, dans un nuage de poussière. Quel con !

“ Bob, je suis encore toute glacée de frayeur à l'idée que cette forêt magnifique aurait pu être notre tombeau, ” me confie Cio Cio grelottante sous le kimono qu'elle vient de revêtir pour me recevoir à la mode de son pays.

Durant quinze jours de félicité, je découvre une Cio Cio bien différente de celle que, pour satisfaire la curiosité des copains, je m'étais plu à dépeindre comme un modèle de soumission. Amante jusqu'au bout des ongles — elle a des mains d'une beauté et d'une dextérité remarquables — jour et nuit, je lui découvre des dons cachés que bien des Occidentales aimeraient posséder.

Chaque fin d'après-midi, au déclin du soleil, la main dans la main, nous descendons radieux le sentier de chèvre qui mène à la chute. La baignade terminée, claquant des dents, nous nous enveloppons dans une couverture de laine où, tremblant de tous nos membres, nous réchauffons nos corps nus dans la chaleur de notre amour. Quelle sensation merveilleuse ! Nul besoin de mots. Un regard, un baiser et nos chairs émues frissonnent de désir. C'est l'extase où, haletants de plaisir, nous partons ensemble vers des cieux encore jamais atteints.

Pendant que les Allemands relèvent leurs ruines, sans nous soucier du malheur des autres, nous affichons notre joie insolente sans la moindre pudeur ce qui, un jour, nous fait réaliser ce qu'en fait nous n'osons nous avouer. Comme nous descendons le sentier, le visage rayonnant de bonheur, nous croisons une vieille femme et une jeune fille occupée à ramasser du bois. Levant la tête à notre approche, la plus vieille, la mine réjouie, se tourne vers sa compagne et lui dit : “ Was für ein schönes paar ! ” Und wie sie sich lieben müssen ? (Quel beau couple ! Et comme ils

doivent s'aimer ?) Instinctivement, nos doigts entrelacés se crispent et pour la première fois, bondissant comme des cabris, on dévale le sentier en échangeant des « je t'aime » tendres et passionnés.

— Je t'aime !

— Je t'aime !

Nous nous aimons à en perdre le souffle.

Quand, tourmenté par les affres de la séparation prochaine, je lui confie ma peine, elle redouble de tendresse et m'insuffle, comme à un noyé qu'on rappelle à la vie, sa passion sans limites. Envoûté par cet ange de Vénus venu me révéler l'amour merveilleux qui, selon elle, n'atteindra sa plénitude que lors de notre seconde vie, je m'emploie de mon mieux à ne pas trop la décevoir, ce qui, le quinzième jour, dans un dernier « mi-ateru sur tatami », me fait craindre une résurrection prématurée.

“ Je t'exempte de service pendant huit jours, ” me dit le Toubib consulté en hâte à mon retour de permission.

Complètement déphosphaté, je les passe à dormir et à bouffer comme un ogre.

Deux semaines plus tard, les batteries rechargées, je profite d'une permission de vingt-quatre heures pour retourner au paradis. Elle n'est plus là ! Embarquée par la police chargée de récupérer les étrangers sympathisants à la cause nazie, elle n'a laissé pour moi qu'un message scellé de l'empreinte de ses lèvres où elle me rappelle que, grandi par cette épreuve purificatrice, notre amour est désormais assuré de toucher au sublime, mais seulement lors de notre seconde vie. C'est une manie ! Seconde vie, seconde vie... nous ne sommes pas encore morts que je sache ! Je te retrouverai Cio Cio, dussé-je remuer ciel et terre.

Fou de chagrin, pendant des semaines je me heurte à l'incompréhension de tous et en particulier à celle de Fonfon qui n'arrête pas de me seriner : “ Tu ne vas tout de même pas pleurer une Japonaise, nom de Dieu ! ”

Convaincu que la guerre du Japon terminée — il est au bord de la défaite — ils l'enverront dans son pays, je demande à être versé dans le corps expéditionnaire français formé pour aller combattre les Japonais aux côtés des Américains. Sans succès. Quand le Japon capitule, je suis encore en Allemagne à pleurer en silence ma nazie aux yeux de biche.



LES FIANCÉES OUBLIÉES

Sur les conseils du secrétaire de mon lieutenant, je me rends au bureau chargé des enquêtes très spéciales. Il y a foule. Et quelle foule ! On se croirait devant une maternité, un jour de visite médicale, où une armée de fraülein bedonnantes attendent patiemment qu'on veuille bien les recevoir.

- Tu ne vas pas m'envoyer faire la queue, dis-je au planton.
- Pourquoi, t'es enceinte ?
- Hé ! mec...

Quelques minutes plus tard, assis en face d'un sous-off tiré à quatre épingles, j'expose mon problème.

— Ici, on ne recherche que les gars qui ont été assez cons pour laisser leur véritable identité et rien d'autre, me répond ce planqué de scribe.

— Comme ça, y'a personne qui est au courant...

— De quoi parlez-vous ? demande un aspirant apparu à point nommé dans le dos du sous-off.

Le scribouillard aux paupières agitées par des tremblements nerveux qui s'amplifient chaque fois qu'il ouvre la bouche, s'empresse, à grand renfort de clins d'œil, de lui exposer le but de ma visite.

— Elle est en cloque ? s'informe l'aspirant dont l'esprit déformé par son boulot lui fait voir des femmes enceintes partout.

— Je ne pense pas.

Après une pause laissant apparaître une lueur d'espoir, il ajoute :

— Le capitaine est sûrement au courant.

— Vous croyez ?

— Je vais lui en parler.

Enthousiaste, je me vois déjà avec l'adresse de Cio Cio dans la poche. Pour conjurer le mauvais sort, je me dis : Cette fois, tu as frappé à la bonne porte, c'est dans le sac... enfin, presque. Pour le remercier du tuyau, qu'est-ce que je vais bien pouvoir offrir au secrétaire de mon lieutenant ? Mon bel amour, ce coup-là je te sors du trou, parole. La seconde vie c'est bien beau, mais pour l'instant restons sur terre, on aura tout le temps d'y penser plus tard.

J'en suis là dans mes réflexions quand l'aspirant, sorti tout droit du bureau de son chef, me fait signe de le rejoindre. Il m'offre un siège et plein d'égards, me demande de patienter : juste le temps que le capitaine expédie une affaire urgente. Il accroche son képi à la patère, lisse ses cheveux, s'admire quelques secondes dans une glace qu'il glisse délicatement dans le tiroir central de son bureau et satisfait, s'écrie :

“ Faites entrer ! ”

Rempli d'espoir, durant des heures — le capitaine ne semble pas pressé de me recevoir — j'écoute d'une oreille attentive les lamentations des fraûleins à la recherche du père de l'enfant qu'elles portent.

La majorité des prétendus pères appartiennent à des unités n'ayant existé que dans leur imagination. Comme la plupart ne parlent pas français, elles déposent sur le bureau de l'officier des papiers sur lesquels des Don Juan inconnus ont griffonné des adresses bidon dans le genre de :

*Soldat Bidasse,
1er B.M.C.¹,
secteur postal 69*

Victimes innocentes, elles déballent leur misère au grand jour,

1. Bordel Militaire de Campagne

implorant l'officier de retrouver le seul être capable de légitimer le futur bâtard. C'est déchirant ! Elles crient leur détresse dans un flot de larmes à vous arracher le cœur. Oubliées de tous, elles parlent de leur gros ventre comme d'une malédiction. Mère morte sous un bombardement, père tué au combat. Chassées par la famille, elles tentent l'ultime démarche avant le suicide. Même si aux dires de l'officier très peu y parviennent, la plupart finissent chez une faiseuse d'anges qui, à l'aide d'aiguilles à tricoter, les libère du péché. Comme si la punition n'était pas suffisante, quelques semaines plus tard, prises de violentes douleurs dans le bas du ventre, elles achèvent leur calvaire à l'hôpital où dans d'atroces souffrances, elles subissent un curetage sans anesthésie, bien entendu.

Bouleversé par ce que je viens d'entendre, je me demande si, comme en 40, il n'aurait pas été préférable de verser du bromure dans notre pinard plutôt que de nous distribuer des préservatifs qu'on gonfle comme des ballons — c'est un jeu — pour les faire péter en l'air à coups de revolver.

L'entrevue avec le capitaine est brève ! Pas le moins du monde intéressé à entamer des recherches, il me conseille d'oublier le passé. " En France, il y a des tas de filles qui n'attendent que ça ", conclut-il en me montrant la porte.

Pourquoi faut-il que ça se termine ainsi, me dis-je, complètement découragé. À ma sortie, me sentant un peu des leurs, je croise les regards inquiets de ces futures mamans que je gratifie d'un pâle sourire. Dans d'affreuses grimaces, elles me tirent la langue. Et pourtant, comme je les comprends, ces pauvres filles.



TOUS POUR UN...

— Ça y est, les gars, c'est la quille ! gueule Fonfon, en balançant de joie son calot au plafond de la piaule.

C'est sérieux. Il tient l'information des gaziers qui ont passé une bonne partie de la nuit à préparer les fiches de démobilisation.

Dans la matinée, sous les regards envieux des bleus, le juteux, aux anges — il a hâte de nous voir foutre le camp — rassemble tous les anciens pour les conduire une dernière fois au rapport. Il n'est pas déçu. En rang par quatre, d'un commun accord, faussant le pas, on se met à brailler :

— Tiens, tiens, voilà la quille, ce n'est pas pour les bleus, nom de Dieu...(sur un air bien connu)

— En sourdine, les gars, en sourdine, nous conseillent le juteux plein de compréhension et rendus au P.C., je veux entendre voler une mouche. Compris !

— Tiens, tiens, voilà la quille, c'est pour les anciens, nom d'un chien.

Comme nous débouchons dans une pagaille organisée sur la place du P.C., en voyant la tête du lieutenant et de ses adjoints médusés, notre fayot de juteux veut faire preuve d'autorité et crie : “ Vos gueules ! ” Ce qui loin de nous calmer, ravive notre ardeur :

— Tête à droite, tête à gauche, nous disait un sous-officier. Ferme ta gueule, lui dit un autre, tu commences à nous faire chier...

Sans tambour ni trompette, le lieutenant nous renvoie au cantonnement, consignés pour la journée. Comme nous le fait gentiment remarquer le juteux, en nous collant deux bleus en armes à la porte de la chambrée, nous ne l'avons pas volé.

Le lendemain, nous sommes appelés un à un dans le bureau du lieutenant où, sans faire la moindre allusion à ce qui s'est passé la veille, il remet à chacun sa feuille de route accompagnée d'un certificat de bonne conduite signé de sa main. Stupéfié, je me promets de l'afficher à côté de celui de mon père en y ajoutant la mention : Trois mois de taule pour sept mois de service. Vachement fier de lui, le paternel s'était payé le luxe de faire encadrer le sien et l'avait ostensiblement suspendu au mur le plus en vue de la salle à manger. " Pas un jour de prison en dix-huit mois de service ", répétait-il à tous ceux osant jeter un regard dessus.

Trois jours plus tard, chargés comme des mules, nous nous retrouvons à un centre de regroupement où parmi des centaines de futurs civils nous prenons le train en direction de Strasbourg afin que chacun puisse rejoindre le centre de démobilisation le plus proche de son domicile. Comme le convoi se traîne lamentablement — la locomotive est chauffée au bois — on a tout le temps d'admirer le paysage et d'organiser une petite orgie romaine à faire pâlir Néron de jalousie. Compartimentés par affinité, aux premiers arrêts, on ratisse les salles d'attente pleines à craquer pour s'arracher, à grand coup de poing sur la gueule, des fraûlein en mal d'aventure qu'on embarque, les mains dans la culotte, par les fenêtres des wagons. Plongées dans la fumée et dans l'alcool, elles rejoignent leurs concitoyennes draguées la gare d'avant et qui, saoules comme des vaches, avec des mein lieber à faire péter les boutons de braguettes, sautent sur le premier pantalon gonflé d'envie. Rapidement, le train est transformé en véritable bordel ambulante et, rythmée par le cahotement des wagons, l'orgie des quillards dure deux jours pour se terminer à la frontière allemande, en gare de Kehl.

Les yeux en capote de fiacre, mais le cœur léger, on passe à la douane française. Tout semble aller pour le mieux quand des cris bizarres se propagent jusqu'à nous.

— Ça accroche quelque part ! gueule un gars, le cou allongé comme une girafe par-dessus la vitre baissée du compartiment.

— Tu vois quelque chose ? s'inquiète un autre qui a dû dévaliser une bijouterie.

En fait, c'est une moto allemande ficelée sur la plate-forme d'un wagon de tête, que les douaniers prétendent saisir, qui cause tout ce remue-ménage. Tout d'abord, il y a quelques prises de bec puis le ton monte. Comme nous avons tous d'excellentes raisons pour ne pas laisser le train s'éterniser en douane, moi je ramène un aspirateur Electrolux, deux postes de radio et bien d'autres choses, la moutarde nous monte au nez. Voyant que les douaniers appellent la police militaire à la rescousse, rapidement, la devise des trois Mousquetaires se répand dans tout le convoi. Des planques où elles sont dissimulées des armes de toutes sortes surgissent.

“ Merde ! on ne va tout de même pas laisser ces cons nous piquer les quelques souvenirs si chèrement acquis, ” s'insurge un gars près de moi.

“ Quand les Chleuhs rentraient chez eux, les valises pleines à craquer d'objets volés, ils étaient moins zélés, ” surenchérit un autre, un pétard à la main.

Marie-Louise¹ dans une main, je me joins aux copains. Ma fille, tu vas peut-être finir en sautant de joie à la gueule d'un douanier, me dis-je en la dégoupillant. C'est exaltant et à la fois inquiétant, pour ne pas dire terrifiant, de voir quelques centaines de mecs saouls comme des cochons répondre en bloc à l'appel de détresse d'un frère inconnu.

“ Reculez ! gueule le chef de la P.M. (Police militaire) ou nous ouvrons le feu. ”

Pas le moins du monde impressionnés par cette menace, coude à coude, le flot grandissant des anciens baroudeurs continue sa marche houleuse vers les fumiers qui, sous le couvert de la loi, veulent déposséder un copain. “ Si vous faites ça, vous êtes morts ! ” répondent en chœur les gars de tête. Débordés par cette masse grouillante et hurlante, ils comprennent

1. Au printemps suivant, Marie-Louise devenue encombrante et dangereuse, provoqua une pêche miraculeuse d'ablettes dans un trou de la Vienne, non loin du pont de Condat.

que plus rien ne pourra nous arrêter et que le moindre geste d'hostilité risque de déclencher un carnage.

“ Remettez la moto où vous l'avez prise, ” ordonnent les plus proches. Encerclés, les douaniers s'exécutent sous les huées des plus acharnés menaçant de les lyncher. Comme ils ont tenté de décrocher la locomotive, un commando grimpe à bord et le convoi s'ébranle à la barbe des douaniers ahuris, qu'un bon nombre de gars, le poing levé, saluent au passage en chantant l'Internationale.

CHAPITRE VI

LE RETOUR À LA VIE CIVILE

DÉCEMBRE 1945 – NOVEMBRE 1946



FALLAIT RESTER CHEZ VOUS

Caserne Marceau, décembre 1945.

— Brumas ?

— Présent !

— Mais qu'est-ce que tu fous là en uniforme ? s'exclame le sergent en me toisant des pieds à la tête, d'un œil incrédule.

— C'est tout ce que j'ai à me foutre sur le dos, alors...

— Va t'asseoir. Dès que le capitaine démobilisateur sera en mesure de te recevoir, on t'appellera.

La mine longue, je rejoins d'autres militaires en attente.

Quelle pagaille ! Dans une ambiance de foire où la plupart tiennent leur paquetage roulé à même une capote anglaise — au sens propre — on se croirait en pleine braderie. Comme il n'y a rien à brader, exaspérés par la lenteur des formalités, on se met à critiquer l'administration militaire.

“ À l'engagement, ils ne s'emmerdaient pas à pinailler comme ça, hein les gars ? ” nous fait remarquer un copain tout en tournant nerveusement en rond, les mains dans le dos.

C'est vrai qu'à l'époque ça ne traînait pas. On passait au bureau de

recrutement où un planqué nous félicitait de notre courage tout en nous collant une feuille d'engagement sous le nez et quand on l'avait signée :

“ Au suivant ! ” se plaisait-il à répéter.

Aujourd'hui, ils ont tout leur temps, les collègues. Tu parles ! Tout ça pour mille balles de primes, trente jours de tabac et de tickets d'alimentation, en plus de nous piquer la tenue dégueulasse dans laquelle, pendant près d'un an, nous avons transpiré et pété de peur.

— Brumas ?

— Ouais !

— Le capitaine démobilisateur t'attend, gueule le sergent.

— Ça ne va pas être du gâteau, me glisse au passage un gars qui sort, la mine basse, du burlingue du pitaine.

Effectivement, en franchissant la porte, je comprends que notre entretien ne sera pas particulièrement cordial. Son siège en position inclinée, le pied gauche posé sur le dernier tiroir entrouvert de son bureau, ce monsieur se balance, le regard inquisiteur, tout en frappant son sous-main de petits coups de cravache. Fatigué de rester planté devant ce pendule vêtu d'un uniforme démodé d'avant-guerre qui pue la naphthaline machinalement, je parcours des yeux le mur jauni par le temps où de Gaulle accroché de travers est entouré d'un cerne plus clair laissant deviner que son prédécesseur à la mèche de cheveux de travers et à la moustache taillée au carré¹ était de plus grand format. J'en suis là dans mes pensées quand tout en continuant son manège, il daigne enfin m'adresser la parole.

— Soldat, il est clairement indiqué sur votre fiche de démobilisation que vous devez vous présenter ici en civil et nous remettre votre paquetage.

— Oui, mon capitaine, mais pour l'instant je n'ai plus d'habit civil, pas d'argent et mon père refuse de m'aider financièrement.

Le temps que dans sa tête d'obus germe la vacherie qu'il s'apprête à me servir et le sourire en coin, le voilà qui passe à l'attaque :

— Soldat, quel âge aviez-vous quand vous avez pris le maquis ?

— Dix-sept ans, mon capitaine.

Me sachant à sa merci, toujours sur le même ton, maintenant il se fait plus ironique :

1. Vous l'avez reconnu ; il s'agit d'Hitler

— Lorsque vous êtes parti, vous aviez un costume civil, je présume ?

— Oui, mon capitaine, mais durant les premiers mois, nous n'avions pas encore d'uniforme et nous devons combattre en civil.

Cette fois, il y a un long silence puis tout en abattant sa badine d'un coup sec sur son bureau, cet affreux jojo me rétorque :

— Fallait rester chez vous et vous l'auriez encore !

Trop, c'est trop ! Illico, je sens un afflux de sang me monter à la tête et ma vue se brouiller. Je dois être écarlate. Mes tempes battent à tout rompre et mon cœur saute dans ma poitrine à m'en faire mal. La gorge sèche et les narines frémissantes, je vois rouge. D'instinct, ma main droite se porte à mon poignard alors qu'une voix intérieure me crie : « Tue-le !... Mais tue-le donc ce fumier ! » Puis de façon inexplicable, juste au moment où je vais bondir comme un fauve pour commettre l'irréparable, cet instant de folie disparaît aussi soudainement qu'il est venu et fait place en moi à un étrange vide. Debout au garde-à-vous, ne sachant que répondre, je le regarde sans le voir. J'ai l'impression que mon cerveau ne réagit plus.

Combien de temps suis-je resté sans réaction, je ne saurais le dire. Mais toujours est-il qu'en même temps que sa cravache s'abat à nouveau violemment sur son bureau, tombe le verdict :

“ Soldat, je vous donne un mois pour remettre votre paquetage, sinon nous enverrons les gendarmes le chercher à votre domicile. ”

Je rêve ! Calé dans son fauteuil, il ordonne :

“ Vous pouvez disposer et n'oubliez pas : un mois, pas plus ! ”

Je claque la porte et, comme un dingue, je fonce vers un bistrot. Lequel ? Ils sont tellement nombreux et semblables sur cette place que j'hésite. Celui-là ! Un café, s'il vous plaît. Et histoire de faire passer la pilule, d'un trait je vide ma tasse. Beurk ! Quelle affreuse mixture ! Ce qui, loin de me soulager, m'enrage davantage. Et les paroles du capitaine résonnent toujours dans mes oreilles. Tiens, à présent voilà que toute cette merde me sort par les yeux à en vomir de dégoût et m'amène à de connes réflexions. Mais alors, l'histoire de France dans nos livres d'école, c'était du bidon ! Gavroche, le même des barricades qui durant l'insurrection de 1832 chantait sous la mitraille le fusil à la main, c'était aussi du cinéma ? Et maintenant, le capitaine à l'uniforme démodé rappelant la trahison de nos officiers en 40 qui refait surface. Le 14 juillet, la Marseillaise,

le chant des Partisans, la Libération, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?
Et moi, pauvre con, j'y ai cru !

Incapable de mettre des idées cohérentes l'une derrière l'autre, je règle l'addition et me dirige vers les W.C.. À peine... ! Aïe ! ça brûle...



COURAGE MON P'TIT GARS

Le jour même, je me présente à l'hôpital. Ma feuille de démobilisation en poche, j'ai un mois pour déclarer toute maladie contractée à l'armée et du même coup, bénéficier des soins gratuits.

Après l'inscription obligatoire, on me dirige vers la section réservée aux militaires où je dois attendre une bonne partie de l'après-midi avant de voir un médecin.

Allongé sur la table de soins pendant qu'une charmante infirmière me fait un prélèvement, je déshabille des yeux ce corps de femme superbe, oubliant pour quelques instants ma maladie honteuse.

Le major m'ayant consigné à l'hôpital, après bien des difficultés j'obtiens du planton de faction qu'il passe prévenir mes parents que je ne rentrerai pas à la maison ce soir-là ni les autres soirs, du moins pendant quelque temps. Le lendemain, il me rapporte que mon père n'en fut pas particulièrement heureux.

Avant de commencer le traitement, je dois répondre à un véritable interrogatoire. " Tu dois te souvenir des filles avec lesquelles tu as fait l'amour ! " me dit le major, très sérieux. Il m'est difficile de ne pas en oublier. " C'est très important, Don Juan, précise-t-il, car avec un pareil

palmarès, je ne serais pas étonné qu'en plus de la blennorragie, tu aies choppé la syphilis ! ”

Cette dernière n'étant décelable qu'environ trois mois plus tard, il est primordial que je me souvienne de la date exacte où pour la dernière fois, j'ai trempé mon biscuit.

Le traitement, communément appelé de choc, commence dès le lendemain dans le courant de la journée.

À la première injection de Propidon, après m'avoir solidement ficelé à un lit en fer, on m'abandonne à mon triste sort. Surpris et inquiet, je n'en comprends pas tout de suite la raison. C'est seulement quand je me mets à faire des sauts de carpe que je réalise pleinement l'utilité de la chose. D'abord, j'ai la sensation d'avoir terriblement chaud, suivie presque instantanément d'une réaction inverse : je grelotte. Alternant du chaud au froid, mon corps tout entier commence à me faire mal à en hurler, ce que je ferai plus tard après avoir perdu les pédales. Secoué par des spasmes atroces qui me déchirent les muscles et me nouent les nerfs, progressivement j'amorce ma descente aux enfers.

Avant de perdre totalement la boule — j'ai l'impression qu'on me fend la tête à grands coups de sabre — je me souviens très bien avoir maudit la garce responsable de cette chaude-pisse.

Le lendemain, de retour de chez Lucifer, le bigoudi en accordéon, j'appréhende terriblement la deuxième piqûre. “ T'as le délire plutôt coloré, ” me dit d'une voix à peine audible le compagnon de misère le plus près de moi.

La deuxième piqûre produit une réaction beaucoup moins violente et la troisième se passe presque en douceur.

Ce traitement, réservé exclusivement aux militaires, porte bien son nom. Pourquoi faire souffrir aussi cruellement alors qu'il existe un remède sans douleur au nom magique de pénicilline, mais elle ne figure pas encore sur la liste des médicaments disponibles pour le traitement des maladies vénériennes soignées par les médecins-majors.

Étant toujours sous surveillance médicale à l'hôpital, les fêtes de fin d'année se passent pour moi bien tristement : pas d'alcool, pas de gueuleton et surtout, pas d'affection. La veille du jour de l'an, on me transfère parmi les grands blessés en instance de rééducation. Personne ne vient

me rendre visite. Seule une infirmière adoucit cette nuit de réveillon en me susurrant : “ Courage, mon p’tit gars, ça ne sera plus très long et profite de la nouvelle année pour remercier le Bon Dieu d’avoir su te protéger.” À priori, je ne comprends pas ce que le Bon Dieu vient faire là, lui si bon et si miséricordieux, mais elle a raison. Partout autour de moi gisent de grands blessés qui ne pourront plus jamais mener une vie normale. Dans cette grande salle toute blanche, éclairée par la lumière diffuse des veilleuses, maintenant la souffrance prend une autre dimension. Allongé dans mon lit, les yeux rivés au plafond, j’écoute, le cœur triste, les gémissements à peine perceptibles des grands mutilés, alors que sous nos fenêtres une bande de joyeux drilles extériorisent bruyamment leur joie de vivre.

Quand minuit sonne à l’horloge de l’Hôtel-de-Ville, comme dans un rêve, je vois une blanche silhouette se pencher sur mon lit et dans un élan maternel, poser ses lèvres sur mon front en murmurant :

— Bonne année, mon p’tit !

— Bonne année, madame...

En moi-même, je souhaite une meilleure année à tous ces braves gars qui ont fait à la France le don de leur personne afin qu’à l’avenir les hommes puissent vivre en paix. Quel bel exemple de courage et d’abnégation mais, bon sang, que d’ingratitude de la part de la Mère Patrie.

Quelques jours plus tard, après la visite du major, je reçois mon congé de l’hôpital : interdiction formelle d’avoir des rapports pendant trois mois et obligation de me présenter ensuite pour un dernier examen.



À LA RECHERCHE D'UN BOULOT

Mes problèmes n'étant pas réglés pour autant, je décide de me trouver du travail. Fort des discours pleins de promesses prononcés par nos officiers en Allemagne, je suis enthousiaste. Dans mon esprit c'est clair comme de l'eau de roche : les patrons n'attendent plus que nous.

C'est donc le cœur léger que je me rends à l'usine de meubles où Luc et moi avons fait notre apprentissage. Adorable M. X, après avoir fabriqué des meubles de style ancien pour les Allemands, maintenant il confectionne des matelas destinés aux Américains. " Eh oui, il faut bien vivre p'tit con ! " (son expression favorite) se plaît-il à répéter pour se donner meilleure conscience. Cela dit, après un accueil mitigé, il me montre ses nouveaux locaux qui, soit dit en passant, ont pris pas mal d'expansion vers la fin de l'Occupation. Ensuite, tout en parlant de sa réussite dans le monde des affaires, le tour du propriétaire terminé, nous en arrivons au but de ma visite. Comme je lui expose mon problème, en l'observant attentivement je crois deviner que lui non plus n'a pas digéré le coup du camion de bois. Ce que, mon plaidoyer à peine terminé, il s'empresse de me confirmer en ces termes : " Quand tu nous as laissé tomber p'tit con, moi j'ai dû embaucher un gars qui lui, n'est pas parti courir

l'aventure. ” Puis après une pause où le silence se fait éloquent, sur un ton un brin revanchard, il me livre le fond de sa pensée : “ Et maintenant p'tit con, tu voudrais que je le foute dehors pour te donner sa place. Car, dis-moi, p'tit con, c'est bien ça que tu es venu me demander ? ” Eh paf ! Mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus, grand couillon. Le temps d'échanger quelques banalités où l'on oublie intentionnellement l'essentiel et tout en prétextant un rendez-vous urgent — il faut bien vivre n'est-ce pas, les amis — il me reconduit gentiment à la porte. Merde de merde ! Ce que je peux être con par moment.

Durant des semaines, je cherche en vain. Partout on me félicite pour mon courage, mais partout aussi on me fait sentir qu'à mon âge, j'aurais dû m'intéresser davantage à mes études.

La date de la remise de mon paquetage échue, je décide de faire appel au bon cœur de ces messieurs de la Croix-Rouge. J'y suis bien reçu. On m'habille de la tête aux pieds avec des vêtements usagés : il ne faut pas être difficile quand on est con. Ainsi affublé, je ressemble davantage à un clochard qu'à un dandy, mais au moins, je suis redevenu un civil. Prétextant une vérification, on me demande ma carte d'alimentation et ce travail de routine terminé, me voilà libre comme le vent.

Au printemps, je n'ai toujours rien trouvé. Irrité, mon père exige un rapport détaillé de mes démarches, au point de me rendre encore moins enthousiaste. Après tout, j'estime qu'en vertu des services rendus à la Nation, j'ai droit à un peu de considération. Ce qui, un jour où je rentre d'une de mes démarches infructueuses, me vaut en guise de réconfort un puissant sermon de mon père.

Eh, merde ! Pas de boulot, pas de fric, pas de gonzesse et les copains qui se foutent de ma gueule, je suis bien mal barré ! Pour calmer mon amertume, la tête pleine des mauvaises pensées qui ont déjà germé dans le crâne d'un copain, je nous revois. Ça se passe en Allemagne, le jour de notre départ. Plus exactement dans la chambrée où après avoir empaqueté des tas de souvenirs fauchés au hasard de nos déplacements, nous dégustons assis sur mon lit un verre de schnaps. Comme nous sommes consignés pour la journée alors que nous portons un toast à notre libération, dans l'excitation du moment ce petit malin me déballe sa vision des choses :

— Bob, lors de ma dernière perme en France, j'ai découvert que nous sommes les rois des cons !

— Comment ça, les rois des cons ?

— Figure-toi que je me suis rendu compte que la plupart des collaborateurs et des trafiquants de marché noir, qui devaient être punis à la libération, continuent un an après ce qu'ils avaient commencé sous Pétain. À présent, ils roulent en bagnole américaine et trafiquent avec les Ricains. Certains ont même récupéré tous leurs biens.

Puis sans autre préambule, il ouvre une de ses valises et étale sous mes yeux les pièces détachées d'une mitrailleuse flambant neuve. Et moi, à cent lieues de me douter où il veut en venir, innocemment, je pose la question me paraissant être de circonstance :

— Mais maintenant que la guerre est finie, qu'est-ce que tu vas faire de ça ?

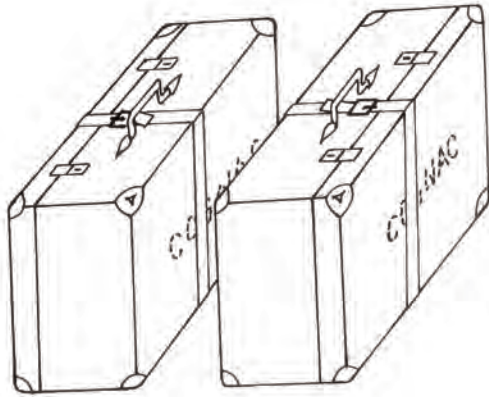
D'une main experte, il enclenche un chargeur vide et, tout en poussant un puissant ricanement à vous faire sursauter, il braque l'arme sur moi en s'écriant :

— Ça, mon pote ! C'est mon nouvel outil de travail et, crois-moi, les collabos vont cracher leur pognon.

Aujourd'hui, rendu au bord du gouffre, il m'arrive de songer aux lessiveuses où un bon nombre de paysans empilent les billets de 5000 francs pour les soustraire au fisc et les protéger des rongeurs. Mais voilà ! Il me manque l'essentiel : l'engin de persuasion.

Le jour J, résigné au pire et les jambes un peu molles (j'ai toujours eu une sainte trouille de ce lieu de souffrance) arrivé à l'hosto, je franchis la grande porte cochère donnant sur une immense cour et me dirige vers le bâtiment réservé aux militaires. Nous sommes fin mars où, sous un soleil radieux, s'offre à mes yeux un spectacle désolant. Partout, des soldats mutilés. Cela me rappelle les paroles de l'infirmière, la nuit du jour de l'an et me fait réaliser combien il est agréable d'être sorti entier de cette putain de guerre. Puis, après avoir louvoyé entre ces victimes du nazisme dont personne déjà ne se souvient du sacrifice, je me présente devant le planton de service. Le prélèvement effectué, miné par le trac, pour tuer le temps, durant des heures je suis du regard la trotteuse de l'horloge qui, à l'appel de mon nom, termine sa 192^e révolution. “ Tu es en parfaite

santé, aucune trace de syphilis ! ” me dit le médecin-major en me signant mon congé de l’armée. Ce soir-là, longtemps après que le soleil se soit couché, pour oublier l’image des gueules cassées, je rentre à la maison complètement ivre, mais heureux.



TRAFIQUANT DE COGNAC

Libéré de la hantise d'avoir chopé la syphilis, je me remets à chercher du travail, mais toujours sans succès.

Un jour, en route vers je ne sais plus quel employeur, je rencontre, tout à fait par hasard, Fonfon. Il est sapé comme un prince, les poches pleines d'oseille. Heureux de me revoir, il m'invite à prendre un apéritif — c'est un jour avec —, puis devant ma tenue vestimentaire misérable :

— Qu'est-ce que tu fais pour être aussi mal fringué ? s'inquiète-t-il.

— Moi, rien !

— Comment ça, rien ?

— Vois-tu, je n'arrive pas à trouver un boulot intéressant. Pourtant tu te souviens des beaux discours auxquels nous avons eu droit avant notre départ d'Allemagne : les places réservées et j'en passe...

— J'ai connu ça, moi aussi, mais j'ai vite compris que c'était du bidon, alors !

D'un apéro à l'autre, il m'explique sa source de revenus et la belle revanche qu'il prend sur les anciens collabos en leur vendant du cognac à des prix exorbitants. En somme, c'est sa façon de récupérer.

Et voilà comment je suis devenu trafiquant de Cognac.

Le travail est simple ! Mon pote Fonfon a une excellente relation dans cette ville universellement connue qui nous cède la précieuse boisson à un prix très raisonnable. Il ne reste plus qu'à la transporter par chemin de fer dans de solides et volumineuses valises jusqu'à notre bled, et là, refourguer la marchandise à prix fort. En 1946, tout est rationné, y compris l'alcool.

Au début de notre association, nous étudions plusieurs hypothèses, mais deux seulement nous paraissent offrir un maximum de sécurité.

La première consiste à entreposer la marchandise chez la mère à Fonfon, sans qu'elle soit au courant, bien sûr. Elle habite une maison située au bord de la ligne de chemin de fer que nous empruntons au retour de nos expéditions chargés comme des mules. À cet endroit, juste avant un tunnel, la voie ferrée fait la jonction avec une voie rapide desservant le Sud-Ouest de la France. Mais notre chance réside dans le fait que les ponts et les voies ferrées sont en réfection, ce qui perturbe pas mal le trafic ferroviaire. Nous montons donc à bord d'un certain omnibus de nuit qui invariablement stoppe un peu avant l'entrée du tunnel pour laisser passer le rapide. C'est systématique et suffisamment long pour nous permettre de descendre nos nombreuses valises sur la voie. Évidemment, afin de ne pas éveiller la curiosité des passagers du train, nous montons dans la dernière voiture.

La deuxième façon d'opérer nous permet de varier un peu au cas où quelqu'un aurait flairé notre manège.

Nous avons un copain d'école qui travaille chez un garagiste spécialisé dans la réparation des radiateurs où il peut facilement emprunter la camionnette du garage pour la nuit. Donc, moyennant quelques bouteilles de cognac, il nous attend à bord de son véhicule à une petite gare située à quelques kilomètres de notre bled. Il y a si peu de trafic à cette station que le Contrôle économique n'y fait que de très rares apparitions. Cependant, nous n'utilisons ce moyen qu'occasionnellement. Évidemment, il y a le risque d'un contrôle à bord des trains. Nous l'avons envisagé et, pour limiter les dégâts, nous déposons nos valises dans le fourgon de queue spécialement aménagé à cet effet. Si en allant reprendre la marchandise, nous repérons ces messieurs des alcools — et ils sont futés — il ne nous reste plus qu'à oublier les valises. Par chance, cela ne s'est jamais produit.

Après quelques mois de ce fructueux négoce, je décide qu'il est temps de m'habiller décemment. En feuilletant un journal régional, je tombe sur un entrefilet annonçant à tous les anciens combattants qu'un bon spécial leur sera remis sur présentation de leur carte d'alimentation. Pour cela, il suffit de se rendre au bureau chargé du contrôle de la distribution des tickets situé place de la République. Ma joie est de courte durée : le numéro a déjà été prélevé. Les vaches ! S'inspirant du bel exemple de certains de leurs dirigeants qui, pendant la guerre, détournaient des colis destinés à des prisonniers pour les revendre au marché noir, un fumier de la Croix-Rouge m'a sucré le mien. Quelle mentalité !

J'en suis quitte pour m'habiller au marché noir.

Avec le temps, mon allure vestimentaire s'est améliorée au point d'inquiéter quelque peu mon père. Six mois plus tard, j'ai mon tailleur attiré, mon bottier, mon chemisier et une garçonne que je partage avec l'ami Fonfon, mon père m'ayant signifié que les trafiquants de mon espèce n'ont pas de place sous son toit.

Bien mal acquis ne profite jamais, dit le dicton. Ouais !

Notre petit commerce est très florissant, mais les contrôles de ces messieurs des alcools deviennent de plus en plus fréquents, au point que nous avons décidé de réduire les risques en voyageant séparément et à tour de rôle. Manque de chance, c'est Fonfon qui fait les frais de la première arrestation.

Cette nuit-là, comme convenu, je l'attends chez sa mère. Le train passe à l'heure, mais ne s'arrête pas : le rapide a dû prendre du retard. Toute la journée, j'ai eu le pressentiment que quelque chose allait se produire. Même si je ne suis pas superstitieux, mon intuition me dit que... Les feux rouges du dernier wagon disparus, je bondis sur le vélo de la mère de Fonfon et fonce vers la gare. Il y règne une animation inhabituelle et le panier à salade stationné devant la salle des pas perdus me fait deviner la suite.

Dans la foule, encadré par deux solides gaillards, je vois apparaître Fonfon, un peu pâle, mais digne. Il passe devant moi sans me regarder. Derrière, les valises posées sur un chariot poussé par un flic suivent. Il n'est pas le seul à s'être fait épingle, d'autres personnes font partie du cortège.

Je n'arrive pas à y croire.

" Ne restez pas planté là, circulez ", me dit le flic de service en faisant tourner son bâton blanc à l'aide de sa lanière de cuir. Ce qui me fait réaliser qu'il n'y a plus personne autour de moi et que le panier à salade a lui aussi disparu.

Le lendemain, alors que rongé par l'inquiétude j'essaie de me relaxer dans le fauteuil où Fonfon aimait se reposer, je suis tiré de ma torpeur par de grands coups de poing dans la porte.

" Police ! Ouvrez ! "

Je m'exécute.

Sans autre préambule, notre garçonnière est rapidement envahie par une volée de flics en civil qui, sans ménagement, mettent tout sens dessus dessous.

La fouille terminée, visiblement déçus, ils finissent par s'intéresser à moi. Rapidement, d'après les questions posées, je comprends que mon pote Fonfon n'a pas parlé, il s'est comporté en vrai maquisard.

Comme nous avons prévu le coup, nous n'entreposons jamais la marchandise chez nous et ne laissons pas non plus traîner de pièces compromettantes. Seules des broches de toutes sortes sont mises intentionnellement en évidence un peu partout. De plus, mes papiers prouvent que je travaille pour mon ami René, fabricant de broches.

Furieux, ils me promettent qu'ils m'auront à la première occasion et me laissent dans ce capharnaüm.

Tout en rangeant la piaule, je maudis ces salauds : ce sont les mêmes que sous Vichy.

Fonfon écope de quelques mois de prison et, comme convenu, je remets à son cousin sa part des bénéfices provenant des dernières ventes.



LE TEMPS DES BATTEUSES

Pris en filature à tout bout de champ par les limiers du Contrôle économique — ils manquent de discrétion avec leur imperméable kaki et leur chapeau mou rabattu à la manière des souteneurs — je décide de me mettre au vert. Un matin d'octobre, mon baise-en-ville en bandoulière, je prends le train. Quand j'arrive à destination, ils ont enfin disparu.

Il fait un temps superbe. Le cœur léger, j'attaque les cinq kilomètres séparant la gare SNCF de la ferme de mes grands-parents. En sifflotant, je m'arrête par-ci, par-là, pour ramasser des cèpes. Ils sont, sans exagérer, gros comme des soupières. Les noisetiers, abondamment pourvus de collerettes aux bords découpés couleur rouille, laissent augurer une bonne cueillette. Déjà, des châtaigniers tombent des cupules hérissées de piquants qui éclatent au soleil automnal en projetant leurs fruits d'un brun rougeâtre sur le sol parsemé de feuilles.

Quand je pénètre dans la cuisine déserte “ Fasetz'tencion au cros ” (Prenez garde au trou), s'écrie mon grand-père occupé à soutirer du cidre dans la cave où l'on accède par une trappe située juste devant la porte d'entrée. “ Qu'es notre pitit filh ” (C'est notre petit-fils) répond ma grand-mère accourue du fond de la chambre, son bâton à secouer les paillasses à la main.

Libéré de la hantise de me faire épingler à la moindre incartade, je donne un coup de main à niveler la cour : le blé est encore moissonné à la faucille et engrangé jusqu'à l'arrivée de la machinerie agricole qu'on installe à proximité de la grange. Cette année-là, à cause de la pénurie de ficelle, la lieuse ne fait plus partie du cortège et la machine à vapeur, chargée d'entraîner les lourds rouages de la batteuse, est chauffée au bois.

Un soir, comme on attelle les vaches de mon grand-père à la loco toute rouillée, je suis pris d'une étrange sensation. Après quatre longues années d'interruption pendant lesquelles les paysans ont dû battre le blé au fléau, je ne retrouve plus cette ambiance de fête. Les cris d'encouragements des fermiers envers leurs bêtes tirant des tonnes de ferraille rafistolée n'ont plus le même écho au creux des chemins encaissés. Quelque chose en moi s'est brisé ! En fait, trop de choses ont changé pour que je me réjouisse. Ce soir-là, impossible de fermer l'œil. Dans les draps de lin tout neufs qui en une nuit vous font passer les fesses et les coudes du rose tendre au rouge cerise, je revois le passé. Comme tout était différent. Quand, au soleil levant, le mécanicien noir de charbon actionnait le sifflet, tout le monde était déjà en place. Vibrant d'un bout à l'autre, la batteuse happait de ses dents articulées des brassées de froment qu'elle égrainait dans le ronronnement des tamis, crachant de toute la puissance des ventilateurs un nuage de poussière doré. Les hommes, un mouchoir à carreaux noué en diagonale autour du visage, s'affairaient à alimenter ce monstre insatiable, pendant que d'autres engrangeaient à l'aide de fourches à long manche les bottes de paille jaillissant de la lieuse en un flot continu. Les plus forts, un gros sac de blé sur le dos, gravis-saient, les jambes tremblantes, l'échelle du grenier. "Ça sent bon le grain," se plaisait à répéter le curé venu présider la fête. Et au coup de sifflet annonçant la fin du battage : "Trois sacs, père Jacquard," précisait-il, le sourire aux lèvres. C'était la dîme qu'à l'occasion d'une foire, mon grand-père furieux livrait à la cure.

Levées tôt, les femmes préparaient les repas et remplissaient les verres : pour la batteuse, point de cidre, du vin à volonté.

Tout en travaillant, chacun rivalisait d'adresse et de force. C'est à qui porterait le sac le plus lourd, engrangerait une gerbe au point le plus haut.

Infatigable, mon père relevait tous les défis. Il affirmait même pouvoir abattre d'un seul jet de pierre un oiseau perché sur un arbre. Sourires en coin.

— Qu'est-ce qu'on parie ?

— Un paquet de gris ! (les toutes roulées étaient trop chères)

— Tenu !

À la pause casse-croûte, rapidement on cherchait un oiseau.

Là, sur le poirier ! Très sûr de lui, mon père ramassait un caillou, le soupesait, en prenait un autre, fixait le piaf un moment immobile, visait, décrivait de son bras gauche un demi-cercle vers l'arrière et rapide comme l'éclair : touché ! Dans un léger bruissement de feuilles, l'oiseau s'abattait au pied de l'arbre. Les bras croisés sur le manche de leur fourche, silencieux, les hommes échangeaient des regards.

— Qu'es plan de la chança ! (C'est un coup de chance) lançait un témoin.

— E queu qui ? (Et celui-là ?) plaisantait un autre, en voyant un loriot se poser sur le poirier.

— Tope-la !

Les mains à nouveau se touchaient.

Avec la même assurance, les mêmes gestes, mon père répétait le même exploit.

“ Qu'es un rude tirador lo gendre de la mair Nini. ” (Mais c'est tout un tireur le gendre de la mère Nini), s'écriait, enthousiaste, l'idiot du village.

Le soir, c'était la fête ! Assis autour de la grande table, les hommes dévoraient la nourriture concoctée par la fermière et vidaient les cruches de vin rouge au son de la vielle en chantant les belles chansons limousines que j'aimais tant.

Suivant la coutume, chacun mangeait un morceau du coq qui, l'avant-veille, les pattes et les ailes coincées entre les jambes de ma grand-mère était passé de vie à trépas, la langue sectionnée avec des ciseaux. Au chant du coq — le nouveau — pas mal éméchés, les plus fêtards regagnaient leur ferme en braillant :

« Qu'es uei que nos fam gerba bauda »

« Qu'es uei que nos minyem lo jau »

(C'est aujourd'hui que nous faisons gerbebaude

C'est aujourd'hui que nous mangeons le coq).



LE POINT

De retour en ville, je donne un coup de main, pour de bon cette fois, à mon ami René. Ça me réconcilie avec le boulot, du moins pour un certain temps.

La mode dans les bijoux est à l'article de Paris. Ce travail consiste à décorer des broches en porcelaine de différentes formes, le plus souvent ovales, qu'ensuite on sertit sur des montures en fer doré. Comme nous sommes payés à la pièce, j'étale la teinte de fond et René pose la décalcomanie. Douze heures par jour, alors que nos conseillers municipaux vantent les vertus du communisme, consciencieusement, nous apposons les portraits de Marie-Antoinette et de la Pompadour sur des broches se vendant comme des petits pains. Mais quand nous passons à la caisse, déduction faite des pertes à la cuisson et des bris au sertissage, il reste tout juste de quoi ne pas crever de faim.

Au diable les exploitateurs ! Ma réconciliation avec le monde du travail est de courte durée. Pour bien manger, bien boire et bien s'habiller, une seule possibilité : le marché noir ! Et pas question de retourner chez mon père.

À la lumière des événements, il m'apparaît très clairement que

même sans être trop exigeant j'aurai beaucoup de mal à me faire une place au soleil, les bonnes planques étant jalousement défendues par les gens en place.

Il y a aussi la nouvelle administration communiste. Fraîchement sortie des rangs des maquis F.T.P.F., elle possède une excellente expérience de la guérilla, mais en a peu en administration. Les nouveaux conseillers ont été élus démocratiquement, mais par un peuple en délire qui, dans l'euphorie de la libération, a rejeté tout ce qui lui rappelait Vichy.

Perdu dans des intrigues politiques se nouant et se dénouant à une allure déconcertante, je n'arrive pas à me rentrer dans le crâne qu'on s'est servi de nous pour ensuite nous écarter sans le moindre scrupule.

Et pourtant ! Si je m'adresse à la municipalité, alléguant mes services au maquis, on me refuse parce que j'ai combattu dans la Première armée française. Si je me présente devant une association d'anciens combattants, invoquant mon appartenance à Rhin et Danube ¹, on ne donne pas suite à ma demande parce que j'ai été un partisan. Si, en désespoir de cause, je tente une démarche auprès d'un organisme modéré, on enterre mon dossier à cause de mes antécédents gauchistes et gaullistes. Dépassé par les événements, je me retrouve sans le sou, victime de la politique que j'ai toujours fuie.

Bien loin des motivations qui ont fait de moi un révolté, mes relations et ma famille m'ont baptisé de divers sobriquets, kamikaze, bandit corse. Ridiculisé, il ne me reste plus que deux choses à faire : oublier tout ça et tenter ma chance ailleurs. Ailleurs... mais où ? Finalement, c'est mon père qui va précipiter les choses.

1. Anciens de la Première Armée Française



BON ANNIVERSAIRE, MAMAN !

- Bon anniversaire, maman !
- Qu'elle est belle, cette broche ! Mais dis-moi, tu as dû la payer cher ?
- Heu ! Elle te plaît ?
- Beaucoup ! Viens que je t'embrasse mon petit.

Après les effusions, on passe à table. Face à mon père qui me bombarde de questions, le nez dans mon assiette, je me délecte du civet si merveilleusement mitonné par maman. Il est vrai que nous ne sommes pas très doués pour la tambouille, René et moi... Finalement les papilles gustatives au comble du bonheur, à brûle-pourpoint j'ose avancer :

- Que faut-il faire pour réussir le civet d'une façon aussi parfaite ?

Surprise par l'intérêt subit que je porte à sa cuisine, ma mère y va d'un vague :

- Le laisser mijoter à feu doux.
- C'est tout ?
- Mais non, gros nigaud, l'important, c'est le sang qui, lié à la sauce, fait toute la différence, conclut-elle dans un sourire.

Et mon père toujours aussi aimable :

- Tu m'entends ? garnement.

— Ouais !

— Comment ça, ouais ? Tu vas m'écouter et suivre mes conseils. Maintenant que la guerre est finie, oublie le maquis, l'armée, et retourne au travail comme tout le monde.

— Pas question !

Rouge de colère, il prend la bouteille de vin posée sur la table et fait mine de me la casser sur la tête. Instinctivement, je me lève d'un bond, empoigne la table et la renverse sur lui. “ Vous n'allez tout de même pas vous battre ! ” hurle ma mère terrorisée.

Un moment interdit, parmi les débris de porcelaine mêlés de nourriture et de vin que la nappe éponge à même le plancher, il me fixe de ses yeux verts froids comme l'acier puis me saisit par le col de la chemise, me traîne jusqu'à la porte et tout en me jetant sur le palier comme un paquet de linge sale, il vocifère :

“ Je te chasse, voyou, et ne remets plus jamais les pieds ici ! ”

Emporté par sa rogne, il referme si violemment la porte qu'il me semble la voir s'arracher de ses gonds.

Merde ! Tu parles d'une sortie !

Affalé sur les marches, face à la porte qu'on verrouille, je perçois les sanglots de ma mère et la voix de mon père qui en retirant la clé de la serrure lui hurle aux oreilles :

“ Il n'est plus notre fils, tu entends ! ”

Une autre porte claque, puis plus rien.

Au diable la famille ! Je dévale les escaliers, ramasse au passage ma veste parachutée par la fenêtre et file à l'anglaise sous les regards intrigués des voisins.

Quel anniversaire ! Cette saloperie de guerre nous a complètement déboussolés. Quinze heures, qu'est-ce que je fais ? Machinalement, je me dirige vers la gendarmerie puis chez Luc. Il loge pas très loin de ce qui a été chez moi en pension chez ses parents. Une chance, il est là ! D'entrée, je lui fais part de mon intention de partir. Il ne semble pas très surpris. Lui aussi éprouve des difficultés à communiquer avec les autres, surtout depuis le départ d'Hélène.

Comme ses parents ont fait preuve de beaucoup plus de compréhension, il hésite puis, l'alcool aidant, abonde dans mon sens.

— On repart à zéro ?

— On repart à zéro !

Tout en vidant la dernière bouteille, on prend l'engagement de tenter notre chance ailleurs. Dans l'euphorie du moment, on fixe la date de notre départ et le seul endroit où nous avons une chance de réussir : PARIS !

— Bob !

— Hein !

— Réveille-toi, on arrive, s'écrit Luc tout excité.

C'est la première fois qu'il monte à Paris.

— Quoi ! Nous sommes déjà arrivés ?

— Eh oui !

La tête encore pleine des vociférations de mon père, quand le train s'immobilise en gare d'Austerlitz, subitement pris d'une envie folle de défier la terre entière, je refais le serment que nous avons tous prononcé en prenant le maquis : Vaincre ou périr.

Nous sommes le 15 novembre 1946 où, rejeté par tous, je me retrouve dans la merde jusqu'au cou alors que la France, paralysée par les grèves et les changements de gouvernement, s'enfoncé chaque jour davantage dans le chaos.

Fin

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

L'EXODE.....	11
LA DRÔLE DE GUERRE.....	15
DES VACANCES À LA CAMPAGNE.....	19
L'OPÉRATION ATILA.....	27
LE PAIN QUOTIDIEN.....	31
LA FÊTE DU COCHON.....	35
MERCI POUR TOUT.....	39
COUP DE MASSE.....	43
POUR L'AMOUR DE LA PATRIE.....	47
ÇA VA BARDER.....	51
LES J3 SE DÉVERGONDENT.....	55
TU VAS LA REVOIR, TA MÈRE.....	59
UNE AUTRE MISSION.....	63
QU'EST-CE QU'ON VA FAIRE ?.....	67

CHAPITRE II

EN ROUTE.....	75
MIC.....	83
L'APPRENTISSAGE.....	85
AU NOM DE LA LIBERTÉ.....	91
LE PÈRE NOËL.....	95
PAS UN MOT OU TU ES MORT.....	99
QUI SOMMES-NOUS ?.....	103
ET, QUÉ LÉ DERNIER.....	105
VOS COPAINS SONT FOUS.....	109
ADIEU, BORDELAIS.....	115
LA LIBÉRATION... DES PASSIONS.....	119
ÇA SENT LA MERDE.....	123

CHAPITRE III

ANGOULÊME.....	131
LA FLEUR DU MÂLE.....	143
LE GRAND AMOUR.....	147
IL EN TINT COMPTE.....	153
ET QUE ÇA VOUS SERVE DE LEÇON !.....	157
POUR LES BEAUX YEUX D'HÉLÈNE.....	163
LE CHAT.....	167
JOSETTE.....	173
UNE NUIT DE CAUCHEMAR.....	177
ADIEU, LES COPAINS.....	183

CHAPITRE IV

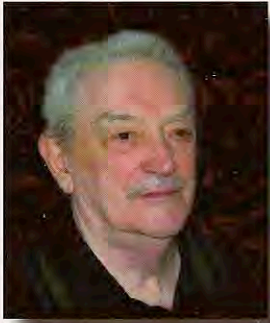
LE RETOUR AU BERCAIL.....	191
TU DEVRAIS AVOIR HONTE !.....	197
TU Y CROIS, TOI, À CETTE EAU MIRACULEUSE ?.....	201
C'EST L'HEURE.....	203
FONFON.....	205
EN ROUTE VERS L'ALSACE.....	209
L'ALSACE AU PRINTEMPS.....	215
DE L'AUTRE CÔTÉ, C'EST L'ALLEMAGNE.....	221
LA BARAKA.....	229
QUELLE SORTE DE CARTES UTILISEZ-VOUS ?.....	235
BRUTALEMENT, C'EST LE GRAND SILENCE.....	241
BON ANNIVERSAIRE, BOB.....	249
PROSIT !.....	259

CHAPITRE V

C'EST ÇA, MON CON !.....	267
L'ANTICHAMBRE DE LA MORT.....	271
LE TEMPS D'UN SOUPIR.....	275
THÉÂTRE AUX ARMÉES.....	279
CRAPAÛTEZ, NOM DE DIEU !.....	285
MADAME BUTTERFLY.....	291
LES FIANCÉES OUBLIÉES.....	297
TOUS POUR UN.....	301

CHAPITRE VI

FALLAIT RESTER CHEZ VOUS.....	307
COURAGE MON P'TIT GARS.....	311
À LA RECHERCHE D'UN BOULOT.....	315
TRAFIQUANT DE COGNAC.....	319
LE TEMPS DES BATTEUSES.....	323
LE POINT.....	327
BON ANNIVERSAIRE, MAMAN.....	329



Né en France, sur une ferme du Limousin, Henri Beaudout passe sa tendre enfance à Limoges. La guerre de 1939-1945 le surprendra en pleine adolescence et c'est dès l'âge de dix-sept ans que le jeune Limougeaud rejoint le maquis. Pour lui et ses frères d'armes commencera alors la clandestinité sous l'occupation allemande et l'obligera à interrompre ses études afin d'échapper aux représailles des nazis. Immigré au Québec en 1952, Henri Beaudout devient rapidement un de ses illustres personnages qui en 1956, traverse l'Atlantique Nord en radeau à partir de Halifax. Aujourd'hui, l'homme nous étonne encore en nous livrant ses mémoires, véritable roman historique, où l'on devient témoin de la vie d'un maquisard.



Noyé dans la foule qui se presse sur le quai d'une gare en France, un adolescent totalement désespéré fuit la ville de son enfance et prend le train pour monter à Paris. Mais contrairement à la plupart des provinciaux qui vont y chercher la consécration, il se rend dans la Ville lumière pour tenter de découvrir, parmi de nouveaux visages, une nouvelle raison de vivre. Car en plus de quelques effets personnels entassés en hâte dans une petite valise en carton, il emporte enfoui au plus profond de lui-même les stigmates d'un passé déjà trop lourd à porter. Et si lourd de conséquences, qu'il lui faudra près de dix ans avant de retrouver la sérénité de l'esprit perdue en Allemagne alors qu'il combattait le nazisme. Cela dit, voyons ce que l'un de ces héros, à qui nous sommes redevables d'être des hommes libres, a vécu pour en arriver là. . .



9 782923 447148